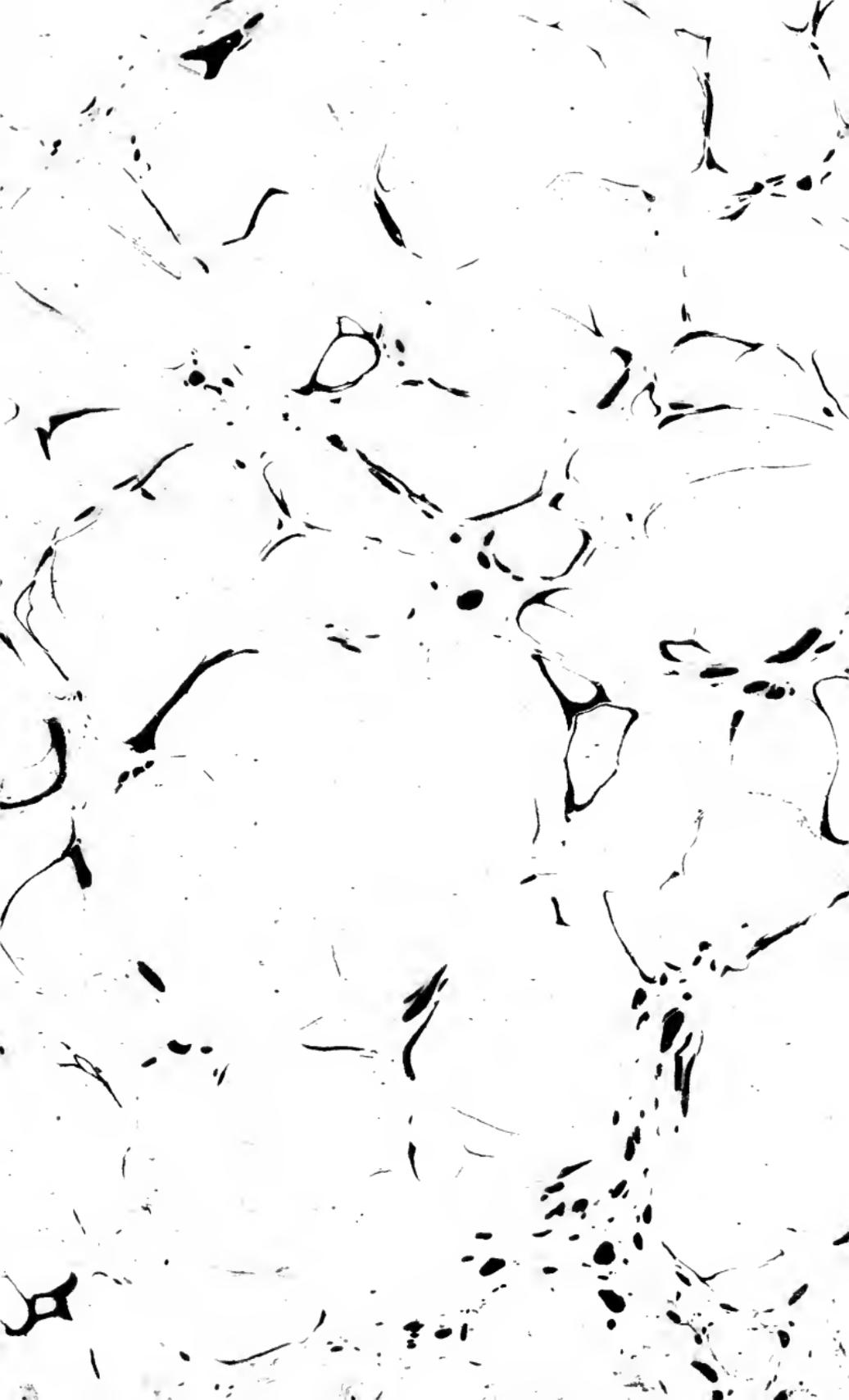




3 1761 05413615 5





















LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

*Deuxième Roman*

CURIEUSE!



JOSEPHIN PÉLADAN

LA DÉCADENCE LATINE

ÉTHOPÉE

II

# CURIEUSE!

FRONTISPICE A L'EAU-FORTE DE  
FÉLICIEN ROPS'



« Ohé ! les races latines ! ohé !

39472  
—  
24/6/97.

PARIS

G. ÉDINGER, ÉDITEUR

34, RUE DE LA MONTAGNE-SAINTE-GENEVIÈVE, 34

Tous droits réservés.

100

A MON FRÈRE ET A MON MAITRE

LE DOCTEUR ADRIEN PELADAN FILS

*Empoisonné, le 29 septembre 1885*

*Par le pharmacien WILMAR SCHWABE, de Leipzig*

*Qui lui avait envoyé au lieu de la troisième*

*Décimale demandée, une première de strychnine, c'est-à-dire*

*La mort de 1,250 personnes.*

---

Tu l'as donc déchiré, ce mystère de la Vie et de la Mort, comme Tu avais percé celui du Bien et du Mal ! — O mon Frère ! — et Te voilà en route pour l'Absolu, mon Maître ! Tu es guéri de la vie « médecin qui guérissais », — et riche de l'éternité bienheureuse, médecin des pauvres ! Après Ton périple de l'omniscience humaine, Tu commences celui de l'infinité divine, sublime Curieux !

Pardonne notre nom — grand par notre père et par Toi — sur cette œuvre, où ayant tenté de descendre jusqu'à une époque de voyous, il me revient l'honneur de n'avoir pas réussi. Je manque de voix pour parler au désert, et on m'impose le masque du vice pour m'écouter sur la vertu. Con-

trebandier de la métaphysique, je passe entre les pages d'un roman, de ce mystère que Tu m'as enseigné ; je ne suis, mon Frère, que la plus connue de Tes pensées.

Une épouvantable mort T'a délivré d'une vie épouvantable ; menacé par les Barbares des frontières, torturé par les Barbares nationaux, entre la Traite militaire et ses fusils, entre les bourgeois de 1872 et leur guillotine, il n'y a plus de sécurité pour l'homme intellectuel devenu le grand suspect et l'ennemi commun ; le Recrutement qui T'a écrasé en 1871, me torture en 1885 : catholique et français, Tu as été tué par un protestant allemand, et j'écris ces lignes en péril de mort dans la geôle où m'ont jeté la Loi et l'Armée française ! Il n'y aura jamais sur la terre ni liberté, ni justice, ni progrès ; les batailles de la vérité seront toujours perdues et cependant le devoir c'est la lutte, — la lutte sans trêve, comme sans espoir de victoire ! Dieu nous doit l'idéal que nous aurons aimé ; et l'éternité sera la réalisation de notre volonté. Aussi l'humanité ne serait plus que d'une heure qu'il faudrait : « dévote, achever ton rosaire— artiste, ton œuvre. »

Apprenant mon devoir de Ta vie même, clamant sinistre du *Væ* des nabis sur la France finissante, je suivrai les ennemis de Dieu à la trace de ton sang.

Tu as été repoussé et vilipendé par les Facultés ; je nierai toute collectivité ; un chef-d'œuvre, une loi se signent d'un seul nom. Tu as été torturé par le

Recrutement; je nierai le devoir du sang, je nierai la gloire militaire, je nierai la nationalité. Tu as été trahi et vendu par les monarchistes; je nierai l'hérédité du pouvoir et des titres.

La Province T'a dévoré; je dévoilerai cette buse hypocrite; je proclamerai l'humanisme et le dogme de l'individualité.

Je renouvellerai la doctrine d'Hénoch, en baisant devant tout le monde la mule du Pape, le seul pouvoir que je reconnaitrai jamais.

Éclaire-moi, Entendement admirable! comme Tu m'as éclairé; et, tandis que je demanderai à ceux qui m'aiment des prières et des messes pour les âmes délaissées du purgatoire, Tes protégées, — Mage devenu Saint, fais que mon œuvre soit une œuvre de charité où il y ait des pages lues au ciel par Tes nouveaux frères — les Kerubs!

JOSÉPHIN PÉLADAN.

*Paris. — Prison Bellechâsse.*

15 novembre de l'an XIV  
De la TERREUR MILITAIRE.



# CURIEUSE !

---

## PROLOGUE

### FLIRTATION PLATONICIENNE

- Vous me regardez trop, monsieur !  
— Est-ce assez ?  
— Trop, vous dis-je !  
— Pourquoi, comme un soleil, forcez-vous le regard ?  
— La politesse envers un astre veut qu'on soit ébloui.  
— Mon éblouissement vous aveuglerait, princesse, si vous lisiez ma secrète pensée..., car vous êtes..  
— Je suis... ?  
— Androgyne !  
— Androgyne, vous-même, monsieur !  
Et, tournant le dos avec brusquerie, elle continua

de verser le thé, tandis que l'étrange madrigalier regagnait son fauteuil et y reprenait sa contemplation.

Il la regardait trop, en effet! — de ce regard immobilisé et sans battements de paupières des vieux portraits dont l'œil suit et voit jusque dans le repli de votre âme. Ce n'était ni le coup d'œil oblique et enveloppant du prélat, ni celui palpitant de l'artiste qui s'empreint d'une belle réalité et la détaille à sa mémoire, ni l'hommage éperdu d'une extase, l'audace d'un désir, une curiosité qui s'allume ou l'éclair méduséen de tous les dompteurs d'hommes : Mosché, inventeur des peuples ; Napoléon, Attila providentiel. La pupille dilatée sous la pression cérébrale, c'était le regard héroïque de l'Œdipe déchiffrant le pentacle écrit sur la pierre d'où le Sphinx vient de se précipiter ; c'était l'œil plein d'effort, désorbité et comme jaillissant du Prospéro éternel, en face d'un mirage d'Absolu. Du moment qu'il aperçut la jeune princesse, il s'esseula, à l'abri d'une tenture, sa volonté lui donnant main de gloire et lui passant au doigt l'anneau gygéen : et là, oublié à l'égal d'un absent, il s'hypnotisa l'entendement sur cette jeune fille, comme un artiste s'aveuglerait du « Cenacolo » réapparaissant au mur de Sainte-Marie-des-Grâces. Il la contempla éperdument : mais, attentif dans son admiration à tout ce que révèlent de l'être moral l'attitude et la démarche, il raisonna le charme qu'il subissait.

Quand elle vint à la table du samavar, il se dressa, fasciné peut-être, mais fascinant aussi ; et, d'un pas somnambulique, alla se placer devant elle, muette-

Pénchée pour son occupation d'Hébé, elle le sentit avant de le voir : son front se plissa d'humeur ; subitement, maladroitement, brusquant les tasses, elle l'apostropha : car elle comprit, à la rencontre de leurs yeux quelles troublantes effluves l'enveloppaient.

Tout à coup, s'expliquèrent son malaise, cet agacement nerveux qui depuis une heure la faisait se retourner, comme si quelqu'un l'eût talonnée ; et ce poids aux épaules, cette pesanteur de sa robe, ce contact invisible et d'autant plus irritant que c'était celui d'un inconnu dont elle ne savait pas le nom et dont elle n'avait pas même remarqué le visage, à la présentation. En Sémiramis offensée, elle foudroya le téméraire d'un de ces regards inventés par Balzac « qui enveloppent un homme des pieds à la tête, l'aplatissent et le mettent à l'état de zéro. » Seulement, l'audacieux appartenait à une autre portée intellectuelle que les Rastignacs, et il resta souriant, dans la calme bizarrerie de ses répliques ; elle devint penaude comme une reine qui verrait son sceptre s'émietter, au moment où elle ordonne.

Des éclairs intuitifs illuminent l'âme trouble et diffuse de la femme et lui dévoilent, avec l'instantanéité électrique, ce que la perspicacité virile se démontrerait lentement. Par induction l'homme arrive à prévoir, la femme pressent, avec un flair d'une sûreté animale, et dans les phénomènes d'attraction, l'être le plus nerveux sera toujours le plus soudainement éclairé.

Un flot de sentiments divers agita la princesse ; révoltée, intriguée, flattée, en somme ; et ce mot qu'elle lui avait renvoyé sans le comprendre, s'accola

d'un point irritant d'interrogation. Lors, le hall se vida ; il n'y eut plus, pour elle, que ce jeune homme imprévu, qui, devant sa colère, n'avait pas cillé. Quelque chose de singulier se dirait entre eux qui n'était pas de l'amour, et qu'elle appréhendait, en le souhaitant de toute sa curiosité.

Cette soirée avait le charme singulier des salons russes de Paris, où, de l'ameublement à la grâce des femmes, le ton français s'exotise délicieusement. Vaste comme une galerie de musée, plafonné de boiseries polychromes et soubassé de même, le hall était tendu de cuir frappé d'or. Des toiles contemporaines à tons locaux discords alternaient comme des métopes espaçant les triglyphes, avec des panoplies d'armes circassiennes, aux mates damasquinures.

Les meubles se narguaient entre eux : à la lourde crédence succédait un frère bonheur du jour ; des chasubles byzantines recouvraient une bergère et le point de Hongrie zébrait des tabourets empire. L'incohérent bric-à-brac qui sévit aujourd'hui, se compliquait encore, à l'hôtel Vologda, des singularités de la Russie d'Asie. Le hall finissait en estrade exhaussée de cinq marches, qu'éclairait, dans toute sa largeur, une baie cintrée donnant sur le parc Monceaux. La princesse y avait installé son chevalet, ses cartables et ses livres, en un pêle-mêle d'un désordre garçonnier. A l'autre extrémité, une cheminée monumentale, près de laquelle, frileusement couverte de fourrures, la duchesse douairière, ses cheveux blancs très poudrés, causait avec la vivacité spirituelle d'une attardée du dernier siècle.

— Ma nièce est une vraie Slave, c'est-à-dire que

le Kremlin doit prendre garde qu'elle ne se mette en tête de le faire sauter ! Je comprends qu'on la souhaite ; mais comme Rotopschine je ne recommanderai jamais ni un cuisinier, ni un mariage et surtout celui-là. »

Et au comte Noroudine, le brillant attaché d'ambassade, qui se récriait :

— Oh ! j'admire ma nièce, plus que vous, mais cette nièce admirable est indomptable, insurveillable, indisciplinable ; attribuez-lui toutes les terminaisons « able, » vous n'exprimerez pas encore cette nature de rébellion que j'ai élevée à désobéir. Une Riazan ne peut déchoir ; le reste est à Dieu ou au diable ou à sa propre fantaisie !

— Quel Éros parisien ! Depuis la disparition de la d'Este, voilà la hantise. »

Antar tirait ainsi Nebo de sa rêverie, par besoin irrésistible de confesser son obsession.

— J'admire, continua le sculpteur, la mystérieuse aimantation du désir qui m'a amené ici, j'ai iconifié la vieille douairière pour apercevoir la nièce quelquefois. Las ! je n'arracherai jamais de mes épaules la tunique de la centauresse ; je vais à l'androgynie comme un personnage du théâtre grec à sa destinée... Vous n'avez pas donné le coup d'œil de politesse à ce buste, vous aussi vous louchez sur cet archange. »

Une agréable et imperceptible torpeur alanguissait les causeries de cette réception à demi intime, suscitant des idées de bienveillance et de repos. ●

La jeune princesse distribuait les tasses de thé avec une désinvolte de page déguisé en jeune fille.

Svelte, le geste décidé et imprévu, harmonieux

pourtant; construite à la Mantegna, en minceur charnue, elle éblouissait par une peau lactée, d'un grain si serré, d'un tissu si fin, qu'à la moindre émotion, les veines transparaisaient en réseaux d'un azur meurtri : et cette irradiation de sang bleu était sa façon de rougir. Étudiée par rapport au développement vertical, la tête paraissait petite comme celles de Michel-Ange : les traits s'accidentaient de méplats imprévus : on y revoyait le modelé aux plans si multipliés du Vinci; et cependant, Pastorino de Sienne eût médaillé ce profil volontaire, apparenté avec celui de Salaïno, l'éphèbe lombard. De face, la physionomie se compliquait : les yeux saillants, semblables à des émeraudes pailletées d'or, se recouvraient de longues paupières, cilées avec une abondance qui estompait le regard d'un clair obscur troublant; le nez s'attachait gracieusement, mais les narines, sensiblement ouvertes, avaient des retroussis inquiétants, indices certains de sensualité; le front, assez petit pour être gracieux à nu, se bosselait, hermétisant le moindre jeu d'éclairage; et la bouche, un peu ronde au repos, dans le sourire décrivait des courbes rentrantes d'une séduction si intellectuelle.

Elle portait une robe de velours noir peu décolletée et sans manches; ni une fleur, ni un bijou, les bras magnifiques d'hybridation sortaient de l'entournure, dégagés dès l'épaule. Ses cheveux la casquaient d'or, simplement tordus et ramenés sur le sommet de la tête : de tous les madrigaux, celui de Goethe convenait seul :

« Vous êtes femme, et vous avez cependant tout ce qu'il faut pour leur tourner la tête. »

Dans son va-et-vient, la princesse étudiait à son tour, par la réfraction des glaces et sans le paraître, la physionomie de Nebo, et elle se découvrait une certaine parenté de traits avec lui.

Au lieu du type caractérisé qui s'impose à l'œil, timbré de supériorité exhubérante, il était d'une beauté effacée. « Il a dû être beau » pensa-t-elle, et cette admiration au passé, en présence d'un jeune homme, expliquait le caractère palimpseste et d'antan de son charme.

La vie avait gratté et frusté ce visage et une distinction triste s'y était écrite ; ses cheveux châtains et courts avaient dû être blonds ; son teint blafard, son regard puissant mais sans éclair, ses lèvres amollies par les baisers de la passion ou les morsures de l'impuissance, tout, jusqu'à l'attitude, languissait. Sous le frac on devinait que ses seize ans avaient été apolloniens et des féminités de corps, choquantes chez un homme. Cependant, la courbe Saturnienne du nez, le développement frontal, l'effacement maxillaire, révélaient l'influence solaire génératrice des êtres à demi immatériels qui ont dans leur dualité, quatre parties d'ange pour une de brute.

Très entourée, la princesse riait, paraissant refuser quelque chose ; on la vit soulever par le barreau une lourde chaise ; la boule du biceps saillit et remonta vers l'épaule. Cette contraction musculaire indigne d'attention chez une virago saltimbanque ou campagnarde signifiait étrangement d'un bras sans masculinité apparente ; cette révélation de force la déroula aux yeux de Nebo, lui montrant le jarret dur, le nollet ferme, toutes les virilités compatibles avec la

grâce ; mais le psychologue succédant au plasticien, de ce biceps aperçu, il conclut à la même force imprévue dans les sentiments et il frissonna à l'évocation de l'alcôve où cette Russe broierait son vainqueur. Il l'attirait par son mystère, elle l'attira par son danger, et se rapprochant et s'évitant, lui, en garde contre sa beauté, elle, craignant ses paroles, ils n'eurent pas l'idée d'amour ! « Androgyne ! — et vous même ! » Ils s'étaient jugés de ce mot que la princesse souffrait de ne pas comprendre et jusqu'à l'énervement.

La duchesse s'aperçut de cette humeur.

— Quelqu'un ou quelque chose vous agace, Paule ?

— Un mot, un mot, un mot que m'a dit monsieur ; » et à défaut du nom, elle le désigna du geste.

— Il ne vous est pas permis, mademoiselle, d'oublier le nom des gens que je reçois..., avant qu'ils soient sortis... Par quel mot si gros, avez-vous irrité ma nerveuse nièce, monsieur Nebo ?

— Le fin mot de l'énigme celto-pelasgique qui est aussi un madrigal d'artiste. La beauté de la princesse étant mi-partie d'un jeune homme et d'une jeune fille, elle doit avoir dans l'âme la même dualité ; j'ai salué en elle, l'être complet, possédant le double charme féminin et viril, et exprimé ainsi combien puérile toute cour, l'androgyne se suffisant à lui-même et n'aimant pas.

— Vous devez être très intéressant à entendre, monsieur Nebo, dit la duchesse, surprise de cette supériorité d'esprit.

— Votre susceptible nièce pense autrement et se

tenant pour injuriée par mon trope élogieux, elle m'a privé de thé.

— Vraiment? » et la duchesse, après avoir ri, « nous déboutons la plaignante de toutes ses fins et la condamnons à abreuver de thé, monsieur Nebo. »

Paule d'un air gourmé et puni, se dirigea vers la table du samavar, Nebo l'y suivit.

— Petite fille, vous rapportez à tante.

— Je voulais voir comment vous vous en tireriez. Je trouve si lâche de dire à une jeune fille ce qu'elle ne comprend pas. Le duc de Choisy me chuchota un jour un mot immonde dont je n'ai su le sens que longtemps après.

— Et les intelligents payent pour les sots, selon la justice des femmes; j'ai aperçu ce duc, il est bête comme un prince.

— Je suis princesse, monsieur Nebo.

— Si vous n'étiez que cela!

— Je serais encore cela!

— Vous ne seriez rien. On est princesse quand on a bourreau sur un coin de terre. Y a-t-il à Riazan, une potence où votre bon plaisir puisse faire balancer le corps d'un ennemi? Non. Eh bien! Paule sans terre, vous êtes princesse de beauté, vous pouvez l'être de vertu et même de vice; mais un titre sans pouvoir est un ridicule! Le fou de Bicêtre qui se dit roi de Grèce n'est pas plus insane que le duc de Nîmes, car si tous les deux cassaient un réverbère dans leur état, tous les deux seraient emprisonnés.

— Seriez-vous nihiliste, égalitaire?

— Je suis pour l'inégalité indéfinie; seulement je ne crois qu'au mérite individuel. Les gens à merlettes

qui ont fait les Croisades, aujourd'hui fonè la banque ; les barons chrétiens au lieu du Saint-Graal, cherchent des écus dans le fumier de l'écurie, et ils sont toujours à merlettes et toujours barons chrétiens. Reconnaître dans un maquignon le féal de Saint-Louis, quelle risée ! Gloire à l'ancêtre qui fut un héros, mais huée au descendant escroc et imbécile ! Vingt générations de crétins seront-elles saluées d'intelligentes, parce que la famille a commencé par un cerveau ? La solidarité domine tout dans l'ordre religieux, dans l'ordre social l'individualisme doit tout dominer et le titre mourir avec celui qui l'a mérité. Voyez-vous un neveu de Balzac s'intitulant de la *Comédie humaine*, un titre qui contrepèse la couronne de Charlemagne ?

— Mais la race physique, monsieur Nebo ? »

Il quitta son gant.

— Approchez votre main de princesse de ma main de manant. »

Elle vit une main trop longue pour étonner sous le gant, mais dont l'étroitesse, les ongles bombés et les doigt pointus eussent semblé irréels, même au bras d'une madone florentine ; et humiliée, elle détourna la causerie.

— Devrais-je vivre cloîtré, j'aimerais encore à me dire princesse, ce mot nous met, en pensée, le pied sur bien des fronts.

— Ah ! je suis avec vous en ceci ; nier le prestige des mots, ces phonétismes et ces graphites du symboïe ; non certes ! Le mot princesse évoque de la beauté et de la puissance, un tableau où une femme magnifiquement vêtue s'avance fière et ennuyée, précédée de

fanfares et escortée de pages ; mais c'est là une impression littéraire : il n'y a plus de grandes dames que celles des tableaux et des romans.

— Vous ne prenez pas votre thé ? »

Le vicomte d'Antioche, s'avança :

— Princesse, ne seriez-vous pas d'avis de jouer aux petits papiers ? »

La princesse s'en alla, sans répondre ; un moment s'écoula.

— Madame, vint dire Nebo à la douairière, voulez-vous m'accorder une grâce : celle de faire séance tenante, le portrait de la princesse Riazan et de vous l'offrir.

— La princesse en le voulant, me ferait plaisir, monsieur, mais aux termes où vous en êtes !... et puis, on vous en voudra beaucoup de retirer ma nièce de la conversation, on vient me voir pour la voir.

— Je consens, dit Paule survenant, à la condition que M. Nebo aura parachevé le dessin à minuit sonnant. »

Il acquiesça en s'inclinant :

— Deux lampes sur cette table de l'estrade qui séparera le dessinateur du modèle, et défense d'approcher. »

Antar tracassait son claque avec fièvre.

La princesse, subitement gamine, porta en courant deux lampes sur la table de dessin, bouscula tout bruyamment et revint avec une grâce cérémonieuse présenter le crayon à Nebo.

Il le prit et, jetant son claque par-dessus son épaule, il fit le serment théâtral du matador, réduisant cette incantation redoutable à une poétique ironie.

— Je jure devant vos seigneuries de pourtraicturer la princesse Riazan, de tout mon art, avant minuit. »

Et cela impressionna Paule qui applaudit.

— Asseyez-vous là, posez-vous de face, les mains jointes sous le menton ; regardez-moi... là, c'est bien.

— Pourquoi de face ?

— Pour mieux causer, mon enfant !

— Pourquoi causer ?

— Pour s'instruire, mon enfant !

— S'instruire ?

— Aurais je à la main ce crayon, s'il n'était la magique baguette qui vous livre à mes discours. Songez quel entassement de Pelions et d'Ossas, pour un tête à tête de deux heures. Vous courtiser, vous écrire, vous dire que je vous aime et mille fadaïses ! En admettant que vous m'accordiez un rendez-vous ? où ? En fiacre, à l'hôtel garni, avec la peur de la sortie, la peur de la rentrée, toutes les peurs possibles, et toutes les laideurs de décor, et toutes les méfiances enfin ! Ici, l'assemblée est complice, et comme nous n'avons à hasarder que des pensées, nous sommes idéalement. Avouez, princesse Paule, que si quelqu'un vous eût dit à neuf heures : « Dans une heure d'ici vous accorderez un tête à tête de deux heures à un inconnu », vous auriez crié à l'impossible ! Eh bien ?...

— Serait-ce une gageure avec Antar, un pari à propos de moi ! » et Paule se dressa à demi.

D'un regard il l'apaisa.

— La colère vous va divinement ; mais seriez-vous sotté de ne pas voir mon extrême respect ?

— Vous m'avez déjà dit que vous m'admiriez ; vous me respectez aussi maintenant.

— Je vous respecte pour tout l'idéal que vous renfermez, je vous respecte parce que vous êtes vierge, princesse du lis !

— Et vous allez me faire une déclaration mieux dite, mais à part l'originalité du tour que vous lui donnerez, ce sera la répétition de ce que les petits jeunes gens me roucoulent quand ils ont pris du courage au buffet.

— Vous jouiez à la cachette étant petite, trouviez-vous souvent ?

— Toujours, mais il ne s'agit pas de...

— Il s'agit qu'on ne peut pas plus « geler » comme disent les enfants.

— Vous n'avez pas arrangé ce tête-à-tête pour me faire une déclaration.

— D'amour ? Non. De parenté ? Oui ! »

La princesse fut adorable de stupéfaction.

— Levez un peu la tête... là... vous avez donc cru que j'allais flirter au crayon et vous inviter à la duperie du péché ? Et cependant, princesse, personne ne vous est apparu, jusqu'à ce soir, d'aussi possible que moi. Le contact de ma main, de mes lèvres, s'il ne vous attire, ne vous répugne point ; si je vous embrassais, votre fierté se révolterait mais sans antipathie ni dégoût. Je dirai plus : étant donné vous, il n'y a que moi qui puisse vous offrir un fantôme de luxure... Eh bien, je voudrais que vous me laissiez prendre la clef d'or de votre cœur. Pour ce peu de temps qui est à nous, considérez-moi comme un grand frère, qui a voyagé loin et longtemps et qui va repartir. En dessinant vo-

tre visage pour le graver en son âme, il veut vous apprendre ce que Dieu lui a permis de savoir sur le grand problème humain... Vous avez lu *Seraphita* voyez en moi Seraphitus, vous êtes Minna, nos pieds posent sur le Falberg...

— Je voudrais entendre d'abord la déclaration de parenté, interrompit Paule.

— La voici donc, soyez attentive : Au commencement, il y avait trois genres : le masculin issu du soleil, le féminin de la terre, et l'androgyné de la lune qui participe des deux. Ces androgynés étant des êtres complets, devinrent redoutables aux dieux, car fermés à l'amour qui occupait la vie des deux premiers genres, ils tentèrent, pour s'occuper, d'escalader les cieux et d'y supplanter les immortels. « Qu'on les coupe en deux ! » ordonna Zeus et chaque androgyné fut séparé en un homme et une femme. Dès lors, chacun regrettant sa moitié courut après elle : de là, l'amour sexuel qui essaie de reconstituer momentanément la nature primitive, par l'accouplement. Mais si tous les corps furent bien séparés en deux sexes, des âmes restèrent androgynés : tels les génies dont l'œuvre a la grâce et la force : Platon, Saint-Jean, Léonard, Shakespeare et Balzac ; telles dans le domaine de l'action Judith et Jeanne d'Arc. Les génies et les héros sont androgynés, mais tous les androgynés malgré leur cœur de femme et le cerveau d'homme ne sont pas susceptibles d'œuvres et de hauts faits ; ils demeurent cependant incapables de joies vulgaires et des passions ordinaires : comme leur ancêtre Prométhée, ils portent en eux le désir igné des grands desseins et

quand ils se rencontrent, ils se reconnaissent à un signe.

— Ce signe? interrogea Paule.

— Leur rencontre est une rencontre d'âmes, la chair s'y tait, et le sexe subitement disparu, ils redeviennent les androgynes primitifs qui ne se désiraient pas, selon le corps. Nous deux, il y a quelques heures, inconnus l'un à l'autre, nous ne nous désirions pas, nous nous recherchons par l'esprit.»

La princesse, les yeux escarboulés d'attention, écoutait inexprimablement étonnée. Nebo reprit et avec une gravité croissante :

— Nous naissons, nous les androgynes, l'esprit engrossé de quelque chose et, arrivés à un certain âge, notre nature demande à enfanter : mais nous ne le pouvons que dans le Beau. Au plaisir, à la joie, à l'enfantement intellectuel qui me vient de vous avoir approchée, jugez combien de fois le laid m'a rebuté ! Et je me retirais en me contractant, et je n'enfantis pas, continuant à porter péniblement le fruit dont je n'avais pu me délivrer. Ah ! dans ce pressant besoin d'accoucher quelle inquiète poursuite du Beau ! Enfin, je vous trouve, je converse avec vous et aussitôt fécondé, j'engendre le meilleur dessin de ma vie et le plus beau rêve de mon cœur. Supposez un instant qu'une affection toute spirituelle nous lie et que je sois pour vous cette excitation vers le monde supérieur que vous êtes pour moi ; supposez que je vous inspire, comme vous m'inspirez, ne pourrions-nous pas répéter le credo platonicien. « Absents ou présents, nous nous souviendrons que nous avons nourri ensemble ce chef-d'œuvre passionnel : une commu-

parté nous lie autrement étroite que celle qui unit les pères et mères des enfants selon la nature ! Oui, nous sommes enchaînés par le plus indestructible des amours, nous qui sommes en communauté des plus beaux sentiments et des plus immortelles pensées. »

Le crayon se cassa aux doigts fiévreux de Nebo et ce bruit sec secoua Paule comme au sortir d'un rêve : la tête congestionnée, les oreilles rosées, les veines du front gonflées de recueillement, elle s'efforçait à saisir ces idées inouïes ; la révélation du Platonisme l'emplissait d'une religieuse émotion, et si peu préparée qu'elle fût, elle s'enorgueillissait qu'on lui tint ce transcendental discours.

Toujours dessinant, Nebo reprit :

— Si vous saviez ce que votre beauté me rappelle et ce qu'elle réalise... Ne baissez pas les yeux, cela change l'expression... Voyez en moi le complice à qui l'on dit tout, parce qu'il est prêt à tout entreprendre... Je lis en vos yeux : « Pourquoi se jeter ainsi à ma tête ? » Parce qu'au dernier linéament que je tracerai, un pacte doit être scellé entre nous.

— Un pacte ?

— De fraternelle défense contre l'animalité qui est en nous et la sottise qui est autour de nous. Je sens, je sais que l'étroite robe des convenances éclate sur vous, de tous côtés ; le besoin d'aventures, la faim d'inconnu, la soif du défendu jaillissent de vos pores. Vous avez donc besoin qu'une main vous arrête aux fondrières et vous en fasse faire le tour, sans vous laisser salir.

— Cela est, après tout, de l'amour platonique, hasarda la princesse.

— Oui, mais du véritable qui nie le sexe et ne vise qu'à la fécondation de deux âmes dans l'idéal!

— Entre ce que vous me dites et la compréhension, il y a un abîme.

— La réflexion le comblera : car mes paroles resteront sur votre esprit, ma sœur. »

Paule fit un haut-le-corps à l'intimité de cette appellation.

— Pas d'héraldique niaise : pour Nebo, vous êtes la petite Paule, descendante de Diotama la Mégarienne. Allons, appelez-moi Socrate et soyez mon Alcibiade ; je vous instruirai aux arts libertins. »

Des silences coupaient cet étrange colloque ; l'artiste se hâtait, dévisageant son modèle par de brefs coups d'œil.

— Vos discours ont pour eux d'être étranges ; mais je ne vois pas la réalisation de cela ; même si j'acceptais votre parenté, vous ne pourriez pas venir me pourtraire indéfiniment : je ne m'arrête pas un instant à la puérité d'une correspondance même platonicienne. Si encore vous étiez du monde de ma tante.

— Je suis celui qu'on ne voit qu'en se cachant. Quand l'heure de la curiosité, l'heure d'Ève sonnera dans votre vie, vous viendrez à Nebo, disant : Je me sens devenir Pandore, ouvrez-moi la boîte, afin que je ne m'y prenne pas les doigts ! » et je vous l'ouvrirai sans qu'un seul de vos ongles roses se ternisse.

— Monsieur Nebo, êtes-vous bien certain que votre fraternité ne réverait jamais d'inceste ?

— Jamais ; la princesse Riazan comme maîtresse

ne m'intéresse pas ; devant le niveau bestial du lit, la femme devient femelle et....

— Monsieur....

— Allez dire à tante, ou plutôt écoutez une histoire d'atelier de l'antiquité. Il était une fois un modèle, si beau, si beau qu'il en était unique ; ce modèle devint enceinte ; alors les artistes pleurèrent, et on appela un grand médecin qui la fit avorter ; et ce crime permit aux artistes de faire beaucoup d'autres chefs-d'œuvre. Eh bien ! l'androgynie ne doit pas enfanter physiquement, il ne doit concevoir que selon l'esprit. Au jour où enceinte du fait de l'animalité humaine vous oublierez votre gloire aux bras de Lovelace, par ignorance de la déception qu'il vous infligera, quand vous jesteriez les bras au cou du Faune ignoble, je frapperai la gaine et elle s'ouvrira pour montrer le mystérieux et chaste androgynie qu'elle renferme pour les initiés. Je serai le grand médecin qui fera avorter toutes vos basses concupiscences, qui vous dépoeétisera la passion, et vous sauvera des souillures de l'instinct. Puis, une fois morte aux passions banales comme j'y suis mort, nous nous prendrons la main pour nous mettre en route vers l'absolu ! »

Minuit sonna, toute l'assistance se porta vers l'estrade.

— Attendez, ordonna la princesse d'un geste résolu. Enfin, monsieur Nebo, que voulez-vous de moi ?

— Je veux être entre les sottises et vous pour que vous restiez admirable.

— Vous ne me demandez pas si je consens.

— On ne demande aux gens que ce qu'ils savent et vous ne le savez pas encore.

Il se leva et tendit le dessin.

— Oh ! s'exclama-t-elle, vous m'avez idéalisée ! »

D'un bond de gamin, elle sauta les marches et traversa le hall en courant.

— Voyez ! » dit-elle à la duchesse qui prit son bino-  
cle ; derrière elle tout le monde se haussa : et un instant on oublia le dessinateur.

— Monsieur Nebo, dit la duchesse en regardant toujours, cela peut s'appeler la transfiguration de Paule. » Et à sa nièce :

— C'est presque de l'immortalité, petite, d'avoir posé ça ; mais monsieur Nebo, où êtes-vous ?

— Nebo est parti, fit Antar.

La duchesse hocha la tête.

— Quand on dessine ainsi, on est au-dessus des convenances et donner un chef-d'œuvre à la place d'une révérence, j'autorise tout le monde à m'en faire autant.

— Ah ! madame la duchesse, disait Antar balbutiant d'admiration, c'est unique, unique au monde... Vinci lui-même n'a pas rendu... je deviendrais voleur pour posséder... Princesse Paule, je ferai votre statue. Donnez-moi ce dessin. »

Mais Paule le lui prit des mains.

— Je me donnerais plutôt ! s'écria-t-elle.

Un singulier silence suivit ces paroles. La douairière n'en croyait passes oreilles et tous, devant cette exaltation, s'entre regardèrent. La beauté de Paule la sauva du ridicule : mais tandis qu'elle s'en allait, emportant son dessin, toute l'assistance se hâta de prendre congé.

Ces pauvres cervelles mondaines ne fonctionnaient plus dans ce hall méphytisé de métaphysique. Ils se sentaient poussés à la rue, ces inanes ! et c'était la grande ombre de Platon, évoquée par Nebo qui les chassait !

## II

### NEBO

— C'est quelqu'un, mais qui ? on ne le saura jamais ! Le rencontrant entre chien et loup et l'abordant par un : « D'où venez-vous donc ? » — « Vous êtes bien convaincu de ma vertu, pour me demander d'où je viens ? » me dit-il avec un sourire Baudelairien... Peintre ? Nul n'a vu tableau de lui ; les modèles qu'on lui envoie le disent fou ; il les fait rhabiller à peine dénudés ou les regarde longuement sans dessiner... Puis M. Nebo est toujours sorti et s'en explique nettement : « Tant que je reste chez moi, je me suffis, et tout le monde m'est fâcheux ; quand je me déplaïs, je sors et deviens sociable. » On a dit qu'il cachait la femme couleur acajou de Gérard de Nerval, qu'il était en commerce avec les esprits comme Berruquier ; qu'il cherchait la pierre philosophale comme Eliphaz Lévi ; on en a tant dit qu'on ne dit plus rien. Jamais diplomate ne sut donner à sa cravate des plis plus mystérieux. »

Ainsi répondit Antar aux questions de la princesse

et personne n'en savait plus long. Pas même des renseignements de concierge ! Nebo habitait seul un petit hôtel de la rue Galvani, entre la place Pereire et la fortification. Son domestique âgé et taciturne ne causait jamais avec les fournisseurs ; le facteur seul eût apporté à l'enquête deux détails intéressants. Nebo ne recevait de lettres que d'une écriture, et masculine ; comme périodiques : le *Journal de la librairie* et la *Gazette des Tribunaux*. D'où une seule intimité et deux sujets de prédilection : le livre nouveau et le crime récent. Par-dessus ces indications trop isolées pour être révélatrices, le fait caractéristique de la vie de Nebo, c'était sa solitude. Le saint s'absorbant dans le créateur, le génie se contemplant dans sa création, le rural animalisé sous la pression de la nature qui l'enserme et le fou en proie au strabisme convergent de l'idée fixe ne sont pas les seuls solitaires. Par l'analogie des contraires, rien ne confine au désert autant que la Babylone et le Londres modernes ; tel inscrit pour un immeuble au cadastre peut être un Stylite.

Les métaux sont précieux en raison de leur densité, et l'âme s'élève d'autant plus qu'elle offre moins de porosité au courant mondain. Au respir des alcoïdes de la décadence, dans les plus dissolvantes fréquentations, tout le long de sa vie, Nebo gardait une attitude de diamant, sur laquelle rien n'avait pris. Cette résistance aux tourbillons parisiens eût été expliquée par quelque exaltation ; il était calme et froid dans sa force. Bouddhiste d'indifférence, forcé de vivre en frac et en démocratie avec un sens merveilleux de la vie moderne, il couvrait son mé-

pris de l'époque d'un air poli de s'y intéresser. Le rencontrant dans un salon londonnien, des superficiels l'eussent jugé dandy pour son art d'assouplir la mode à sa beauté.

Étrange Brummel, qui mettait son dandysme à disparaître, à échapper à l'attention, à rester perdu dans la figuration mondaine, cachant sa supériorité comme ce philanthrope qui ôtait la chaîne de sa montre pour aller voir ses pauvres; il pratiquait l'art de vivre en paix avec les hommes, mieux que Nicole ne l'a écrit, en abdiquant sur tous les terrains où les prétentions se coalisent et s'entrechoquent. Il évitait de produire aucun effet et surtout d'étonner; s'étonnant lui-même dès qu'une vanité inconsciemment l'en priait. En retour de ces concessions qui n'en étaient pas pour lui, puisque sa vanité consistait à abdiquer, cet homme fermé, qu'on n'avait jamais vu ni triste, ni gai, ni gris, et dont les lèvres ne prononçaient jamais un mot de sa pensée, se faisait accueillir partout. On l'invitait; sa manière de porter la livrée mondaine meublait bien un coin de salon; il rencontrait dans tous les mondes une bienveillance distraite, on tenait à lui comme on tiendrait, au théâtre, à un figurant qui aurait en scène une tenue intelligente d'acteur.

Peintre sans tableaux, riche sans revenus explicables, il inquiétait les femmes par son art tout féminin de leur échapper et ne refusait pas un souper, y mangeant à sa faim, y buvant à sa soif, écoutant avec un intérêt apparent, aidant même à la gaieté générale sans s'y mêler.

« Souriez-donc, monsieur, — lui disait un jour une

actrice, — votre sourire griserait, à la longue ! » Quand l'orgie devenait phallique, Nebo s'accoudait et semblait goûter un plaisir particulier d'estomac éger et de tête libre, au milieu de ses compagnons devenus ivrognes et bœufs. Au souper d'adieux que de Nonancourt donna la veille de son mariage, on oublia tout et un peu plus, et le duc de Noirmontier, pénétrant dans le salon du café Anglais, à huit heures du matin, aperçut tous les convives sous la table vautrés par couples et Nebo, la cravate correcte, qui n'avait pas quitté sa chaise et fumait rêveusement. Dans les bouges où il suivait les viveurs, il ne se départait jamais de cette contenance, évitant le contact des filles : il avait tordu les poignets à une drôlesse qui voulait l'embrasser. Des dames, l'ayant rencontré à l'église, le disaient bien pensant ; des hommes ayant trinqué avec lui le disaient bon vivant ; pour tous, c'était un homme très comme il faut.

Des pensées aptères et qu'aucune aile de l'espérance n'empennait, sommeillaient dans son œil aux longs regards.

Trop fier pour être un vaincu de la vie, trop calme pour un combattant, il ne manifestait pas même de l'ennui et le prestige le plus rare en ce temps de banalité, celui du mystère, l'entourait d'une gloire, devant l'imagination de la princesse.

## III

## LETTRE CHIFFRÉE

..... projet que j'avais conçu de voir les hommes  
 et de les étudier à fond.....  
 ..... savoir ce que les hommes se  
 disaient entre eux et ce qu'ils faisaient lorsqu'ils  
 étaient sortis des salons et des théâtres.....  
 ..... dans leur vie, beaucoup de côtés defec-  
 tueux et obscurs.....  
 ..... donné un an de ma vie pour entendre sans  
 être vue, une heure de leurs conversations.....  
 un amant..... la manière dont il se serait vanté  
 de sa bonne fortune à ses camarades d'orgie avec un  
 peu de vin dans la tête et les condés sur la table.....  
 ..... étudier l'homme à fond, l'anatomiser fibre à  
 fibre, avec un scalpel inexorable et le tenir tout vif  
 et tout palpitant sur ma table de dissection. Pour cela  
 il fallait le voir seul à seul, chez lui en déshabillé, le  
 suivre à la promenade à la taverne et ailleurs.....  
 ..... les vertus de  
 l'un font les vices de l'autre et ce qui fait admirer  
 l'homme, fait honnir la femme.....  
 ..... un jeune homme, libre de  
 ses actions qui sort le matin pour ne rentrer que le  
 matin, qui a de l'argent, qui peut en gagner et en dis-  
 poser, comme il lui plaît comment pourrait-il justifier  
 de l'emploi de son temps.....

Nebo sourit en laissant tomber ces feuillets de  
*Mademoiselle de Maupin* où étaient barrées à la plume  
 les phrases qu'il fallait lire. Il admira l'astuce  
 d'écrire si scabreusement sans former une lettre, et,  
 ramassa l'enveloppe ; elle en contenait une autre à

entête de couturier ; il sourit encore, et, se penchant sur sa table, écrivit sans hésitation :

Mademoiselle la princesse,

Le costume que vous me faites l'honneur de me commander rappelle dans son caractère une forme que l'on voit dans les illustrations du Dante.

Quant à la garniture Louis XIII, vous avez trop de goût pour vous arrêter à une mode déconsidérée aujourd'hui.

C'est seulement comme costume de nuit, et non de ville, que votre croquis peut s'exécuter.

Je suis à vos ordres, mademoiselle la princesse, et vous prie de me mander, à l'avance, l'après-midi où vous pourrez m'accorder le rendez-vous nécessaire aux explications de ce travail.

Votre respectueux et empressé serviteur,

W. et C<sup>ie</sup>.

## IV

### LA PRINCESSE PAULE

Grand chambellan du tsar Alexandre II, le prince Wladimir Riazan mourut vers 1866, d'une chute de cheval. Il avait épousé quelques années auparavant, la comtesse polonaise Krukowiecka, femme de vingt ans, d'une beauté proverbiale, mais d'une terrible humeur et qui fit cette union un de ces enfers conjugaux qui renferment dans les vingt-quatre heures du jour autant de supplices que la géhenne du Floren-

tin. Sans « l'heureux accident » ainsi qu'elle dénommait la mort de son mari, il se fût passé quelque tragique événement, car son amour pour le beau comte Petchersky éclata au milieu même de son deuil officiel, comme éclatent les furieuses passions russes, en rasant du cœur tous les autres sentiments. La duchesse Vologda, malgré son voltairianisme, fit le haut-le-corps dont elle accueillait l'extraordinaire, quand la princesse Wladimir lui dit : « Petchersky et moi, nous nous adorons, et nous partons demain pour sa terre du Volga ; toujours à cheval ou au lit, que ferons-nous de cette petite fille ? Je sais ce que vous aller m'objecter... je haïssais le père, je ne peux aimer l'enfant. Paule vous plaît, chargez-vous d'elle. » Et la duchesse accepta. Femme bizarre, desséchée, déféminisée par l'esprit du dix-huitième siècle, elle avait été galante ; avec l'âge, elle préféra les riens diplomatiques aux patenostres, et politiqua, ouvrant son salon à toute l'opposition, favorisant ce que l'on appelle au bord de la Newa, les idées françaises. Elle se gaussait mentalement de la solennelle billevesée du Progrès, mais il lui fallait une marotte, elle se donna l'air de conspirer. Prise au sérieux par le zèle subalterne, on l'exila dans ses terres et, n'étant pas femme à rester en pénitence, d'autant qu'en réalité elle était très attachée à son père le tsar, elle vint à Paris avec la petite Paule, et se fit construire un charmant palazzino Renaissance ayant façadé sur le parc Monceaux et rue Rembrandt : cet hôtel devint une annexe de l'ambassade russe. Parfois Alexandre demandait en son conseil des ministres : « Que dit-on chez la duchesse Vologda ? »

Pourtant il ne lui pardonnait pas ce propos : « Faire de son empereur son pape ; réunir dans la même main deux bâtons pour être mieux assommé, ce n'est pas bête, c'est russe. » Lors de l'impératrice nihiliste, l'aristocratique vieille femme pleura presque ; elle se plaisait à faire des grimaces au pouvoir, mais elle eut horreur de cette conspiration, où la chimie lançait la foudre. « Ce pauvre Tsar disait-elle, s'il savait maintenant comme je suis bien pensante. Sa mort m'a convertie à toute autocratie, et convertir la vieille Vologda à quelque chose c'est miracle probant pour la canonisation même. » Dégoutée de la politiquerie, elle chercha une distraction et aperçut la petite Paule qu'elle avait laissée jusque-là au soin de ses gens, et cette enfant lui devint un jouet merveilleux ; elle l'adora tout à coup : « Elle a tant de défauts, cette petite, disait-elle : bruyante, répliqueuse, insoumise, nuisible aux gens et aux meubles, comment ne l'aimerais-je pas ? »

Une nature moins garçonnière eût ennuyé la duchesse dont les mercuriales stupéfiaient le visiteur : « Combien as-tu cassé de pantins, aujourd'hui, petite masque ? Point. Si demain je ne trouve pas des morceaux de poupée, par tout le hall, tu seras punie. » Quand Paule apportait un devoir : « C'est fort bien, mademoiselle, faites-moi de cela un chapeau de commissaire. » A la soirée qu'elle donna pour fêter les douze ans de sa nièce, une légion de cocottes et une flotte de bateaux faits avec les cahiers et les livres d'études furent distribués aux assistants : « Je tiens à ce que chacun emporte un souvenir de la méthode Vologda pour éducation de

demoiselles nobles, afin de vous désembéguiner de votre Maintenon, cette institutrice reine de France. »

Récompensant la gamine pour ses paresses et ses incartades, lui recommandant de terminer la leçon de piano par un coup de pied sur les touches, la duchesse pratiquait le principe de l'inéluclabilité des instincts et de l'inutilité de l'éducation répressive : elle eut raison pour sa nièce qui, dissuadée de l'étude, s'y entêta. La duchesse n'ayant de plaisir qu'à tourner toute chose à l'absurde, encombra l'hôtel d'un mobilier d'enseignement inimaginable et livra Paule à une légion de professeurs. Maîtres de conférences de l'École Normale, répétiteurs des grands collèges, professeurs de Sorbonne, défilaient en un jour pour le plaisir d'appeler sa nièce « Mademoiselle Jourdain ». Parmi ses sollicitudes elle interdisait à l'enfant de lire ses leçons, une lectrice les disait à haute voix jusqu'à ce qu'elle les sût, et cela pour éviter la fatigue des yeux. Paule voulut aller en pension pour avoir des amies de son âge, elle s'y comporta comme un garçon, prit goût à la gymnastique et l'incorrigible duchesse remplit l'hôtel de trapèzes et d'haltères.

Vers quinze ans, la petite princesse découvrit une Amérique de distractions instructives ; elle suivit tous les cours accessibles à une jeune fille : cours du Collège de France, cours de Sorbonne, cours des hautes études, cours de l'École du Louvre. Quand elle rentrait, harassée et la tête vide, il fallait, au dîner, qu'elle imitât la fausse bonhomie de M. Renan, le regard de M. Caro, la rondeur de Charles Blanc

commençant son cours : « Ah ! mesdames, quel peintre charmant que Pinturichio ! » et l'autorité du ton de Ledrain. La confusion des langages techniques, le mélange des fables et des abstractions, des cunéiformes et des alcaloïdes, de l'exégèse et de la xylographie, des chartes et des cylindres, de la raison pure et des crêpons, de la guerre de Cent Ans et de vivisection, de Malthus et de Batibus, enfin l'effroyable galimatias d'une demoiselle Pécuchet donnait à la duchesse, qui riait aux larmes, le spectacle d'une descente de la Courtille des connaissances humaines.

Aux cours succéda le théâtre ; elle alla à toutes les matinées ; même, la duchesse l'autorisa aux soirées en baignoire avec sa gouvernante Petrowna, fanatique de sa jeune maîtresse et qui eût introduit Lindor sans objection.

Le théâtre projeta la princesse vers l'église, elle eut une période de mysticité et surtout de charité, où elle distribua onze mille francs d'aumônes, en un trimestre. « Mademoiselle de Saint-Vincent, lui dit sa tante, ayez pitié d'une pauvre duchesse qui n'a pas encore débrouillé les comptes de tutelle. »

A dix-sept ans, elle fit son entrée dans le monde et courut les bals, les raouts, avec cette furie qu'elle mettait à toute entreprise : elle donna chez le duc de Quercy une magnifique preuve de supériorité.

Entourée d'adorateurs qui l'ennuyaient, elle aperçoit, à l'écart, l'air gauche, l'habit mal coupé, un homme grisonnant. Sa cour de gandins, voyant la direction de son regard, criblent l'intrus de leurs épigrammes de garçons tailleurs. A l'instant où le

personnage triste s'aperçoit qu'on le ridiculise, il regarde Paule avec l'anxiété de la voir sourire aux lazzis, elle surprend cette expression de physionomie, va droit au raillé, disant très haut : « Il n'y a qu'un homme supérieur qui puisse faire rire tant d'imbéciles à la fois ? Faites-moi l'honneur de me donner le bras. »

Ce grotesque était l'immortel auteur de *l'Histoire des idées et des formes*. Elle le promène, le présente, l'impose, force l'attention à converger sur lui, ne le quitte pas une minute, le mène au buffet, l'y sert, se fait raconter ses travaux et l'emparadise de toutes les chatteries d'une coquetterie respectueuse. Puis : « Mon cher savant vous n'êtes pas ici pour votre plaisir. » Non, il est venu pour rencontrer le ministre de l'instruction publique et lui demander une modeste place de bibliothécaire. Avec une audace de princesse, elle va passer son bras sous celui du duc, sans préambule, l'entraîne dans son cabinet, lui fait signer à la minute même la nomination, et l'apporte au grand penseur étonné, en lui offrant de l'autre main la fleur de ses cheveux. « Princesse, dit avec des larmes le métaphysicien, je vous devrai le plus doux instant de ma vie ; la Beauté et la Bonté réunies en vous ont accueilli la science, sous mes pauvres traits. J'ai vécu cette soirée avec la Diotama du *Banquet*. L'homme que vous aimerez sera fatalement un penseur et il vous expliquera ce madrigal de savant. »

Quand Nebo l'avait appelée descendante de Diotama la Mégarienne, elle s'était souvenue de cette prophétie : « L'homme que vous aimerez sera fatalement un penseur et vous expliquera... » Certes, elle

ne l'aimait ni ne l'aimerait, mais il lui avait expliqué le madrigal mystérieux.

Nebo avait eu un précurseur dans l'esprit de la princesse, il lui avait été prophétisé : de là, sa religieuse émotion à la déclaration de parenté. Ainsi des antécédents qu'on ignore décident de l'issue des rencontres. Une réminiscence désarme la pudeur et l'évocation d'un souvenir empoisonne le baiser. Devant l'immédiatité des impressions le libre arbitre semble disparu, pour qui ne songe pas aux vagues prophéties, aux signes précurseurs qui préparent une âme et l'ouvrent aux subites frondaisons sentimentales.

Nebo parla donc à une oreille prévenue et il parla habilement. A une nature virile de franchise, respectueuse par-dessus toutes choses de l'intelligence, eprise de justice au point d'être douce aux laides et de défendre l'absent, à cette jeune fille qui, revenant d'un cours, arrachait un enfant aux coups de plus forts que lui, il avait su inspirer d'emblée, une confiance sans arrière-pensée.

Un mois entier s'écoula ; Paule avait lu, de ses yeux de jeune fille qui voient tout ce qui est caché, l'adresse de Nebo, au dos du dessin ; et comme l'heure d'Ève avait sonné avant la venue du platonicien, elle ne tarda que pour réfléchir aux moyens de sécurité et prit certaines habitudes de se retirer de bonne heure, quand on ne recevait pas.

Sa fréquentation quotidienne du grand monde lui avait, depuis longtemps, démontré le caractère héroïque et inexistant des personnages de Balzac et de d'Aurevilly : et singularité ! ses illusions se reporte-

rent sur le monde d'en bas. D'abord elle rêva un travesti du Rodolphe des *Mystères de Paris* ; et *Mademoiselle de Maupin* lui donna le dessein de cette descente en l'enfer parisien que Nébo avait su implicitement lui offrir. Ayant tout pesé, elle écrivit à ce Josué de la terre défendue qui allait la faire évader du donjon où la méchante fée des convenances la tenait dans l'ignorance du mystère masculin.



### LE RÊVE DE NÉBO

Lorsque la graine d'une fleur précieuse passe dans le vent, sait-on sur quel sol infertile ou propice elle ira tomber ? Une passion, de la misère, le milieu réfractaire, suffisent à stériliser une âme. Certes, la mémoire humaine ne doit son culte qu'aux génies qui ont engendré, comme l'Église ne donne d'autels qu'aux saints canonisés : mais les âmes tendres étendront toujours la charité de leur souvenir aux Œdipes qui n'ont pas deviné.

Celle qui avorte est à moitié mère, et celui qui rate à moitié génie ; ils n'ont pu mettre bas, mais ils ont porté, et c'est toujours cela pour leur gloire. Pas une larme ne tombe des impuissances humaines qui ne soit recueillie par les anges ; cette rançon de diamant, carbone<sup>6</sup> humain épuré par la douleur, payera notre rachat, au grand jour.

Rien n'est vain, pas même le désir, pas même le rêve ; il n'y a pas de néant et tout cela devient du mystère.

Au seul réalisateur la couronne ; mais de la pitié aux incomplets que l'ombre dévore à mi-chemin d'une destinée de lumière.

Une vieille dévote lyonnaise avait un culte singulier pour les saints ignorés, pour les oubliés et les expectants de la canonisation ; c'était hérétique, mais combien touchant ! et dans les symposions, quand les penseurs anciens faisaient une libation aux dieux inconnus, ils saluaient les Prométhée enchaînés avant d'avoir pu ravir une flamme au feu éternel ; les Prospero que l'oubli de la formule magique a livrés à Caliban, les Faust qui ont risqué et perdu leur âme sur le coup de dé de l'inconnu, tous ceux enfin dont les os blanchis poudroient à l'entrée de la caverne du sphynx. Les vaincus d'une bataille ont souvent été plus héroïques que les vainqueurs, et celui qui a les souffrances de la grossesse sans la joie de l'accouchement, n'est-il pas indiciblement malheureux ? et pour le chrétien, malheur est le synonyme de grandeur.

Le héros n'est pas toujours Achille ; le génie n'est pas toujours Dante ; sans le glaive et hors du livre, sont des gestes et des poèmes d'autant plus sublimes qu'ils n'existent que pour Dieu seul. Quelle épopée que la lutte du Doute, quel drame que la tentation dans un saint ! Quelle ode que l'effort du cœur vers l'identification en apparence impossible du Beau et du Bien !

L'Âme, synthèse du monde, est peuplée de senti-

ments, de mœurs et d'idées qui naissent, croissent, luttent et meurent comme des êtres; la frêle boîte crânienne enferme de plus terribles tempêtes que l'Océan n'en rugit, et tout cœur peut battre aussi violemment que celui de Jacob luttant avec l'ange.

Nebo avait la supériorité du saint; c'était un héros intérieur, et qui portait un tel dessein que si les génies du passé lui étaient apparus, il aurait pu dire comme Virgile, dans la vision dantesque : « Ils me font honneur et ils font bien. » Un lettré entendant la déclaration de parenté eût songé aux fidèles d'amour et au peintre-poète Rosetti; mais Nebo n'était pas un simple désireur; pensée puissante et créatrice qui s'est expliquée une seule fois dans cette lettre qu'il écrivit à Mérodack, en rentrant de l'hôtel Vologda :

*« Euréka! » ce mot, trompette triomphale de l'homme qui découvre le moyen de son impossible; le rayonnement intérieur de Colomb quand sa vigie cria : « Terre », la clameur des Archimèdes saisissant enfin le levier et le triomphe de Flamel devant l'or artificiel — ce mot, je puis l'écrire, j'ai trouvé la matière du grand œuvre passionnel, l'androgyme complet, double de corps et d'âme.*

*« Qui tirera le pur de l'impur? Je répondrai au cri de Job par la réalisation du grand miracle humain; j'ai rencontré l'âme qui m'attendait. Elle est CURIEUSE, elle est à moi comme Ève fut au serpent; mais, séducteur divin, je lui ouvrirai le fruit pour qu'elle n'en mange pas. Je l'écœurerai pour toujours par la succession ascendante de toutes les nausées; je lui commenterai si subtilement les spectacles turpides, qu'elle se*

*réveillera, de ce cauchemar affreux, haineuse de l'amour et méprisant les hommes; je la dessillerai et la dépren-drai de tout, afin que, regardant autour d'elle, cette Ève ne voie plus au monde que Nebo, à la fois son Adam et son créateur. Je lui ferai parcourir le cycle du mal et j'éteindrai dans le dégoût sa dernière curiosité! Alors ce tendre cœur n'aura plus que mon cœur, cette pensée désorbitée ne pourra pas sortir de l'orbe de la mienne; et la Béatrice, la Dame des néo-platoniciens, sœur par l'effacement du sexe, homme par le dévelop-pement de la conception, femme par la tendresse, exis-tera pour la première fois! Frère! la beauté des formes sans concupiscence; l'ardeur des sentiments sans dé-mence; le plein ciel des idées permanent et non plus restreint aux moments d'inspiration ou d'extase. Songe à cela, je sens en moi tant de lumière que je m'éblouis. Ne me dis rien de douter. De la créature qui nous cache l'Absolu, je fais un miroir qui me le réverbère; je souilleraï tellement cette âme qu'elle ne pourra plus respirer que dans le Beau et le Pur.*

*« Je nie la chair, je nie le sexe et puisque nous sommes des vers nés pour former le papillon angélique, je veux dès maintenant mes ailes! et si je retombe du Thabor où je monte, c'est le pied de Dieu même qui me renversera, »*

## VI

## AU PARC MONTSOURIS

Le terrain vague, ce territoire du bohème et du voleur, théâtre des romans à succès de 1848, n'existe plus à Paris ; on a bâti ou planté. Mais, devenues des allées ou des rues, ces zones ont gardé un caractère maudit : la pelouse y est rase, le ciel y semble plus gris, on sent que le sol a été violenté pour l'aplanir : il n'y vient plus de rôdeurs, il n'y viendra jamais de bourgeois. L'âme du gîte a résisté et les Haussmannets y ont perdu leurs chaussées et leurs plantations. Les maisons de la plaine Monceaux n'ont pu encore s'agrafer à la terre qui les porte ; qui donc s'est jamais assis sur les bancs de ce square Saint-Victor, le plus vaste de Paris, qui malgré ses sentiers palissadés et sablés, reste, entre le quai de Javel et la porte de Sèvres, le terrain vague qu'il était avant ? Un Parisien s'est-il jamais égaré jurqu'au parc Montsouris, désert aussi loin de Paris que la Sologne ou la Crau et où Nebo avait donné rendez-vous à la princesse Riazan. Il avait choisi ce lieu de conférence autant pour sa sécurité que pour sa laideur encadrant bien les prolégomènes d'une descente aux neuf cercles d'ignominie des mœurs décadentes.

L'avenue de Montsouris, qui commence à la gare de Sceaux, s'encaisse dans toute sa longueur, entre

le talus du chemin de fer et le mur de soutènement de la Vanne, et semble, en son parallélogramme démesuré, le préau des colonies pénitenciaires de la philanthropie. Ce couloir de prison hypètre, malgré ses deux trottoirs et le terre-plein à paulownias, garde son atmosphère morale de terrain vague et produit la sinistre impression de tous les abords de ville où des bourgeois ont voulu se rassurer contre la sourde menace des pauvres, en imposant à leurs habitacles et à leurs quartiers, l'extérieure propreté des casernes et la belle tenue des routes départementales. Le parc pris en écharpe par deux voies de chemin de fer, coupé de pouts et de tunnels, sillonné par la fumée des trains qui estompe le vert dur des arbres, toujours morne et toujours solitaire, a conscience de sa destinée d'abandon; et le Bardo, l'édicule tunisien de l'Exposition où l'on étudie les humeurs de Borée et de Poseidon, crie de ses deux tons, indigo et blanc verni, contre un ciel gris et bas; la roue de l'anémomètre tourne désespérément au bout de son mât, dominant le parc demeuré terrain vague, et malgré ses pelouses et ses rocailles, donnant une impression de civilisation imbécile plus douloureuse à l'âme que le champ lépreux et gibbeux plein de tessons, étoffé de wagons habités où des êtres mauvais, mais indépendants et de sang libre, jadis se vaudraient.

Nebo, en redingote boutonnée haut, fumait, immobile, à l'entrée du parc. D'un restaurant de la rue Nansouty venaient les éclats de cuivre d'une noce d'ouvriers.

Un fiacre arrivait, Paule en descendit et resta à

s'entretenir un instant avec une personne qui était dans la voiture, puis elle tendit la main à Nebo qui s'avancait. »

— Accompagnée, princesse, cela rime-t-il avec considérée, l'« adjectif essentiellement féminin qu'il faut mettre de toutes choses où vous serez?

— Ma gouvernante me chaperonnerait pour assassiner même, n'ayez nul souci, ô Virgile. »

Et ils marchèrent côte à côte.

— Chère Alighiera, fit Nebo, voyez-vous cette panthère très agile, très vive, à la peau tachetée, c'est la gardienne des luxures; ce lion, c'est le démon d'orgueil et de la hautaine persévérance dans le mal; cette louve, qui, dans sa maigreur, paraît chargée de tous les désirs, c'est l'obsession de l'insouvenance; et ces trois monstres, je les évoque, avant que vous teniez une autre route; car, si vous saviez leur férocité, vos veines et votre pouls trembleraient.

— Je lirai Dante, en rentrant, nous ne sommes pas ici pour ces récitaions, monsieur Nebo.

— Avant que vous sortiez de la vertu, Alighiera, je vous lis la menace écrite au-dessus de tous les vomitoires qui mènent au grand amphithéâtre du Mal! Ces trois monstres qui vont s'attacher à vos pas ne sont point de grotesques imaginations. La luxure, qu'on a contemplée avec dégoût, peut, longtemps après, métamorphosée par le souvenir, se changer en tentation: le même orgueil qui pousse aux sciences défendues, empêche le repentir et étourdit ses hontes en de nouvelles déchéances; enfin, la curiosité, une fois allumée, ne s'éteint plus et se souille sans se

satisfaire. J'ai promis de mettre de la sécurité dans vos folies, laissez-moi y ajouter un peu de salutaire anxiété. »

Paule fit un mouvement qui écartait ces paroles.

— Restons aux termes de ma lettre.

— La plus lisible du monde : imprimée » et il tira de sa poche les feuillets de *Mademoiselle de Maupin*.

— Vous allez me mettre des points sur les X, je vous prie. *Voir les hommes et les étudier à fond*. Quels hommes ? Les artistes, les rouliers, les sportmen ? Tous si vous voulez ; mais voilà un X, à fond ; il y a très peu d'êtres existant autrement qu'en surface. *Savoir ce que les hommes se disent entre eux* : une conversation de brasserie, de cénacle, de club, de bourse et de barrière ; on peut vous servir ces régals. *Ce qu'ils font à la sortie des salons et des théâtres ?* Mais, comme dans la chanson de Marlborough, les uns avec leurs femmes, les autres tout seuls ou avec les femmes d'autrui, à moins qu'ils ne soupent, qu'ils ne rencontrent une pierreuse, qu'ils ne taillent un bac ou fassent un sonnet : ici encore on peut vous édifier ! Ah ! oui, *beaucoup de côtés défectueux et obscurs dans la vie*, tels que les clubmen, à allure blasée, qui baisent la main rouge de Maritorne, et les Rubempré et les de Trailles battant monnaie avec l'amour d'une femme ; et les Henri Mauperin, qui passent par l'alcôve de la mère pour atteindre la fille, et par-dessus tout, une vulgarité telle que ce ne sont pas même les chenapans des livres, mais des sortes d'inconscients qui se satisfont. *Donner un an de votre vie, pour une heure de leur conversation, c'est acheter cent mille francs un numéro de la Vie Parisienne.*

*Comment un amant se vante de sa bonne fortune. Oh ! les seigneurs que Théodore rencontre à l'auberge sont des Céladons auprès des jeunes notaires contemporains. Ils pourraient se vanter d'avoir eu, en passade, la princesse Riazan, mais ils rougiraient d'être son amant. Vous vous étonnez ? Apprenez donc, naïve jeune fille, qu'aujourd'hui on a honte de l'amour ou de la passion, à moins que l'objet de cet amour ne soit une actrice ou une prostituée très chère. Oh ! alors tout change, on se battrait pour elle, on en est fier. Le texte ramène : Étudier l'homme à fond, ce n'est pas la baie de Portugal à draguer : bestialité, vanité, crétinisme et souffrance, et, pour le penseur comme pour le prêtre, le mépris devient de la pitié. Le voir seul chez lui, des intérieurs de célibataires variés, on vous en montrera ; en déshabillé, ce n'est pas dangereux aux sens. Le suivre à la promenade, à la taverne et ailleurs, surtout ailleurs, n'est-ce pas ? Un jeune homme qui sort le matin pour ne rentrer que le matin : on vous justifiera des vingt-quatre heures de vos contemporains.*

C'est bien là votre programme, princesse, et si je le remplis, si je fais passer sous vos yeux les verres de cette lanterne peu magique, vous serez satisfaite ! Oh ! contente de peu, cela vous sera exhibé et vous exhalerez un « Ce n'est que cela ! » grand comme la Tour Saint-Jacques et vous regretterez de n'avoir pas mis ce temps à broder des pantoufles pour votre idéal.

— Je suis grave en tout ce que je fais et votre ironie me froisse.

— Mon ironie pleure sur vous, petite princesse,

car vous avez pris au sérieux un livre menteur qui met le bonheur dans un lit. Mais je comprends mieux la Maupin ; elle cherche à qui se donner.

— Moi, je ne veux me donner en rien, certes !

— Vous voulez voir ! et vous croyez qu'on voit impunément et qu'il y a une virginité pour chaque partie du corps, qu'on perd l'une après l'autre, et que les yeux n'étant plus vierges... »

Elle l'interrompt et le prenant par le bras.

— Asseyons-nous ici et regardons-nous bien en face ! Vous avez du plaisir à me voir, à m'avoir auprès de vous ; je vous suis une excitation à penser ; ma vue vous dilate et vous féconde ; pourquoi donc me dissuader de mes escapades, puisque, sans elles, vous seriez privé de moi ?

— Parce que je pense à vous, en cela, non à moi, et je me fais prier pour vous conduire dans le ruisseau, comme je répugnerais à porter un lis à ma boutonnière dans une orgie.

— Mais ne m'avez-vous pas dit que pour marcher avec vous vers l'Absolu, il faut que vous me désillusionniez ?

— A ne vous rien cacher, j'ai peur de vos sens.

— Rassurez-moi d'abord sur les vôtres et faites un serment.

— Je sais lequel : au cours de votre initiation ésturpitudes viriles, je n'oublierai jamais que nous sommes sans sexe ; vous pourrez en sécurité, vous serrer contre moi si vous avez froid, ou vous évanouir chez moi, si vous avez chaud. *Juro!* » dit-il, et comme la princesse avait de l'humeur pour ce mot

comique : Je vous jure d'être, en paroles et en actes, un frère.

— Et moi... fit-elle, et pour effacer l'effet de sa réticence, elle dit très vite : — La raison de ma présence ici c'est que je ne veux pas être dupe, ni de la fiction poétique qui farde le péché, ni des dissertations morales qui le calomnient, peut-être ! Je me sens entre deux impostures, entre les poètes et les prêtres ; les uns disent, avec l'Antoine de Shakespeare : « La dignité de la vie consiste à s'embrasser » et les autres, comme Massillon : « La volupté vous déçoit dans votre vain effort au plaisir et vous damne. » Si le baiser est l'acte héroïque par excellence, pourquoi l'anathématise-t-on, et s'il est si décevant, pourquoi est-il si puni ? Je veux voir de mes yeux l'homme de toutes les castes aux prises avec ce mal qu'on chante comme le souverain bien ; je veux savoir de la vie ce qu'en sait un jeune homme qui observe, afin de ne pas prendre une veilleuse pour l'étoile du berger et Bottom pour Obéron. Le jeune homme qui me dit en valsant : « J'ai pensé à vous depuis le dernier bal », qu'a-t-il pu faire, tout en pensant à moi ? Si je venais à aimer, je voudrais avoir l'idée exacte de ce que l'homme que je distinguerais peut faire de ses heures. Et ces femmes vues au Bois, que l'on dit sottes, ont bien un charme puisqu'elles séduisent ! Lequel ? Je le veux connaître. Je sens autour de moi une franc-maçonnerie d'hypocrisie si générale que mes nerfs en souffrent affreusement : Oui, vous-même, Nebo, comme les autres, vous me mentez ; je pressens un parti pris pour la vertu qui me déterminerait, si je ne l'étais depuis beau temps, à cette étude du pé-

ché : personne ne veut me dire la vérité : je la verrai.

— *Alas, poor curious !* » soupira Nebo.

— Que cette entreprise se solde par Tant-Pis ou Tant-Mieux, je préfère le possible écœurement de la réalité, à la divagation de mes rêveries. « Androgyne » avez-vous dit, eh bien ! j'ai dix-neuf années féminines bientôt, il est temps de donner satisfaction à mon autre sexe : les impressions que j'aurai en frac ne seront plus celles qui tiennent à la robe du comme-il-faut. Puis, figurez-vous que vous vivez à Rome, vous peintre, avec des copies de la Sixtine, les quelques pas qui mènent à la chapelle, ne les feriez-vous pas, même par la boue et la pluie ? Si les moralistes disent vrai, j'ai l'âme bien née, Nebo, et je serai d'un coup déprise de toutes les malsaines chimères : vous m'avez, au reste, justifié mon dessein à moi-même ; vous lui avez fait prendre corps, et maintenant, je crois, sur ma parole, que je me justifie à vous, de ce que vous-même m'avez soufflé !

— Oui, je vous ai incitée aux désenchantements qui engendrent le mépris du vice mais j'ai comparé cette opération métaphysique à un avortement, et vouloir d'un mal tirer un plus grand bien, c'est tenter Dieu ! Or, vous êtes pieuse, convaincue et strictement pratiquante au moins, dois-je vous cacher que le péché de curiosité est mortel et qu'il faut renoncer à l'état de grâce ou au périple ? »

La princesse devint sérieuse, puis s'emportant :

— Je vous déteste de m'avoir dit cela ; j'allais dans une demi-inconscience, et maintenant...

— Renoncez au périple !

— Et vous à me voir jamais.

— J'y renonce ! » et Nebo ralluma sa cigarette éteinte.

La bottine de Paule battait le sol d'agacement.

— Mais vous, qui êtes le moyen du péché, sans qui il serait impraticable, n'avez-vous pas plus de culpabilité encore ?

— Des reproches avant ! que sera ce après ! Je veux bien porter votre mouchoir, mais à chacun ses remords.

— En somme, de tout ce périple, comme vous dites, il ne sera rien matériellement.

— Vous croyez donc au péché matériel, au péché des brutes ? nous autres nous nous damnons par là. »

Et il se toucha le front.

— Bah ! hasarda-t-elle on se confesse et l'absolution...

— Et si vous mouriez pendant le périple ?

— Mais je me confesserai... souvent.

— Entre chaque découchée ? Vous n'oseriez pas ! Plus de sacrements, plus de sécurité d'âme, nous allons au Sabbat ; partons ! mais ne faisons pas un sacrilège signe de croix, entre deux contemnements de Dieu.

— Eh bien ! Je renonce...

— A Nebo, au périple, et vous restez à Jésus-Christ. Oh ! loin de vous en détourner, je vous proclame que *l'Imitation* dépasse le *Banquet*, et que saint François d'Assise a été plus sublime dans son cœur que mon maître Platon dans sa pensée. Allez au cloître, Orphélie, là seulement on perçoit l'Absolu.

— Vous voilà en chaire, maintenant, et prêchant

la prise d'habit ! Que ne le portez-vous ? Je ne crois pas à l'excellence du mets qu'on m'offre sans en prendre soi-même. -

— Peut-être finirai-je ainsi ; mais si mon cerveau conçoit la splendeur monastique, mon cœur de vingt-cinq ans a encore trop d'humanité.

— Touchez là, mon révérend ; je conçois comme vous la beauté claustrale, mais je n'ai pas dix-neuf ans, et à quitter le monde, je veux savoir ce que je quitte. Songez à la déplorable aventure d'un être qui emporte le fantôme du monde dans sa cellule !

— Nous nous confessons l'un l'autre, en cet instant.

— Pourquoi vous jouer de moi et me dresser des obstacles qui ne m'arrêteront pas !

— Expier par avance, c'est prévoyance ; le trouble qui précède la faute est souvent le plus clair du repentir. »

Ils se turent, regardant devant eux.

— Soyons de hardis pécheurs, dit-elle en se levant.

— Soyons habiles aussi, princesse ; et le périphe décidé, songeons à l'équipement ; il vous faut une perruque blonde, un habit, une redingote, des vestons et une blouse : puis le linge et la chaussure adéquates comme on dit en allemand. Envoyez-moi par votre Petrowna les mesures nécessaires.

— Ce sera fait.

— Maintenant comment sortirez-vous, la nuit ?

— Par la petite porte de la rue Rembrandt : les soirs où ma tante ne reçoit pas, elle se retire de bonne heure dans ses appartements ; je puis m'é-

échapper en sécurité, vers dix heures ; mais, une fois dehors ?...

— Vous me trouvez vous attendant, à l'angle de la rue de Courcelles. Arrivée chez moi, vous changerez d'habits.

— Mais les voisins. les locataires qui verront entrer une femme et sortir un homme, et de nouveau un homme rentrer et une femme sortir ?

— Il n'y a pas de voisins immédiats et j'habite seul la petite maison.

— Vrai ! dit Paule en riant dès qu'on veut mal faire cela devient d'un facile ! A quand notre première rôderie.

— A quand vous voudrez : mais avant, il faut que vous veniez, une après-midi, essayer vos travestissements. Notez qu'il y a quelque danger à vaguer la nuit ; qu'il faut échapper à la fois, aux malfaiteurs, à la police et aux curieux.

— Comment, du danger, mais c'est un rêve, le périphe, ou un cauchemar ? Mais non, je m'en fais une fête ! Voilà Petrowna qui me fait signe que l'heure s'écoule. Allons ! mon frère Nebo, et elle quitta son gant, que vos lèvres scellent notre pacte ! »

Il lui baisa la main.

— A toujours, ma sœur Paule, dit-il, et il regarda le diacre rouler, murmurant :

— *Alas, poor curious !...*

## VII

## L'ANDROGYNE

L'air était gai, le jour où la princesse sonna à la porte de Nebo, et cette allégresse de l'atmosphère qui renforce le noir de notre esprit quand il en broye, poignit d'appréhensions irraisonnées la jeune fille, anxieuse déjà des lendemains de sa démarche. Trop fière pour craindre de se compromettre, sûre d'elle-même et confiante en Nebo, elle savait que Paule Riazan visitait un ami simplement ; et elle était émue, sans imaginer de péril ; elle subissait les terreurs d'avant la faute, quoiqu'il ne dût pas y en avoir et qu'elle fût sûre que son gant même ne serait pas effleuré : et quand la porte s'ouvrit, elle recula, comme si, dans la pénombre du vestibule, le fantôme de la virginité l'eût repoussée d'un geste triste. Elle hésita à ce pas décisif qui change le chemin d'une vie, elle éprouva l'épeurement des Rubieons, des bruyères de Dunsinane, cette irrésolution infiniment douloureuse d'Ève, la main à demi tendue, à demi retirée, devant le fruit de mort. Le temps n'a pas la même mesure pour l'âme et pour le corps ; le siècle de son trouble dura physiquement l'espace d'un changement de pied en valsant ; ce seuil du mystère elle le passa presque en fermant les yeux, elle l'enjamba comme si l'abîme moral que sa décision creusait entre son

passé et son avenir eût été présentement un fossé à franchir.

A travers ses émotions même, la femme perçoit avec une instantanéité singulière la nature du milieu où elle arrive ; en un regard, la princesse vit le silence de cet escalier et le domestique aux cheveux gris qui, sa calotte à la main, la précédait sans un mot. Elle monta, surprise que Nebo ne vint pas au devant d'elle ; et cela l'étonna tellement qu'elle oublia de regarder la pièce sombre qu'elle traversait et qui s'éclaira brusquement. Quand le domestique, toujours muet, souleva la portière en s'effaçant, elle resta sur le seuil ne sachant plus ce que voulait sa dignité. Il lisait.

Mais il se leva, avec empressement, lui prit les mains, l'assit dans un fauteuil, lui poussa un coussin sous les pieds, alla baisser un rideau pour que le soleil ne l'effleurât pas.

— Je vous croyais incapable de ces petits soins.

— Envers vous, ils ne sont plus petits.

— Quelle humeur de louange.

— C'est se hausser, que hausser qui l'on aime. Tel qui dit « ma maîtresse est une drôlesse » est un drôle. Je lui préfère cette dame à la Brantôme, qui, surprise avec son cocher et reprochée de tomber si bas, répondit « en le distinguant, je l'élève jusqu'à moi. »

— Vous m'élèvez donc ?

— Nous sommes de différente mais d'égale hauteur, vous inclinez vers moi votre beauté de vierge et je penche vers vous ma pensée.

— Montrez-moi vos tableaux, je ne me figure pas

la peinture qui correspond à votre conversation.

— Je n'ai pas de tableaux ; je ne puis vous montrer des dessins de nu, recherches plastiques sans intérêt pour vous.

Paule insistant, il sortit, elle promena son regard autour d'elle. Aux fenêtres des débris de vitraux anciens juxtaposés, où une tête de vierge reposait sur le corps du dragon d'un saint Georges, les ailes d'un ange isolées au milieu d'entrelacs en grisailles. Deux tentures de Mortlake d'après Raphaël, des meubles de la plus pure renaissance italienne, et pas un bibelot, donnaient à ce cabinet un caractère assez peu définissable entre le couloir de musée et le *retiro* d'un château historique.

Nebo revint avec un cartable et en tira des inventions de nu incomparables où la plus savante anatomie se pliait à la recherche d'une idéale fusion de toutes les grâces avec toutes les forces : une mixture générale des virilités et des féminités. Ce n'étaient que des membres isolés, les torses des filles de la *Nuit*, les jambes frêles et nerveuses de Mantegna ; des mains stupéfiantes de race, des bras d'une maigre restée forte ; des embonpoints sveltes ; et tout cela modelé avec une telle préoccupation androgyne que la princesse rougit : Nebo s'en étonna.

— C'est que vos dessins me déshabillent un peu.

Nebo à son tour se troubla : il y eut un instant embarrassé et silencieux. Puis, brusquement :

— Dites-moi votre vie ? interrogea-t-elle.

— Ma vie n'a qu'un intérêt de tête. Je n'ai rien fait, j'ai pensé.

Il alluma une cigarette et se tut. Paule repoussa ce cartable qui mettait de la gêne entre eux.

— Avant l'amphithéâtre et la clinique, donnez-moi quelques notions générales sur le vice.

— Le vice, Paule, n'est pas ce que vous pensez : une coupe de Léthé, le nitrate qui cautérise le souvenir, effaçant les rides que la vie fait à l'âme, une ivresse isolante des tortures de ce monde qui vous emporte dans le char de feu d'un mauvais Elie, le charbon isâïque de l'ennui, le népenthes des cyathes et la joie des reins ! Non, le vice, Paule, est en conception, un illogisme ; en pratique, une duperie. On entend et vous entendez vous-même par vice, la concupiscence, et la concupiscence se blasonne par une bouteille, un pain et une croupe ; donc le vice est un appétit organique borné par un spasme et expié par une nausée. Les poètes ont menti, il n'y a pas de seins étincelants et de baisers fous : il y a du mirage avant, des nerfs pendant, du dégoût après ! Gobelet d'étain ou flûte à champagne, truffes ou pommes de terre, tournure en crin ou en chair, en haut et en bas, rue Croulebarbe et rue Prosny, la chose est la même, le décor et l'accessoire seuls différent. Au mur des tapisseries de haute lice ou de la chaux, du point d'Angleterre ou la chemise de coton, lit à baldaquin ou paillasse de varech ; qu'on ait cinq sous ou cinq millions à jouer sur la carte du plaisir, la vie de jeune homme se résout invariablement en trois déchéances : ivrognerie, goinfrerie et paillardise.

— Me ferez-vous croire, s'écria la princesse, que dans cet immense Paris où il y a de tout, il n'y ait pas d'amour.

— Si, et des archanges en promenade ! Boire, manger et coucher, voilà la notion générale du vice.

— Vous calomniez le péché, Nebo, dans un but que je ne vois pas.

— Mais, singulière princesse, nierez-vous que ce que je vous peins est ressemblant pour tout ce que vous savez des gens de votre monde ?

— Oui, mais parmi les étudiants, dans le peuple même.

— Que d'écailles vont tomber de vos beaux yeux ! j'ai là vos habits, il vous faut les essayer.

— Non, dit-elle, prise d'une subite méfiance.

— Ma chère princesse, si vous manquez de confiance ici, en aurez-vous dans les Grandes Carrières ?

Paule réfléchit un instant puis elle prit les vêtements et alla dans la chambre de Nebo. Elle ne se hâtait pas de se dévêtir, se rappelant avec mélancolie ce passage de *Mademoiselle de Maupin* : « Avec mes robes et mes jupes j'avais laissé mon titre de femme » mais elle songea qu'elle restait femme le jour et ne devenait homme que la nuit à sa volonté ; et cette double vie, de jeune homme et de jeune fille, l'enchantait ; en essayant un veston, elle tâta une lettre et la lut :

*« Je t'envoie, frère, mon plus doux salut ! je cherche toujours le grand, l'unique athanor de l'idée. Ton dessein est surnaturellement beau, mais prends bien garde à cette chair même où tu l'incarnes. Réaliserons-nous ! N'importe, toi et ta volonté de l'amour sans la chair ; moi et ma volonté de la conception des causes*

*sans posteriori, nous sommes, dans notre mystère, avec quelques moines, les héros du monde, à cette heure.*

*« A toi en l'Absolu.*

« MERODACK. »

Ce billet comme un talisman apaisa toutes les méfiances de la jeune fille, elle se dévêtit, puis essaya les travestis, s'attardant à contempler dans la psyché, la nouveauté du charme qu'elle se découvrait : elle fit sa toilette d'homme avec soin, et quand, prenant un claque qui était sur une chaise, elle se donna un dernier regard, elle fut si attirée par sa métamorphose, qu'elle s'embrassa sur la glace. Silencieusement elle souleva la portière ; Nebo tenait à la main une perruque.

— Monsieur Figaro ? dit-elle.

Nebo poussa une exclamation rauque et devint livide.

— Suis-je bien ?... Qu'avez-vous donc ? »

Il ne répondit pas et l'écarta du geste.

— Vous vous trouvez mal, monsieur Nebo ? »

Celui-ci muet, s'essuyait le front où perlait une sueur glacée, d'une main qui tremblait ; ce qui avait été de l'embarras, à l'occasion du cartable, devint un malaise indicible ; le platonicien venait de ressentir la secousse de Pygmalion, quand sa Galatée descendit du socle ; il avait devant lui le but même de sa vie, et le trouble que la princesse prit pour un trouble physique, était bien plutôt une défaillance de son esprit, devant la réalisation de son rêve, plus complète qu'il n'eût osé l'espérer. Il se maîtrisa et dit d'une voix encore altérée :

— Il faudra faire retoucher ; cela colie exagérément.

— Nebo vous me déguisez trop, je ne veux pas vous faire peur.

— Vous me faites peur ainsi. Dans tel mauvais lieu où je vous mènerai, vous seriez assaillie par les femmes ! »

Elle ne comprit pas et cette ignorance attendrit Nebo.

— Je vous parais sotte ? fit-elle.

— Non, pure encore, et je recule à vous salir l'esprit.

— Salir ?

— Au sabbat le spectateur se damne comme l'acteur ; il est encore temps, Paule, de vous faire grâce à vous-même. Vous, dont les pieds sont petits, ne marchez pas ; marcher c'est souffrir ! Vous, dont le front est étroit, ne pensez pas ; penser, c'est l'enfer ! Vous, qui ignorez, gardez cette couronne blanche, elle est plus légère à porter que la mitre de science !

— Sotte que je suis de m'être confiée à un quaker prêcheur ! s'écria la princesse.

— Vous le voulez, Paule, dit Nebo.

— Oui, fit-elle avec force. dussé-je y perdre l'éclat de mes yeux, je veux voir. »

Nebo prit une coupe de cristal et la tendant à Paule :

— Brisez donc cette coupe, symbole de toutes les ignorances auxquelles vous renoncez.

La princesse lança la coupe au mur où elle se brisa en irradiant ses débris jusqu'à eux.

— *Virginitas jacta est !* prononça Nebo avec solennité.



# PÉRIPLÉ DE L'ENFER PARISIEN

---

## I

### DU CAFÉ AU CABARET

— Pourquoi vous ai-je amenée au café? pour y prendre la clé des mœurs modernes. On appelle *mœurs*, ce que le plus grand nombre fait hors de chez soi. Or, la première station du contemporain qui sort, la première indépendance du collégien en congé, toute la vie extérieure de province et celle des provinces de Paris, tout cela est ici, au café.

Le premier bourgeois qui trouva meilleur le vin bu hors de chez lui, et qui se dit, comme un patési haldéen : « Je bâtirai un monument où je m'isolerais de ma famille et de mes gens » alla boire là où mangeait le voyageur et où festoyaient les corporations... Vous faites la moue d'Angela Doni, femme Bandinelli!... Écoutez-moi *Paul!* Vos parents vous ont envoyé passer votre baccalauréat dans la capitale, parce qu'ils trouvent plus glorieux de dire « notre fils, bachelier de la Faculté de Paris » et en récom-

pense de vos boules blanches, votre cousin Nebo vous mènera à la Boule-Noire... Toujours la moue de la Doni! Cette sanguine s'est donc décalquée à vos lèvres?... Ah! être Chérubin de nos jours, c'est moins attrayant qu'à l'époque de Beaumarchais.

Non piu andrai, farfaglione amorose  
 Notte et giorno d'intorno girande;  
 Delle belle, turbando il rispose,  
 Narcisseto, adoucino d'amore!

Ces vers charmants ne valent-ils pas des sels à respirer? *Poverino!* Au lieu de la belle marraine, à quel bas-bleu chanterez-vous votre romance? La Suzanne que vous poursuivrez sera Gothon, et votre petite Fanchette, une fille de brasserie! Oui, c'était mieux dans l'ancienne société, mais Sganarelle, devenu médecin social et toujours malgré lui, a changé tout cela! Et comme on ne saurait se contenter d'embrasser les arbres, et qu'il faut quatre lèvres pour un baiser, le cousin Nebo vous mènera aux mauvais lieux et aux bons endroits. Résistant aux vellétés de Desgenais, il ne fera ni l'homme qui sait, ni la tirade de Lousteau, malgré le voisinage du Luxembourg, même il hésite à tout, pris de ce remords esthétique, le seul que connaissent les personnages de Shakespeare. Est-ce bon? Qu'importe! Est-ce beau, voilà toute la question... Jadis, une jeune fille s'abandonnait à moi, en un jardin, mais je n'osai pas, un grand lis me regardait.

— Vous me mystifiez, Nebo. Exiger que je sorte imprudemment à dix heures, et pour m'ennuyer ainsi?

— *Madame, retournez dans votre appartement, ren-*

trez en votre chambrette de l'hôtel Vologda ; effeuillez les marguerites de votre jardinière, en pensant au beau Galaor qui doit venir vous prendre en croupe, pour une course de Lénore dans le bleu. Lavez des aquarelles ; flirtez avec les velmoges, soyez à la mode, que l'*Echo de Paris* annonce le nouveau plissé de vos jupons ; allez, Psyché mondaine, laisser un peu de pastel de vos ailes sur les plastrons éblouissants ! Puis, mariez-vous et vivez pour l'enfant, comme a fait le parti légitimiste, ou bien découvrez un radjah point abruti, abouchez-vous avec les brahmanes, fomentez une guerre sainte et voyez les casaques rouges, avec un trou à l'endroit du cœur, flotter sur les eaux sacrées du Gange ! Ou bien encore, acceptez le premier mâle venu, et vous étalez chiennement sur un sofa de cabinet particulier ! Oh ! je comprends qu'on aime les robes, les vertus, les aventures et les sensations, mais demander de l'intérêt à la vie moderne, il y a de quoi faire éclater de rire les pavés et les murs.

— Vous êtes insupportablement loquace, Nebo, je ne demande pas la lune : de l'inconnu seulement ; et comme je ne connais rien, je suis facile à servir !

— Eh bien ! connaissez-vous le café qui a engendré les trois caractéristiques de ce temps, le cerele, le club et le suffrage universel ? Le cercle joue dans la vie de de Marsay un rôle identique au café dans celle de Gaudissart. Vous ignorez peut-être que ce balourd qui lit le *Siècle* a le même poids que d'Aurevilly dans les destinées de la France. Où l'électeur se fait-il une opinion, si ce n'est ici ? Certains jours le café devient club et le tremplin qui lance des avo-

cats au pouvoir. Tel dictateur a harangué tout d'abord le public que voilà; les bocks sont les saintes huiles des jeunes révolutions... Ne bayez pas... Léonard a daigné faire des caricatures, vous pouvez bien en regarder, d'autant que les grotesques seuls présentent l'état de béatitude. Vous qui alliez au cours à pied, vous avez remarqué que le passant parisien a toujours l'air affairé; le flaneur lui-même n'est pas calme. Eh bien! faites l'éducation de votre œil... Vous avez ici soixante mortels dans l'extase d'une bonne digestion. Tous ces gens heureux ont des chemises empesées pour toute leur vie; petits rentiers, employés près de la retraite, calicos appliqués, ils jouissent de rentes ou d'émoluments et pas de remords! L'homme étant un animal émotionnel, n'arrive pas à l'épanouissement complet du mollusque; il a besoin de vibrations. Les Alexandres jouent entre eux de formidables parties d'échecs où la marche de leurs millions de pièces humaines ébranle un hémisphère; le bourgeois joue sa consommation à l'écarté, en cinq points, avec revanche, et l'espoir de la faire payer à son ami Machin lui met sous la mamelle gauche les pulsations d'un Bonaparte, la veille d'Austerlitz.

Même ces boashommes qui forment, vis-à-vis de nous, une humanité inférieure et très proche de la Brute, tandis que nous confinons à l'ange, je les admire! Défendus par leur derme épais contre les idées, ces taons qui bandarillent notre vie et affolent notre pensée, ils pratiquent, avec un instinct étonnant, le précepte antique: « Circonscrire ses besoins. » Rouages administratifs ou automates indus-

triels du lever au dîner, ils entrent au café, à huit heures du soir et y reprennent leur individualité : ils ont là, par les consommations, une orgie à leur portée, par le piquet une guerre à leur taille, par le journal, une littérature à leur image. Ces caricatures d'homme se haussent à l'épique par leur persuasion d'être la dignité et la santé de la civilisation, et, devant le principe d'égalité, ils ont raison : il n'y a plus que des Bourgeois le Grand et des Voyou-Soleil... Regardez cette pipe d'une si belle patine et la trogne qui est au bout, et ce gilet déboutonné que termine le buste : quelle carrure de satisfaction... Et cet autre qui sourit à une patère, les deux mains appuyées sur les *Débats* ; on n'a rien sur la conscience, ni dans la tête, avec cet air là ! Près d'un billard, ces deux discuteurs d'un amendement n'ont-ils pas l'illusion d'un portefeuille !... Voir ainsi réunis six douzaines de civilisés sans idée de suicide, ni souci d'un monde meilleur, acceptant la vie avec ses rhumatismes, les hommes sans âme, enfin, vous trouvez que cela n'est pas curieux !

— Je ne m'intéresse pas aux brutes — dit Paule sèchement. ☉

— La brute commencerait donc à l'être sans imagination... En face de vous, étudiez ces jeunes gens : le blond a dix-sept ans, le châtain dix-neuf ; ce dernier n'est pas laid du tout, il vaut mieux que vos valseurs ordinaires, presque mis comme eux, étant, à vue d'œil, commis de nouveautés. A son âge on a encore des reins et on lit Alexandre Dumas ; supposez qu'une contemporaine dame Hutin...

— Vous raillez, je pense !

— Non, cet employé vaut eubicairement vos vicomtes : il vaut mieux, il est encore sain. Eh bien, Paule, tous les bourgeois ici assemblés, l'homme à la belle pipe, l'amoureux de la patère, les deux politiques ont eu cet âge et cet air, à travers la vie bête des instincts, ils sont restés fidèles au Café, leur unique amour...

... Accordez de nouveau votre attention à nos éphèbes du *Bon Marché* qui cartonnaient, les voilà chacun avec un journal, et politique encore ! le blond lit à la troisième page... les faits divers ; le châtain commence par l'article de tête... le malheureux ! Voici mieux ! le blond lit la cote à son camarade. Que pensez-vous de ces enfants de la fin du siècle ? Vous souvenez-vous pas, Alighiera, de ce tumulte confus, de cette cohue informe, de ceux qui vécurent sans blâme et sans louange. Pauvres bourgeois, pas même damnés ! » — et il se leva.

— Enfin ! s'écria Paule. Où allons-nous, demanda-t-elle en aspirant l'air frais de la nuit.

— Au château de lumière, répondit Nebo, en s'asseyant en face d'elle, dans la voiture.

— Que vous m'agacez de vos perpétuelles reminiscence de livres : ne pouvez-vous parler moderne ?

— J'ai beaucoup fréquenté les génies et je sais mal l'argot ; or, le parler moderne, c'est l'ensemble des argots professionnels : « Une horreur » veut dire une mauvaise coupe dans l'argot mondain, et « honorable » signifie déshonoré en argot politique ; la duchesse « potine » et le potache fait du « potin » ; « couronné » se dit des chevaux et des rois, et « drôle » s'applique à un homme aimable et à un

homme taré. Vos nerfs, ce soir, sont trop agacés pour subir un cours synonymique : j'entends par château de lumière, le cabaret intellectuel où l'on ne joue pas aux cartes, où on ne lit pas les journaux, où il y a un harmonium en face du comptoir, des fresques au mur et des poètes autour des tables.

— Cela existe vraiment, et vous m'allez montrer des tablées de poètes ?

— Oui, sertis de leur tour d'ivoire pour paradoxer en simple truands lettrés : quand le poète aujourd'hui n'est pas voué au vert bouteille, c'est un mauvais garçon, aimant les filles, humant le piot, craignant le guet.

— Je ne vois le poète qu'en un être plus pur et incapable de descendre aux promiscuités vulgaires de l'esprit ou du coude.

— L'Archange, alors ! Plus vibrant que le commun et capable de traduire ses impressions en œuvre d'art ; là où le commun dit « Je m'embête ! » le poète s'écrie « Mon âme est triste, jusqu'à la mort ! »

O constellations, vous voyez que je souffre,  
Flambeaux de l'éther ayez pitié de moi !

Mais ne vous figurez pas que le poète soit un être poétique. Lamartine seul a donné ce spectacle. Aux pieds autant d'argile que pas un, aux mains un merveilleux instrument : tels nos porte-lyre ! Trois cents parcelles de Paganini qui croient mieux faire le vers que Lamartine, mais qui a eux tous n'ont pas une âme, remplissent de leur gloire un passage parisien ! Y eut-il jamais plus de tableaux et de discours ? Y eut-il jamais moins d'artistes et d'éloquence ? Les

souhais d'une époque se réalisent pour la châtier : on a convié tout le monde à monter au Capitole et tout le monde y est monté ; demain, on s'apercevra que le Capitole, occupé par une foule, n'est plus qu'une place publique. Les vers du jour relèvent de la ciselure, de la musique, et une arabesque et une ariette se passent de signification.

— Je me figure le poète séraphin à vingt ans, patriarche à soixante.

— Vous allez voir les séraphins : quant au patriarchat, songez au vieil Hugo, le pape du Dieu des bonnes gens, du Dieu de Béranger et des épiciers. »

La voiture arrivait au boulevard extérieur.

— A la grande truanderie, dit Nebo au cocher.

Paule aperçut bientôt l'enseigne de tôle découpée en potence.

— Enfin ! méchant Virgile, l'intérêt se met de notre partie. J'ai vu, passant en voiture, des visages intelligents sortir de ces tavernes à vitraux et j'aurais donné un an de ma vie pour y entrer et y écouter.

— Un an pour une conversation d'homme, un autre pour entrer au cabaret et les deux que vous offrirez tout à l'heure pour en sortir... vous mourriez très jeune si votre vie dépendait d'une *peau de chagrin*. »

Au courant d'air que fit la porte ouverte, les épais nuages de fumée qui englobaient les becs d'opacité, oscillèrent. On eût dit tous les brouillards du Rhône emmagasinés. Paule n'aperçut d'abord que de vagues silhouettes ; la buée estompait les glaces qui ne réverbéraient rien ; son oreille s'étonnait à un vacarme

en sourdine difficile à définir ; des fredonnements, des appellations, les balancements d'intonation d'une période, un rire soutenu d'un accord d'orgue, et des éclats gouailleurs rompant la sourde rumeur des causeries à mi-voix.

Elle suivait Nebo à travers les rangées de tables, frôlant des dos et des genoux d'un vague contact qui la convulsait. Prise à la gorge, prise à la tête, et se trouvant mal, elle tomba hébétée sur l'escabeau ou Nebo l'installa. L'acreté de l'atmosphère et l'odeur affadissante des boissons répandues l'écoeuraient.

— Je donnerais je ne sais quoi d'un éventail, soupira-t-elle.

— Cet accessoire est interdit dans les périples.

— Deux bocks, n'est-ce pas, messeigneurs, cria une voix forte. C'était le cabaretier, un peintre qui avait eu peur de la misère, et calculait, sous air de joyeux hostelier, combien de fois il lui faudrait appeler encore Monseigneur le rapin de Montmartre, avant de pouvoir s'en aller cultiver son jardin, au pays.

Le diapason des conversations s'abaissant, Paule entendit ce finale accentué d'une voix gouailleuse et mordante :

... J'ai trouvé votre père  
Couché avec une autre mère.  
Y fait bien — disent les enfants  
De coucher avec la femme qu'il aime.  
Et quand nous serons grands  
Nous ferons tous de même.

Un peu remise et s'acclimatant, Paule put juger du décor. Deux murs étaient peints à fresque, avec

une certaine verve d'invention médiévisite : escholier brûlant l'effigie d'Aristote, sorcière coupant la corde des pendus, châtelaines au hennin démesuré contemplant d'invraisemblables tournois, beuveries à la Hals, et Rabelais sortant de sa dive bouteille, et Villon, patrons des mauvais garçons, ayant un cortège de haulmières et des saulcissières. Au plafond, tout un muséum de chouettes et de chats empaillés ; un crocodile remplaçait le lustre. A un côté du comptoir, se dressait la boîte d'une momie ; de l'autre un cercueil de sapin ; les rapières alternaient avec des pointes sèches et des pipes.

Ce bric-à-brac incohérent amusa la princesse.

— Gardez votre chapeau, lui dit Nebo, votre perruque est imparfaite et il y a ici des yeux d'artistes.

— Silence, messeigneurs, criait le cabaretier, le décor change, la *Grande truanderie* représente la chapelle Sixtine, écoutez tous le *Magnificat* de Palestrina. »

Et dans cette tabagie, l'hymne sacrée, déploya ses splendeurs liturgiques, évoquant ce nouveau dogme, sublime défi de la foi au rationalisme du temps. ♣

Le chanteur, un grand prix de Rome, avait la voix pleine et soutenue, propre aux lenteurs psalmodiques et aux majestueux points d'orgue grégoriens. Paule ferma les yeux, aux premiers accords, un instant transportée dans une église, en prière, malgré les conversations inattentives qui continuaient, mais le cabaretier cria : « Quatre bocks, messeigneurs ? » elle se réveilla à la réalité avec une lucidité subite qui l'éclaira sur l'abjection de

ces êtres. Certes, elle avait assez lu ou écouté pour savoir que des crétins s'intitulent ennemis de Dieu, et que les plus immondes des créatures nient le Créateur; mais elle concevait l'athée, à travers l'empportement lyrique de Manfred, et le blasphémateur, sous les traits du Satan de Milton; aux engueulées d'un Richepin, aux perfidies d'un Renan, à la spirituelle puérité d'un Voltaire, elle eût éprouvé plus de dégoût que de surprise; devant l'indifférence de ces lettrés à cette prière mélodique dont les notes se succédaient comme un rosaire s'égrène entre les doigts pieux, elle demeura stupéfaite. « Que sont donc la femme et l'amour, pour ces jeunes hommes indifférents à Dieu même? » se demanda-t-elle.

Nebo fumait, sans commenter des impressions qu'il devinait. En étudiant les physionomies autour d'elle, la princesse s'étonna de l'intelligence des têtes, jurant avec la vulgarité des poses; révélatrice du caractère, l'attitude dénonçait chez tous cette double absence de doctrine et de volonté, qui annihile les plus réelles supériorités, et suffit à stériliser une époque.

L'homme neuf, sauvage ou barbare, Peau-Rouge ou Hun, ne dément pas ses sentiments par sa conduite, et cette concordance de la pensée et de l'action, constitue une idéalité. Au contraire, le décadent ouvert à toutes les transcendances, a une vie flottante comme sa pensée.

Les mains pleines de crimes, les têtes remplies d'erreurs, une société reste viable; dès que le scepticisme apparaît dans les mœurs, l'ère de stérilité commence et le règne des eunuques s'inaugure.

Paule ne s'expliquait pas la vulgarité de contenance de cette élite relative, ignorant que le castrat n'a point de maintien et que les sceptiques assemblés sous ses yeux étaient tous des impuissants, des incommodés, comme on disait au Salon bleu, soit qu'ils fussent nés incomplets, soit qu'ils se fussent arraché eux-mêmes le *sens d'idéalité*.

A la bonhomie hollandaise, à la jactance militaire, au coupe-jarret sinistre, le cabaret fait un cadre excellent : Talleyrand y serait ridicule ; or, ces jeunes gens avaient la cravate bien mise, pas de gaieté, et l'aspect peu terrible. Chaque minute leur enlevait quelque chose du prestige que l'imagination de Paule leur avait d'abord attribué. Ce qu'elle pouvait saisir des conversations ne raturait pas l'impression de leur extériorité. Des obscénités de troupiers, sans un rehaut d'esprit, sans une trouvaille d'expression, des potins d'atelier, des dates d'expositions, des prix de vente, des chiffres de tirage, des changements de rédaction, des moyens de publicité, l'information pratique de la copie et du tableau, et pardessus tout, le mensonge sempiternel et même inutile, la calomnie sans mesure, la médisance devenue une indispensable salivation, l'envie la plus enragée, et enfin une infatuation de soi presque pathologique.

Seulement, tout cet odieux apparent devient du pueril, à un plus long examen : nul ne croyant à ce qu'il écoute, l'hyperbole de l'insinuation la mouchant, on est averti que leur envie n'ira pas jusqu'au soin d'une perfidie, et leur orgueil se passe d'être pris au sérieux pourvu qu'il s'étale. Ces causeries

cénaculaires sont les équivalents, en débraillé, des discours cravatés de la conférence d'Aguesseau; ici et là, même insouciance du vrai, même avilissement de la parole, même immoralité. Dans la parlotte politique, il n'y a que des Henri Mauperin, les Tartufes; dans la parlotte littéraire, seulement des Lousteau, les cyniques.

Autant les basochiens, dans leur singerie d'Assemblée, se griment de vertus civiques; autant les autres, dans leur caricature de Symposion, se débraillent et se targuent même de vices qu'ils n'ont pas. Terrain neutre où quoi qu'on dise, on ne saurait se déconsidérer, le cabaret, outre une bohème de lettres bien supérieure aux petits jeunes gens des revues graves, réunit les consommateurs les plus différents et qui, au dehors, ne se reconnaîtront pas. On y rencontre, coude à coude, le millénaire, à qui la Rédemption ne suffit pas et qui attend la venue des deux témoins, Hénoch et Élie; le grimacier à la Robespierre qui donne à son veston des plis de carmagnole; le peintre qui aime à mettre la fumée de sa pipe dans les paradoxes; l'homme de lettres à mi-chemin de la notoriété qui croit se concilier les suffrages par des tournées de petits verres; le bourgeois même, curieux de voir Cabrion dans son antre; et les dames seules n'y sont pas reçues: parfois une bourgeoise s'y fait conduire par le peintre qui a exposé son portrait; et quelques habitués y amènent leurs maîtresses, si leurs bas sont bleus.

— Le hasard vous sert, dit Nebo, à l'entrée de quatre personnages qui firent sensation, il n'y a qu'une table de libre, celle devant nous, et vous

ailez entendre une conversation d'hommes supérieurs ou cités comme tels. Le juif blond c'est Talagrand, un Properce ; le long maigre, Saint-Meen, le sadique sentimental ; Ligneuil, cette tournure distinguée, un analyste singulier, et le trapu qui ferme la marche, Malaucène, un Apementus du réalisme, contempteur de tout le passé.

— Hé, tu viens trop tard, Malaucène, cria-t-on, tu aurais ouï du Palestrina.»

L'interpellé ricana.

— Palestrina, Dante, Michel-Ange, les trois blagues modernes ! Homère, Virgile et Aristote les trois blagues antiques ! Mais personne n'a entendu du Palestrina ! Il n'y a que les normaliens d'Italie qui disent comprendre Dante ! Michel-Ange c'est un garçon baigneur ! Vous riez ? Dans la Sainte-Famille des *Uffizi*, il y a une école de natation... et la Sixtine une œuvre de lutteur ; « tout pour le torse » il avait un biceps pour cerveau... c'est le premier caleçon de l'art.

— Idiot ! lança le peintre Erlon.

— Mioche, répliqua Malaucène, tu fais encore tes prières devant les bustes de l'école ! tu crois aux pensées de Pascal, qui sont des notes de lecture, Blaise que tu es ! tu crois à Bossuet, ce centon de la Bible et de Tertullien, Bénigne que tu es ! tu crois au Pois Chiche, au Flaccus, au Maro, tu crois à Ménandre ! Hein ? avoue que tu crois à Ménandre et à Molière ! Molière l'âme la plus basse de son temps. Tiens ! moi, je vomis sur Molière ! »

La princesse eut d'abord entendu des fous, puis elle s'indigna et peut-être eût telle apostrophé

Malaucène si Nebo ne l'eût contenue du regard.

— Inepte parti pris de la vulgarité, s'écria Talagrand, tous les Rétifs de la Bretonne présents et à venir ne contre pèseront jamais une ode de Lamartine ou de Byron.

— Ce pleurnicheur et ce poseur Lamartine et Byron sont des mufles ! »

Alors, Saint-Meen se leva, et apostrophant successivement des consommateurs :

— Toi, écrivain catholique, que penses-tu de saint Thomas.

— La *Somme* est vide et creuse, répondit-on.

— Toi, peintre, les artistes de la Renaissance, que t'en semble ?

— Des bedeaux dans le sacré et des badauds dans le profane : l'Italie n'a jamais su peindre ; Velasquez et Rembrandt, voilà : tout le reste croûtonne.

— *Allons ! ferme, poussez...* dit Saint Meen ironique, et à Malaucène : — Avec ton maratisme, que reste-t-il ?

— Beaudelaire en vers et Flaubert en prose. »

Ligneuil haussa les épaules.

— Tu es silencieux comme un remords, Ligneuil.

— Ah ! tu veux que je parle ! Eh bien ! vous êtes des chiens... Vous salissez. Toi, Malaucène tu insultes Michel-Ange et tu n'as pas mis le pied en Italie ; vous le catholique vous ne savez pas le latin ; quant au peintre qui a parlé, il mourra sans avoir exécuté le crépon qu'il rêve. Ne m'interrompez pas... Je suis Zolâtre, comme vous, et cependant je vous dis que nous sommes des intrus dans l'art. Notre cerveau, comme un mauvais estomac, ne peut garder aucune

doctrine, ni méditer les dix ans de métaphysique qui font un penseur; voilà pourquoi Zola déclarant : « l'homme métaphysique est mort » a été notre providence, il nous a affranchi du passé, de l'étude et de l'idéal ! Grâce à son exemple et à son influence, l'artiste n'a plus qu'à se mettre sur le pas de sa porte et à décrire ou écrire ce qu'il voit passer !

— Tu es déjà à ton cinquième bock !

— Imbécile, fit Ligneuil si j'étais au premier crois-ta que je me déboutonnerais ainsi?... Un dilemme ; ou Dieu, l'âme et le reste sont, et alors nous ne sommes pas, puisque notre œuvre est basée sur ces négations-là ; ou bien le ciel est vide et nous ne sommes encore que des cloportes dans un temple ; inventer le catholicisme c'est tout de même un peu plus fort et difficile que de le baguer. Je t'assure, Malacène, qu'un moine qui adore à cette heure le Saint-Sacrement est un autre artiste que nous et au lieu d'contempler un tabernacle même vide que mon ombilic, ce semble !

— Je connais mon Ligneuil il spiritualise quand il est malheureux au jeu de l'amour et du trottoir.

— Je te défends de toucher à mes vices, je veux qu'ils soient respectés entends-tu ?

— Nous les venerons, sauf l'amour.

— L'amour, s'exclama Malacène, je le définis et il dessina sur la table un lingam,

— Nigaud ! dit Talagrand, tu définirais donc la gourmandise par l'indigestion ? Si l'amour n'était qu'un acte, toute femme serait bienvenue : tandis que telle femme le cause, sans l'ombre d'acte. C'est donc, avant tout, une question de personne ! Réfléchis et tu verras que toutes les femmes dont tu t'es épris avaient

quelque chose de commun. C'est ce quelque chose, différent pour chacun, qui est l'amour ! Moi, par exemple, je ne désire que ce que je vois désirer, Cléopâtre peut me coudoyer dans la rue, je ne la verrai pas, et une goualeuse de barrière qui enlève son parterre de rodeurs m'enlèvera ; en amour, je suis la foule.

— A m'appliquer cette théorie, je constate, dit Saint-Meen, que toutes les femmes que j'ai aimées avaient dans le corps, le cœur, le parler ou le maintien, quelque chose de la petite fille.

— Et toi Ligneuil ?

— Moi, je crois qu'il n'y a de vrai que les blagues ; comme l'amour romanesque et naïvement fou, par exemple. Je me souviens d'une promenade au clair de lune, à seize ans, avec une cousine... ; depuis je n'ai jamais été heureux comme ça... Ce que je dis jure avec ce que je fais... Je n'ai pas besoin que votre rire me le souligne... Savez-vous pourquoi je suis tombé à une fille, parce que, pour être aimé d'une âme haute, il faut satisfaire à son besoin d'idéalité... et ayant des habitudes invétérées de goinfrerie, je suis incapable de picorer avec la délicatesse qui convient dans le drageoir du platonisme !

— Mon pauvre Ligneuil, ton malheur c'est de te croire une âme, après boire, dit Malaucène. La femme correspond à l'instinct sexuel, comme l'aliment à l'instinct nutritif, littérature de fou que le reste ! Vois-tu, il y a deux façons d'entendre la vie : ou la vivre et prendre son bonheur à la satisfaction de ses besoins ; ou la rêver et en placer l'intérêt dans la nue. Un dilemme à mon tour : Rien là haut, donc tout

ci : ou tout là haut et rien ici. Il faut opter, sinon on joue le rôle bête d'un ballon captif.

— La femme, voila le châtement, proféra Ligneuil.

— Courage, conclut Malaucène. Zola a tué l'âme, Richepin a tué Dieu, quelqu'un viendra bien tuer l'amour ; et lors, nous dirons avec Luther : « Les femmes, le vin et le chant ! »

— Les femmes, ça fait mal au cœur, le vin fait mal à la tête ! Où est-il le moderne qui chante ? »

Et ce disant Ligneuil devenait sombre.

Le cabaret se vidait et l'attention convergeant vers la princesse : on devinait maintenant un travesti.

— Partons, dit-elle, je sens sur moi des regards répugnants.

— Voilà les jeunes gens supérieurs, dit Nebo en lui ouvrant la portière du fiacre.

— Supérieurs, ces êtres-là ?

— Oui relativement supérieurs, Talagrand est un rare rythmiste ; le poème du *viol* de Saint-Méent une mauvaise action, bien faite ; *Les Métiers étranges* de Ligneuil sont supérieurs à Privat d'Anglemont, et Malaucène est excellent descripteur d'après nature.

— Eh bien ! je les ai trop vus pour les lire.

— Alors, princesse, vous ne voudriez l'hommage d'aucun d'eux ?

— Plaisantez-vous ? Des grossiers au cerveau aussi étroit que celui d'une femme : ce que j'admire chez l'homme supérieur, c'est l'envergure de la compréhension et l'équité du jugement. Vous, Nebo, vous mettez une raison au bout de vos actes et un motif à vos décisions. Eux en sont à « plaît » ou « plaît pas » ils injurient ou s'exclament !

— Il ne fait pas laid, si je renvoyais la voiture ; nous rentrerions à pied.

— Oui, mon pied de princesse tient à faire connaissance nocturne avec le boulevard extérieur... »

Deux heures sonnèrent, ils étaient descendus devant le collège Chaptal.

— Cela m'amuse d'être dehors si matin et avec un jeune homme ; vous devez être blasé sur cet amusement-là ?

— Mais, comme disait Talagrand, c'est une question de personne !

— La seule parole pas sottre qu'il ait prononcée, car pour le reste de ses discours, pouah ! Je vous avouerai maintenant que j'ai été bien aise que vous ne connussiez aucun de ces personnages ; j'en aurais été blessée.

— Que pensez-vous de Ligneuil ?

— Moins antipathique que les autres, mais quand on s'avoue goinfre en amour, je ne m'étonne plus qu'on ne trouve qu'une fille pour vous aimer.

— Il vous faudra, princesse, découvrir dans sa mansarde un génie à l'âme neuve.

— Non, je ne voudrais pas qu'il ignorât le mal et je souffrirais qu'il l'eût fait. Si vous n'étiez pas un maître pervers, je ne serais pas là et j'aimerais, oh ! mais bien ! être la seule femme avec qui vous soyez sorti la nuit. Ne vous montez pas la tête, je suis très possessive en amitié ; je vous voudrais comme je serai après le périple : vierge et savant.

— Moi aussi, Paule, je me voudrais ainsi ; mais à nous deux nous sommes complets. »

Ils descendaient le boulevard Malesherbes.

— J'y pense, c'est une fière sécurité ce que vous me dites, vous tenez à ma virginité autant que moi.

— Bien plus, Paule !

— Quel accent profond ! vraiment, je trouve mon escapade par trop dénuée de périls ; jusqu'ici vous seul êtes possible et vous voilà impossible. Je raille, ne vous y méprenez pas, au moins... Et reviendrai-je de toutes nos excursions aussi tristement déçue, car un inconnu cela intéresse la rêverie, tandis que le jour où j'aurai tout vu, si je n'ai vu que des laideurs.

— Vous ne verrez rien de plus.

— A quand donc, la seconde désillusion ? »

Ils étaient arrivés au coin de la rue Rembrandt.

— A votre bon plaisir, mandez-le-moi.

— Ici, je redeviens la princesse et vous donne le bonjour avec ma main à baiser. »

## II

### AU QUARTIER LATIN

— Avez-vous lu la *Vie de Bohème* de Mürger ? demanda Nebo à la princesse, quand la voiture traversa le Carrousel.

— Des personnages qui n'ont besoin que d'une grissette et d'une guinguette pour bénir la vie, ne sauraient

monter la tête qu'à une faubourienne. La bohème errante, l'artiste parcourant l'Italie à pied, avec un peu de danger, beaucoup de fatigue et les arrivées de nuit dans des villes inconnues et les aurores en pleine campagne: la Bohème élégante de Baudelaire à l'hôtel Pimodan avec une bibliothèque et des dentelles aux manches; voilà ce que je comprends! Mais ces fantoches avec leur charcuterie dans du papier, qui s'avilissent à la poursuite de la pièce d'argent, par paresse, à part l'exubérance de leur jeunesse me paraissent des jeunes premiers de Paul de Kock, mélancolisés.... Me direz-vous enfin où nous allons?

— Supposons, princesse, que, prise d'un accès romanesque, vous voulussiez et sur l'heure, un amant, où iriez vous le chercher?

— Où allez-vous chercher vous-même cette supposition?

— Vous iriez là où sont les jeunes hommes au sang vermeil, à la belle chevelure, à l'intelligence développée par l'étude, au cœur généreux et battant vers l'avenir. Vous iriez où nous allons: au quartier Latin.

— Vraiment! fit la princesse, parmi les étudiants doivent être les jeunes gens à la fois intelligents et beaux. Sans m'arrêter à votre impertinence, il me plairait d'apparaître comme un rêve et d'être pour l'un d'eux la Béatrice qu'il implore sans doute, accoudé à sa fenêtre et se récitant du Musset.

— Vous oubliez qu'ils sont pourvus:

— De demoiselles Mimi, des grisettes! quelles rivales!

— Toutes les Mimis sont mortes; il n'y a plus que des filles.

— Les étudiants sont donc aussi des êtres sans poésie.

— Sans poésie, les fils Prudhomme, injuste princesse, ils sont seulement sans courage, ils ne craignent pas Dieu, mais les maris, le vitriol et les liaisons qui durent et ils renoncent à la fois aux femmes mariées et aux femmes libres. Cependant ces très prudents Ulysses ont trop de vague à l'âme pour s'assouvir aux bars de la luxure, et, laissant la flirtation aux membres de l'Institut et le simple accouplement au troupier, voilà ce qu'ils ont inventé ! »

La voiture s'arrêta rue Cujas.

— Vous me dites : « Voilà ! » et vous vous arrêtez ! interrogea Paule, en sautant sur le trottoir.

— La brasserie à femmes ! dit Nebo, en lui montrant un café dont les glaces dépolies ne laissaient rien voir de l'intérieur.

Au premier coup d'œil le mauvais lieu qui se dissimule se reconnaissait. Publique comme une maison tolérée, convenable comme un cercle, la brasserie où l'on va sans mystère, permet à la fille de mettre ses faveurs à hauts prix, d'y prendre les allures de la femme du monde, et de sembler se donner, alors qu'elle se vend, après d'habiles et lents marchandages ; en outre, le jeune homme qui baye dans son monde et dédaigne d'y plaire, descend pour un sourire de caboulotières à toutes les vulgarités, à toutes les lâchetés et y perd, du même coup, avec sa dignité, l'habitude de la noble tenue devenant, après un temps assez court, un véritable voyou en frac.

Paule et Nebo s'assirent dans le fond de la salle, et une fille qui, à leur entrée, s'avachissait sur trois

chaises, vint à eux, et lança, dans une bouffée de cigarette :

— Que prends-tu ?

— Vous connaissez cette fille ? demanda Paule, le sourcil subitement froncé.

— Quand elles veulent honorer quelqu'un, elles le tutoient, n'est-ce pas, Chose ?

— Je ne m'appelle pas Chose, je m'appelle Phémie.

— Eh bien, Phémie, des bocks !

— Et un cassis fin pour moi ? Ton ami est bien joli, il a l'air d'une femme !

— Ce tutoiement m'agace ! dit Paule.

— Je te dirai vous, parce que vous êtes à croquer ! je reviens vite.

— Il est avilissant, s'écria Paule, de subir ces familiarités.

— Je sens comme vous, et cela m'a fait renoncer au noctambulisme dans le Paris du mal ; ici, nous sommes en sécurité, il ne s'agit que des « vous » et des « tu » tandis qu'au Château-Rouge, au cabaret des assassins, aux Grandes-Carrières, il faut trinquer avec l'assassin, manger avec le voleur et se laisser caresser par des femmes immondes, sinon, on risque sa peau.

— Oh ! fit Paule, avec un haut-le-corps violent, prenez des armes, vous m'en donnerez même car je suis, incapable de supporter le contact d'une main de criminel, même pour sauver ma vie !

— Voilà ! et la fille, posant les bocks, s'assit.

— Phémie, nous avons à causer, allez pour un moment rejoindre vos trois chaises. »

Elle ouvrit de grands yeux.

— Cette idée ! quand on veut causer entre soi, est-ce qu'on vient à la brasserie ? la fille est obligatoire ici, comme la consommation partout, et je resterai là, car c'est une de mes tables.

— Eh bien ! restez Phémie.

— Vous cédez à cette fille, s'exclama Paule.

— Cette fille, gronda Phémie ; mais un regard de la princesse l'arrêta.

— Il faut bien que vous soyez joli, reprit-elle, pour que je ne vous...

— Despotique Phémie, je vous pardonne, en faveur des yeux que vous faites à mon compagnon.

— Pourquoi voulez-vous que je m'en aille ? c'est mon métier de causer avec les clients et je ne suis pas plus bête qu'une autre, je peux causer médecine et maladie de Vénus, j'ai été la maîtresse de trois internes et de deux étudiants de quatrième année ; j'ai eu aussi un élève en pharmacie et onze étudiants en droit, et même un professeur de la Faculté des lettres ; je ne le nomme pas de peur de lui faire du tort : vous comprenez qu'à moins d'être buse, on prend un peu des phrases de ses hommes et de leurs idées...

— Quel âge avez-vous donc ? interrogea Paule, abasourdie que, paraissant si jeune, elle eût eu tant d'amants.

— Vingt ans dans un mois, et pas d'illusions sur les hommes.

— Je voulais vous renvoyer, Phémie, pour expliquer à mon gentil cousin ce qu'est la Brasserie, mais vous en savez les secrets mieux que moi, et...

— Les secrets de la Brasserie sont ceux de Polichinelle.

— Il y a cent mille Polichinelles, Phémie ; le Polichinelle des sénateurs n'est pas celui des étudiants ! Mon cousin sort du séminaire et comme il ne sait rien, il faut tout lui dire.

— Ah ! mais alors, il est... »

Et elle rit longuement.

— Pourquoi riez-vous ? dit Paule. Est ce incrédulité ou cela vous semble-t-il ridicule ?

— Quoique le fait me paraisse extraordinaire, il est possible ; mais pour ridicule, voilà qui est certain. Ne dites pas ça, au Quartier, on vous monterait des scies, on vous montrerait au doigt, et les femmes ne voudraient pas de vous, sauf moi, par exemple. »

Paule écoutait ce langage avec stupeur ; vraiment ! être encore pur passait pour une honte, là où Nebo lui disait avec solennité « princesse du lis » la voix du quartier Latin la raillait de son innocence comme d'une difformité !

Nebo devina ce cours de pensées.

— Vous étonnez-vous du besoin égalitaire, caractéristique du démon, du démocrate, de tout être tombé, qui veut ramener tout le monde au niveau même de son abjection ? L'homme persécute toujours son dissemblable, surtout si ce dissemblable l'est par le bien ; les étudiants ont ignoblement gâché et perdu l'inestimable virginité, ils veulent que personne ne la garde.

— Et comment, êtes-vous venue à mal ? interrogea la princesse.

— Comme tout le monde, j'ai eu la curiosité de savoir ce qu'il y avait au bout des antiennes que les commis nous chantaient au sortir du magasin ; j'ai

été volée. Cela ne m'a pas semblé bien drôle ; d'un autre côté, j'ai vu le parti qu'on en pouvait tirer, et comme je suis paresseuse et gourmande, j'ai pris la carrière des amours... A moins d'être entretenue à huit ressorts, rive droite, rien ne vaut pour une fille, la Brasserie ; je paye ici au patron quinze, francs par jour : je viens de quatre heures du soir à deux heures du matin. Avec les pourboires, le vingt-cinq pour cent sur les secondes consommations, je me fais des journées de deux louis ; plus ma nuit, si je veux ; plus ce que je vole.

— Vous volez, dit Nebo.

— C'est-à-dire, je pickpockette, en rendant la monnaie, en fouillant dans les poches de ceux qui sont ivres. Je laisse toucher mon mollet sous la table pour dix francs, je me fais mettre des petites pièces d'or dans mon corsage, j'embrasse quand on a une pièce aux dents que je prends avec mes lèvres... Et puis je fais des collections... de bagues, de blagues, de bourses. Tenez, elle ôta du doigt une bague ancienne et la tendit à Paule.

— Le blason des Choisy ! fit Paule.‡

— Oui, dit la fille, c'est un noble, je lui ai fait donner aussi ça, où je mets mon tabac — et elle tira de sa sacoche, une bourse brodée de pensées sur fond de perles d'or. Paule la maniait avec hébétude.

— Un cadeau de sa fiancée, de mon amie Blanche ! dit-elle bas à Nébo.

— Est-ce qu'il vous touchait les mollets, celui-là ?

— Jamais, dit la fille. Avec celui-là, je le faisais à la pose. Il y en a dont on tire plus en n'accordant rien : le Choisy, je l'avais bien dressé, il me baisait

la main : une fois je l'ai fait mettre à genoux, pour me demander pardon de m'avoir dit...

Et Paule entendit le mot que le duc lui avait dit à elle-même, et dont il ne s'était jamais montré repentant, alors qu'il avait fait amende honorable à la prostituée !

— Voulez-vous me vendre cette bourse ?

— Non, je vous la donnerai pour un baiser.

— Je ne voudrais pas de Paris, à ce prix-là, fit hautainement la princesse.

— Pour un séminariste, vous êtes bien fier et parlez bien net ! » Subjuguée par la beauté de Paule, elle hésita, puis la lui tendit. En la prenant, la princesse évita de frôler les doigts de la fille qui vit ce mouvement.

— Vous êtes méchant ! murmura-t-elle, subitement attristée.

— De quoi parlent les étudiants, d'ordinaire ?

— Oh ! de leurs maladies, surtout !

— Sont-ils donc tous malades ?

— Oh ! presque tous le sont ou l'ont été, et avec la vie du Quartier, on ne guérit plus. »

Paule ne comprenait pas.

— Tous ceux que je vois ici m'ont l'air en pleine santé !

— Ça vous semble, eh bien ! à part le grand brun qui est un nouveau, je ne vous garantirais pas un de ceux qui sont ici... Le pire est qu'ils se soignent partout ; ils versent leurs remèdes dans la consommation. »

Paule comprit enfin, et fut honteuse de comprendre.

— Vous vous demandez peut-être, continua la fille, pourquoi ces tas de son et ces pelles-dans les coins ?

— Oui, dit Nebo, c'est pour le « il fut ignoblement malade » de Rubempré montant l'escalier de Coralie... Phémie, je suis très satisfait de votre compagnie, quoique nous deux ne buvions pas, vous pouvez...

— Merci, je regarde le petit, c'est meilleur.

— Quelle conquête ! murmura Nebo à l'oreille de Paule ; c'est du Maupin, cela ! Déjà une Rosette ! et à Phémie : « expliquez-nous un peu les personnages.

— Il n'y a pas à expliquer... il n'y a qu'à regarder. En commençant par la droite, la grosse Hortense fouille dans les poches du petit blond qui jubile ; Anastasie le fait à la pose comme je faisais avec Choisy, elle veut lui prendre des lettres et le faire chanter lorsqu'il se mariera ; Maria, au milieu de cette bande rit, pour de bon, et boit pour de vrai, c'est le Roger Bontemps de la brasserie ; la pâle Justine fait tirer la langue depuis quinze jours à son jeune homme, et il la tirera jusqu'à ce qu'elle rencontre une petite fille qui lui fasse envie ; Félicité la rousse, que vous ne voyez peut-être pas bien, tant ils sont collés sur elle, est la plus âpre à l'argent, elle entretient un jeune premier du théâtre de Grenelle ; Cécile la maigriotte, place à la caisse d'épargne ; elle veut finir à la campagne... Quant à Catherine, elle ne dessoûle pas : moi je ne bois que si on me paye, ou bien, si je veux me monter la tête sur une idée qui me chatouille.

— Voulez-vous, Paule, le spectacle spartiate ? Phémie, vous devez être intéressante, grise.

— Si le petit veut que je l'embrasse, je boirai tout ce qu'il voudra.

— Je vous défends d'exprimer une autre fois ce désir impudent, dit Paule d'un air tellement dominateur que la fille ne sut que murmurer :

— Oh ! mon prince ! Puis : « dites-moi seulement que ça vous fera plaisir ? Pas même ça ! Eh bien ! je vais boire quand même, mais c'est de vous que je me soûlerai.

— Dix bocks ! commanda-t-elle, et ne parla plus, jusqu'à ce qu'ils fussent apportés ; elle les rangea sur une ligne, se mit bien en face de la princesse. « A tes yeux, » dit-elle !

Elle but lentement, les yeux sur les yeux de Paule.

Elle en prit un second : « A tes lèvres ! »

A mesure qu'elle buvait, son regard se voilait, et à la dernière goutte elle se renversait sur le dossier de sa chaise avec une singulière expressivité amoureuse ; ses toasts, en se multipliant, s'enflammèrent ; elle but à toute une dénudation masculine de Paule.

Nebo regardait avec une sérieuse attention la marche de cette ivresse où l'imagination frappait plus fort que le houblon. A la dixième, elle s'accouda, son menton dans les mains, et se lança en un épithalame singulier, où des sentimentalités enfantines se croisaient avec des vilénies ; effet étrange de lucidité né de l'ivresse même, elle l'appelait tour à tour « mon petit homme » et « ma petite femme ». Elle riait d'un rire doux et presque niais, puis elle pleura un peu.

— Partons, » dit Paule fébrile et les oreilles rouges.

Nebo mit un louis sur la table et ils se levèrent ; et

sortant vivement, avant que la fille ait pu prononcer un mot dans son hébétude.

— Dois-je vous avouer, Nebo, que cette fille me troublait; j'en ai honte...

— Votre aveu n'a pas plus de mérite que votre honte de raison. Vous êtes dans le cas de celui qui s'assiérait sur une plage, à la marée montante, et qui s'étonnerait de voir l'eau le gagner. Vous avez été imprudente par ignorance des marées fluidiques. Vous êtes restée une grande heure, sous le jet continu d'un désir et vous n'avez qu'un peu de fièvre, parce que vous êtes vierge et que la virginité, que les anciens considéraient avec raison comme un palladium, est la plus forte des égides si elle se boucle par une force de personnalité telle que la vôtre; mais retenez-le, les paroles ardentes brûlent réellement, les gestes dépravés souillent en vérité, et cette fuite devant la chair que recommandent les Pères ne prend pas sa raison dans la versatilité du cerveau humain; car, à une certaine hauteur, l'homme ne peut plus se duper sur l'essence du péché; elle prend sa raison dans la loi physique qui fait tomber l'oiseau dans la gueule du boa, et qui enfièvre la princesse Riazan pour avoir laissé les yeux d'une catin plonger dans les siens, et ses paroles troubler son oreille. N'avez-vous pas éprouvé que quelques degrés de température nous enlèvent presque toute virtualité, et vous vous étonnez que l'être humain, à l'âme immortelle, ait plus de force dans son désir qu'un astre inconscient!

Il ne nous est pas donné de toucher à l'Essence, voilà pourquoi le plus noir des méchants, quels que

soient ses crimes, reste une âme immortelle, et cela explique sa force même vis-à-vis du vertueux. Deux diamants se rayent l'un l'autre ; de là la difficulté de défendre son âme, fût-elle pure, des autres âmes, fussent-elles perverses. Il est aussi vrai historiquement des époques, qu'expérimentalement des personnes que la puissance d'un être est égale vers chacun des deux pôles du libre arbitre, et l'éloquence de l'erreur, et le courage du mauvais droit, se voient à toutes les pages de l'histoire du monde. »

A l'avenue de l'Observatoire, une brise leur apporta les échos d'un orchestre. Devant eux marchait une bande d'étudiants qui se mirent à chanter en dérision :

O Sacré Cœur de Jésus!

Nebo se signa :

— Le blasphème attire la foudre, signez-vous, Paule!

Elle obéit :

— J'ai la même horreur que vous des blasphémateurs, mais je doute que la foudre...

— Eh! je n'entends pas la détente de deux nuages; il n'y a que le peuple juif que Dieu ait mené à coup de miracles physiques; mais les lois de la création lancent une foudre plus terrible à qui les viole! je vais vous le rationaliser.

Bafouer une dévotion, c'est mépriser la religion; mépriser une chose sans la connaître, c'est un acte injuste et sot, et ces gens-là n'ont jamais ouvert une théologie. Or, être injuste expose à des représailles, et un sot est prédestiné à toutes les bévues: vous m'accordez ces points. Eh bien! si nous pouvions suivre

dans la vie ces injustes et ces sots, nous les verrions, les uns perdant leur poste ou leur qualité de chef pour manque d'équité, ou victimes à leur tour d'une partialité inconsidérée ; les autres prenant le Pirée pour un homme, la femme qui les rendra malheureux et les valeurs qui les ruineront.

— Quel est cet établissement éclairé ? demanda Paule, au carrefour.

— Le bal des étudiants où nous allons.

— Mais nous n'y danserons pas, je pense.

— Vous ferez selon que le cœur vous dira l dit Nebo ironique.

Malgré toutes les illusions perdues de la soirée, Paule revit un instant les chicardset les débardeuses de Gavarni, Brididi et ses fameux cavalier-seul, l'ovation à Béranger dans la Grande Chaumière, toute la légende du lieu ; et d'un regard avidement curieux, elle enveloppa la salle. C'était un repos : elle vit d'autant mieux le singulier monde qui s'agitait là.

Des pierreuses aux chapeaux lamentables, aux vêtements d'un ton indescriptible : des bonnes en escapade, des filles dont le sourire montraient les dents longues de la faim, toute la féminité avilie et enragée de ne trouver à vivre que comme bête d'alcôve.

Sauf des bérêts basques, pas une hardiesse de costume ; tous en complets à la mode ou d'une saleté sans pittoresque, beaucoup de pipes aux lèvres et les mains dans les poches donnant à la démarche ce même moutonnement d'épaules qu'on observe chez l'ouvrier parisien ; des étrangers, mais surtout, et atrocement reconnaissables à leurs rouflaquettes et aux pantou-

fles en tapisserie, les lenos, les Alphonses, ces êtres que l'on a le droit de tuer comme on écrase un reptile, mais qui sont à la fois la consolation et le châtiement de la fille. La femme du peuple, comme la femme du vice, ne peut aimer qu'à son niveau, et malgré les coups et l'exploitation, la prostituée ne renoncera jamais au seul être qui ne puisse la mépriser, étant plus indigne qu'elle.

On attaqua le quadrille d'Orphée; Nebo devint nerveux au crime de lèse-Hellénie qu'évoquait cette musique d'abrutis. Paule, toute à ses préoccupations féminines, cherchait une figure intelligente, une attitude qui ne fût pas vulgaire. Ils montèrent sur l'estrade et s'assirent à une table, mais à la vue des grotesques trémoussements du quadrille :

— Sortons, fit-elle, le cœur me lève. »

A la porte une bande hésitait à entrer.

— Non ! cria l'un d'eux. Vadrouille en monôme ! »

A la queue leu-leu, étudiants et filles, descendirent le boulevard Saint-Michel, braillant, bousculant les passants, crachant des obscénités au visage des familles qui rentraient de soirée, et ils entonnèrent :

Esprit-Saint, descendez en nous !

— Les malheureux ! dit Nebo, s'ils savaient ce qu'il faudra de prières de moines pour racheter leur infâme bêtise.

— Mais où vont-ils ? demanda Paule.

— Nous allons les suivre pour votre instruction, princesse. »

Le monôme hurlant et turpide déboucha rue Soufflot et s'engouffra dans la brasserie de la rue Victor

Cousin. Nebo et la princesse y entrèrent après eux. On couvrit une table de bocks, vite lampés, et la horde se précipita dehors. Rue Toullier ils rencontrèrent un autre monôme, ils furent alors peut-être quarante ; et ils allaient d'une brasserie à l'autre, éreintés, égosillés, bousculant tout et se bousculant eux-mêmes, troussant les filles aussi saoules qu'eux, et, ne pouvant plus boire, ils se vidaient les bocks sur la tête.

— Ah ! disait l'un, je suis crâne, moi, la semaine dernière, je n'ai pas désouilé de quatre jours, et deux fois les sergots m'ont rapporté. »

Un silence évidemment admiratif accueillit cette déclaration.

— As-tu un crayon, faisait un autre, que j'écrive mon adresse, je n'ai pas de carte et je veux me réveiller chez moi.

— Puisque nous allons jusqu'à extinction, Clémentine, garde ma montre ! »

Bientôt le monôme diminua ; à chaque nouvelle brasserie où il entra, il laissait quelques ivres-morts : les filles fouillaient leurs poches et les volaient.

Rue des Écoles, ils n'étaient plus que six, sans voix pour crier, sans jambes pour marcher, ils allaient toujours titubants et immondes. A l'estaminet du square Monge, les derniers s'affalèrent sur les banquettes et ronflèrent immédiatement ; mais celui qui avait dit « Jusqu'à extinction ! » continua seul à marcher, tombant à tous ses pas ; la princesse le vit échouer comme une chose morte, dans le ruisseau.

— Ah ! Nebo ! s'écria-t-elle, je me sens devenir mauvaise.

— Ma chère élève, les collectivités sont toujours animales et ne seront jamais qu'animales, comme dit Molière des femmes : il faut les fuir et s'en défendre : elles ne méritent que le mépris et le joug, mais la charité nous ordonne de les plaindre, et même de les désabrutir, si l'on peut. Êtres exceptionnels, ne songeons qu'à l'exception ; et tenez, cette lumière qui veille là-haut, éclaire peut-être l'élaboration d'un grand œuvre ou les affres d'une noble infortune. Le quartier Latin était un inconnu attirant, pour vous, c'est maintenant un connu odieux, un motif de moins à l'égarement de vos pensées.

— La vôtre, Nebo, est trop haute pour moi. Tant d'écailles ne tombent pas des yeux sans souffrance !

— Il n'y a que les bêtes qui ne souffrent que dans leur corps. Souffrir de l'âme, Paule, c'est là tout le mystère de la sainteté et du génie.

### III

#### LA HAUTE VIE

Les bras croisés sur son frac, Nebo contemplait la princesse en pantalon d'homme, essayant devant une glace une perruque brune à la Titus.

— Vous me regardez trop ! » Elle dit cela en souriant, d'un ton qui montrait quelle intimité tendre et confiante quatre entrevues avaient établie entre eux.

— La perruque ne vous déguise pas assez ; il faut vous résoudre à une fine moustache et à une grime de moricaude.

— Ridicule serait la moustache et vous n'êtes pas chimiste pour me garantir votre drogue noire... je ne veux pas de cela !

— Je suis trop artiste pour vous enlaidir, et quant à ma chimie, au cours du périple, vous en verrez peut-être des effets. Seulement, je vais vous faire la petite proclamation que j'adresserais au pays qui me demanderait de le gouverner : « Ou je vous suis supérieur, et alors vous ne pouvez ni me conseiller, ni me critiquer, ou je ne suis que votre égal, et vous seriez fou de m'élire. Donc je veux la toute-puissance, sans restrictions ni contrôle : je ne vous dois que des résultats, et si je ne vous les donne pas, vous prendrez ma tête. » Princesse, je réponds sur ma vie de la sécurité matérielle et sociale du périple, mais si vous discutez les moyens, si vous me considérez en pilote démocratique à qui on demande de quelle main il compte tenir le gouvernail, je me dédis de notre pacte !

— *Que Votre Majesté ne se mette point en colère !*

— Mais elle considère que, au club, il y a les ducs de Choisy et autres sots du salon de votre tante, que, dans les coulisses de l'Opéra, nous rencontrerons un fragment de l'ambassade russe et la princesse Riazan doit rester considérée ; et Nebo mystérieux dans tous ses actes.

— *Amen ! Amen !* barbouillez-moi, moustachez-moi, et ne prêchez plus. »

Nebo prit, sur une tablette, un onguent brunâtre

et, avec de la batiste très fine, il l'étendit sur le visage de Paule, d'une main légère.

— Regardez maintenant, gitana ! »

Elle poussa un cri d'étonnement :

— Comment, je suis cet Espagnol-là ?

— Otez votre faux col, à une joue de pain d'épice, il ne faut pas un col de cygne.

— Vous pensez à tout le détail matériel, vous, le métaphysicien.

— Je n'entreprends jamais que ce qui mérite d'être bien fait : vos mains maintenant et de quelques secondes ne les mettez pas dans vos poches ! »

Puis il lui posa sur la lèvre supérieure ces fines virgules du temps de Molière qui soulignent l'expression de la bouche, sans la masquer.

— Maintenant, quelques lynx reconnaîtront bien un travesti, mais personne ne songera à la princesse Riazan ! »

Nebo prit dans un tiroir une boîte métallique très plate et la mit avec précaution dans une poche de côté.

— Vous avez là une étrange tabatière ?

— On n'y prise qu'une fois. Mettez cet œillet à votre boutonnière comme je fais.

— Pourquoi ? »

— Pour être reconnu d'un inconnu, Guy de Quéant, qui doit nous mener au Grand-Club et au foyer de la danse.

— Pas de voiture ! dit Paule sur le pas de la porte.

— Elle nous attend avenue de Messine.

— Pourquoi ?

— Parce que le seul moyen de ne rien craindre, c'est de prévoir tout. Voici votre rôlet : vous avez non comte Ladislas Noroski ; tout jeune on vous a envoyé en Orient pour votre santé, et vous avez officieusement touché à la diplomatie ; la santé rétablie, vous venez apprendre la vie de Paris. Regardez beaucoup, écoutez autant, parlez peu ; à demi diplomate, à demi jeune homme, mais hautain et le ton bref.

— Fort bien ! Mentor. Oh ! que je vais m'amuser en voyant, moi masquée, les gens que je connais, sans masque. Certes, je les sais vides, mais dans leurs garçonnières même, ils doivent garder une tenue qui me les fait encore préférer aux gens que vous m'avez montrés.

— Vous vous calomniez, Paule ; je vous abandonne les étudiants ; mais la bohème doit, dans votre esprit, prendre le pas sur la ducaille ; la Grande-Truanderie est un sommet par rapport au bas-fond du Jockey-Club. A Montmartre, on blasphème Michel-Ange, mais on le connaît. Dites Buonarotti ou Lionardo da Vinci à un homme de cheval, il vous répondra : « Où ont-ils couru ? » Croyez à l'hérédité des vices et des maladies, admettez la monarchique pour éviter les compétitions à la polonaise, mais ne croyez ni au Dauphin de vertu, ni à Louis Racine ou Thomas Corneille. L'Église, ce chef-d'œuvre de hiérarchie, n'admet pas d'autre hérédité que le péché originel : l'art fait comme l'Église. Il faut toujours des hommes nouveaux aux temps qui se renouvellent, et le mode électif restera le meilleur, si on le restreint à un Sacré-Collège.

Savez-vous pourquoi les Jésuites disparaissent et disparaîtront de plus en plus ? Parce que cet ordre admirable a été conçu pour dominer une époque seigneuriale ; et la noblesse devenue un décor de panneau de voiture et de chronique parisienne, l'ordre de Saint-Ignace se trouve englouti avec la noblesse : ce sont deux grandes *partances*, comme on dit en Italie. Là, j'ai vu le moine démocratique, le moine qu'il faut à notre temps de suffrage universel. Figurez-vous un capucin gigantesque, à tête de bandit, parcourant les quartiers populeux, entrant dans les cabarets, prêchant trois minutes, avec des jurons pour texte, puis empoignant littéralement un tas de buveurs et les portant dans la rue.

A mesure qu'il avançait par les carrefours, sa troupe grossissait ; il y ajoutait les filles rencontrées au coin des bornes, et, à l'heure où le Salut sonnait, au crépuscule d'été, il débouchait, sur la place Navone, avec une centaine d'ivrognes et de sacripants. Je le suivais très intéressé : « Illustre cavalier, me cria-t il, votre âme est peut-être plus basse que la condition de ceux-là ; venez prier. » Je lui obéis, je marchai au milieu de ces horribles drôles, et lui se servit de ma seigneurie comme d'une exhortation ; il raconta mille choses pieusement extravagantes, que je laissais un festin pour aller au Salut, que j'avais interrompu un chef-d'œuvre pour ne pas manquer le Salut.

A la porte de l'église, quelques ouailles cherchèrent à s'échapper, mais il releva sa robe et à grandes enjambées les rattrapa ; il était magnifique, ce religieux de stature colossale, qui enfournait dans l'é-

glise toute cette horde de mécréants. Je lui dis combien je l'admirais ; il me répondit tout haut, avec cette humilité à la saint Bernard qui considère sa tonsure comme la suprême couronne : « Je suis un chien du grand pasteur des âmes, et, vers la nuit, j'arrache ces gueux-là à leur ordure, je sais bien qu'ils y retournent ; n'importe ; le diable est volé, et le bon Dieu a son quart d'heure d'hommage. » Le clergé séculier en France a peur des poux, c'est un clergé consultant ; il méconnaît son devoir qui est de vivre de la vie même du peuple et il s'effondrera avec la bourgeoisie, comme la Compagnie de Jésus s'effondre avec la noblesse ! »

A peine étaient-ils entrés qu'un jeune homme mis avec un respect de la mode presque ridicule, et décoré d'un œillet blanc, s'avança.

— Je vous ai fait attendre, monsieur de Quéant, dit Nebo. J'attendais moi-même le comte Noroski que je vous présente.

La princesse et le vicomte échangèrent un mouvement de tête.

— Celui qui nous envoie l'un vers l'autre, étant au-dessus des convenances, nous y met... laissez-moi vous convier à ce flacon de Xérès peut-être authentique. »

Ils s'assirent.

— Pourriez-vous me donner des nouvelles de Mérodack ? sa période de disparition s'éternise cette fois.

— Puisqu'il ne vous en donne pas, puis-je vous en donner ? dit Nebo.

Quéant eut un haut-le-corps et assura son monocle dans l'arcade sourcilière.

— Monsieur, rompons la glace au lieu d'y patiner ; en m'avertissant que vous étiez comme supériorité un autre lui-même, il a oublié de vous insinuer que je n'ai du crétin que le costume. Ne protestez pas, j'ai le meilleur moyen de changer votre impression, en vous satisfaisant. Que puis-je pour vous ?

— Le comte Noroski, malgré son visage bronzé par le soleil de la Perse, a gardé dans l'âme des ingénuités bien dangereuses pour une entrée viveuse dans Paris, et, chargé de lui mettre quelques points sur quelques *i*, afin qu'il ne tombe pas dans l'improper ou dans le naïf, j'ai demandé à Mérodack un dominical qui pût en une soirée nous mener au Grand-Cercle, au foyer de la danse et à un souper.

— Que faudra-t-il vous servir au souper ?

— Deux Grammont-Caderousse et quatre Cora Pearl.

— Ou leur monnaie, ou, pour être franc, les assignats à cours forcé, n'est-ce pas ? Première preuve que je ne suis pas un sot, c'est qu'il est question de s'instruire et non de rire, de voir clair, non rose : une initiation...

— Le mot est bien lourd pour la chose.

— Quand on vient de certaine part, avouez que c'est couleur locale ! » Et à Paule : « Comte Noroski, quelle langue étrangère parlez-vous très mal ?

— La mienne, le russe.

— Jean, cria le vicomte à un garçon, va au Palais-Royal me chercher le cordon de commandeur de l'Aigle-Noir, il y a un louis de pourboire. Ce ruban m'aidera à vous faire entrer, et il vous vaudra le respect des sylphes, esprits très élémentaires !

— Louis ! criait une voix pâmée, j'ai un peu faim, pas beaucoup, servez-moi un rien, pour cent francs, pas plus, je me range !

— Vous avez gardé votre voiture ? demanda de Quéant. Il est dix heures et demie, une demie de cercle, nous ne serons pas avant onze heures et quart à l'Opéra. Ah ! voilà Jean ! » Et à la princesse : « Mettez cet écrin précieux dans votre poche, et au club. Nous allons y trouver le duc de Nîmes ; ne parlons pas devant lui du souper, il y viendrait et nous assommerait du récit de ses prétendus crimes ! Comte Noroski, savez-vous ce que c'est que le cercle, l'arche de Noé de l'homme du monde : il y a toutes bêtises, sinon toutes les bêtes, c'est une maison de jeu, un restaurant, un café, un cabinet de lecture, un bureau de poste, tout, excepté un endroit où l'on cause. Depuis quelque temps, à moins d'un besoin inopiné de vantardise, on n'use plus que du monosyllabe ; pas agglutinante la langue du Grand-Cercle ! Nous sommes arrivés... »

Des laquais en mollets s'emparèrent des pardessus

— De Romilly est-il ici ?

— Non, monsieur le vicomte.

— Ce Romilly est une sorte de vicomte de Saint-Remy. Vous avez lu Eugène Sue, n'est-ce pas, monsieur Noroski ? Seulement mon Romilly a pour bailleuse de fonds une ballerine, du moins je le crois, et, le champagne aidant, peut-être entendrez-vous des confessions sans repentir. »

Ils traversèrent la salle de jeu.

— Ah ! voici le duc de Nîmes. »

Le Falstaff maigre s'élança :

— Qu'éant, nous amenez-vous des pervers ? Êtes-vous pervers, au moins ? Ah ! messieurs, vous êtes ici à Nanterre, le cercle des rosières. Figurez-vous que l'autre jour, étouffant dans l'atmosphère virginale du Grand-Cercle...

— Duc, dit de Qu'éant, soyez sérieux et surtout muet. M. Nebo et M. Ladislas Noroski viennent passer ici vingt minutes pour créer un alibi.

— Ah ! pour un alibi, et le duc restait rêveur, puis se frappa le front ; il avait trouvé sa pose d'une semaine ; partout où il serait rencontré, il dirait : « Je crée un alibi ! »

— J'ignore votre crime, messieurs, mais je le respecte, et il les quitta.

— Chaumontel, dit Qu'éant, accordez-nous un peu de place et des conseils pratiques pour M. le comte Ladislas Noroski qui vient se former à Paris. »

Le beau parleur s'empressa à cette occasion.

— Semez-vous, messieurs, semez-vous ! Ah ! les mondains s'en vont, ils suivent les dieux ! Oui, les écrivassiers nous font beaucoup de mal, ils ne nous comprennent pas ; une fois par mois, au moins, un rachitique de plume qui ne monterait pas Rossinante, qu'une quintaine assommerait à tout coup et qui fait ses délices de sa blanchisseuse, nous traite de vibrions. Économiquement, je voudrais bien savoir si le consommateur n'est pas aussi indispensable que le producteur ? Héroïquement, nous avons le courage de vivre dans cet affreux temps. On nous jette au nez, notre épée de jadis, notre épée à deux mains ; l'épée aujourd'hui, c'est la vie de garnison, le beau prestige, d'autant que le grade va directement au

fort en théorèmes ! Politiquement nous faisons nos fautes de français, au bout du pont de la Concorde, tout comme les avocats ! Je vous dit tout ça parce que je viens de lire un article qui m'a agacé. L'auteur se croit immortel ; eh bien ! tant mieux pour lui et qu'il laisse la noblesse mourir en paix. Pardon de la digression, je viens à ce qui vous intéresse : un seul principe ; pas de femmes honnêtes, elles sont trop chères. Ça vous étonne ! Je suppose que la dame de vos pensées soit de la trentaine qui paye comptant chez Duluc, mais vous ne pouvez pas donner rendez-vous à une femme du monde au pied de la colonne Vendôme ; il vous faut un appartement, meublé à son goût, tapissé d'un ton qui fasse valoir son teint, je vous garantis que c'est plus cher qu'un cheval et cela donne bien moins de satisfaction. Il faut diviser ses vices pour y régner. La femme se divise en deux : vanité et volupté. L'un coûte deux mille francs par mois, on est amant en titre et trompé, mais, devant le monde, elle porte votre collier. L'autre est meilleur marché ; on surveille la sortie de la manufacture des tabacs, on choisit une jolie fillette et on la met dans de l'acajou ; l'oiseau s'en vole bientôt, on a gardé la cage, on la remplit de nouveau. Voilà le fruit de mon expérience ; j'ai payé ça dix-huit cent mille francs ; ne remerciez pas ; l'expérience d'autrui ne sert jamais, et comme dit Gavarini, de quoi vivraient les femmes, si Dieu leur ôtait la bêtise de l'homme ?

— Vous parlez, monsieur et Mentor, dit Paule, en sceptique que la vie a sans doute beaucoup de bon ; mais une âme tendre croira toujours à l'existence de

l'amour et à la possibilité de l'inspirer et de le ressentir. Voyez les faits-divers quotidiens, sur dix drames, cinq d'amour. »

Chaumontel se mit à rire :

— Ah ! vous admettez vitrioler parmi les temps passifs du verbe aimer ? Mais, jeune homme, votre âge me permet de vous parler ainsi, la femme qui ne vous coûterait rien, oh ! celle-là vous prendrait toute votre vie, vos nuits pour les ébats, vos jours pour les épîtres. Louis XIV n'avait que huit heures de royauté à subir par jour, l'amant a vingt-cinq heures d'amour. Oh ! onze moins le quart de relevée, pardon, mais je suis attendu .. Retenez que les trois meilleures choses de la vie, ce sont les cigares secs, les filles saines, et le tuyau, que je vous souhaite ! »

Et il s'en alla.

— Le tuyau ? interrogea Paule.

— Avoir le tuyau, c'est avoir, avant la course, l'avis des jockeys et des chefs d'écurie, afin de parier à coup à peu près sûr.

— Quel est ce personnage ? demanda Paule, qui a des cheveux dans un médaillon.

— De Narsannes ? lança de Quéant, on croit que tu as des cheveux de femmes dans ton médaillon.

L'interpellé se leva : « Je me bats avec celui qui le soutiendra, car c'est me croire abruti. Ces cheveux sont des poils de ma jument Ophélie, qui gagna le Grand-Prix.

— Voici certainement un sentimental, ce jeune homme qui regarde une photographie de maîtresse ? »

Quéant alla vers le désigné et rapporta à Paule des photographies de chevaux.

-- Ah ! Nebo, dit-elle, vous aviez raison, ce sont les derniers des hommes parce qu'aucune souffrance morale ne trouble leur niaiserie, » et fouillant la salle du regard elle s'assura qu'entre eux les gens du monde ne conservent pas même cette aisance de tenue et ce bien poser, leur mérite unique.

— Et dire, fit Nebo à l'oreille de Paule, que sans l'aérolithe que j'ai été dans votre vie, vous auriez pris mari et amant, parmi ça, parmi les hommes de cheval.

— Vous calomniez, Obéron, une Titania, qui a toujours vu les oreilles de Bottom et qui défie les sortilèges. Ah ! le vicomte d'Antioche, il me regarde et ne me reconnaît pas ; le premier soir vous m'avez dessinée, au troisième vous me peignez, au quatrième vous ferez de moi une statue ?

— Hâtons-nous, dit de Quéant, n'êtes-vous pas impatient, comme Noroski ! Foyer de la danse ! ces mots évoquent des délices mahométanes, quand on ne connaît que la Place-d'Armes de son chef-lieu de canton. Mettez votre cordon de l'Aigle-Noir.

— Pourquoi, demanda Paule, le corps diplomatique a-t-il, comme premier privilège, l'entrée aux coulisses de l'Opéra ? Ou les diplomates prennent plaisir aux danseuses et ils sont de piètres sires, peu dignes de représenter une nation et peu capables de la bien servir : ou ils n'y prennent pas plaisir et lors qu'y vont-ils faire ?

-- Je pourrais vous répondre que Joseph de Maistre demandait pour bien mener les affaires de France à Saint-Petersbourg, un bataillon semblable à celui des dames d'honneur de Catherine de Médicis, ou

bien que la présence des plénipotentiaires aide les marcheuses à monter en voiture, mais à vrai dire, où irait-on, si l'on savait ce que l'on va y faire ? Nulle part, et si l'on me disait : « Donnez une raison à vos actes », je cesserais d'agir. Oh ! voici qui va des mieux ; ce coupé qui vient de nous séparer renferme le vieux duc Kidoff, le consul général russe. »

Les deux voitures s'arrêtèrent presque en même temps devant l'entrée des abonnés.

— Monsieur le duc, dit Quéant, laissez-moi vous présenter le comte Ladislas Noroski, commandeur de l'Aigle-Noir, envoyé en mission secrète, et son secrétaire.

— Monsieur le comte, fit le duc très myope, j'ai beaucoup connu votre père le comte Noroski, c'était... »

Le vicomte comprit qu'il fallait arrêter là les souvenirs du vieux diplomate et lui parlant à l'oreille :

— Paquita vous attend, et si vous tardez, elle s'en ira avec le petit Nonancourt, comme l'autre soir ; allons surveiller nos intérêts de cœur, et nous feuilleterons les souvenirs après. »

Entre l'abonné et le consul, Nebo et la princesse passèrent devant les huissiers respectueux.

— Vous avez, monsieur le comte, le timbre de voix d'une adorable personne de la colonie russe de Paris, la...

— Voyez, voici Paquita qui flirte encore, interrompit de Quéant avec générosité, à l'instant où il eût pu s'éclaircir sur la réalité de ce comte au sexe incertain.

On était au dernier entr'acte du ballet final, quand

ils entrèrent à ce foyer de la danse, que Paule se figurait d'une physionomie singulière. Elle ne vit qu'un local luxueux, pourtouré de banquettes et d'une barre d'exercice où les sifflets d'ébène s'accoudaient pour parler aux danseuses, et les danseuses elles-mêmes, assez gracieuses, assises, avec leurs jambes roses sortant en pétales du calice de tulle étalé, devenaient presque de risibles marionnettes debout et dans le souci perpétuel d'être frôlées trop vivement.

Après l'effet de blanc et rose agréable à la rétine, Paule perçut toutes les pauvretés plastiques sauvées par le maillot; elle vit les omoplates saillantes et les poitrines absentes, basses ou lourdes, et les voix criaient l'origine plébéienne et le sourire de la profession signait de bêtise les visages vulgaires; cependant ces femmes aux lourdes attaches, aux coudes rouges, étaient courtisées avec une galanterie empressée et respectueuse que Paule n'avait jamais vu se manifester ni pour elle, ni auprès d'elle, car ce cliché est passé dans les mœurs, que le dernier mot du donjuanisme consiste à respecter les filles et à mener impertinemment les honnêtes femmes.

Noroudine, l'attaché d'ambassade, vint à s'arrêter à deux pas de la princesse avec une sorte de sauterelle aux yeux malicieux.

— Prends garde! grand dadais, tu me chiffonnes.

— Je vous en supplie, si vous saviez combien je vous désire.

— Si vous saviez que moi je ne vous désire pas du tout et que pour lors, de lors, alors, allez dehors.

— Oh, vous êtes méchante! Qu'ai-je donc fait pour

toujours aimer qui ne m'aime pas et être aimé...

— De qui? mon petit.

— Mais d'une admirable jeune fille, la princesse Riazan. »

Paule ne put retenir un mouvement de colère : entendre un sot qu'elle raillait, s'attribuer sa conquête, et peut-être eût-elle oublié son nouveau sexe, si la danseuse ne se fût mise à rire.

— La princesse Riazan, cette grande orgueilleuse que j'ai vue dans une loge d'entre-colonnes, t'aimer toi, diplomate de carton! Si tu t'épuises ce ne sera pas avec elle! Seulement j'apprends à te connaître, si tu te vantes de la princesse auprès d'une danseuse, à plus forte raison peux-tu te vanter de Paquita, mais si la princesse a de l'esprit, elle ne te croira pas plus que je ne t'ai cru; si elle a du goût, j'ai du vice, et tu manques d'épices, mon bonhomme. »

Tout cela était dit à mi-voix, sans geste commentateur, et Paule se douta que toutes les flirtations du lieu, devaient être de langage canaille et avilissant, malgré la grande tenue apparente.

— Ah! enfin, fit Quéant, à l'aspect d'un beau garçon très élégant. Voilà Romilly. Je te présente, mon cher, le comte Ladislas Noroski et M. Nebo, je leur donne à souper ce soir. En es-tu, avec la Porporata?

— Oui, dit le vicomte. Et quels autres convives? Plélan est ici, Blanche est dans la loge de Bloby avec Genneton. Mais il manque deux femmes : bah! voulez-vous que je me charge de vous les recruter?

— Très volontiers.

— Le rendez-vous?

— A la Maison-d'Or, à une heure et demie. »

Un mouvement se fit dans les groupes et un nom circula :

— La Porporata !

Et ce nom semblait un surnom tellement il désignait cette Italienne magnifique, Fornarine gigantesque, d'une beauté de sang animalement royale et qui enfiévrerait Paris de sa danse passionnée et farouche.

Un régisseur cria : toutes ces dames en scène, et la Porporata resta seule dans un flot d'habits noirs. Romilly lui présenta Nebo et la princesse : elle regarda longuement le prétendu comte Ladislas et dit :

— Monsieur de Quéant, j'accepte votre invitation, et partit.

Aussitôt le foyer se vida, et pour éviter le duc Kidoff, Quéant les amena vers la scène. Les coulisses ! ce sol inégal où l'on trébuche, ces châssis horribles vus de près, ces femmes qui ont pour visages des taches de fard, et les sifflets de machiniste et le juron de l'ustensilier, les fées échangeant des appellations infectes, tout cet appareil de mensonge, et toute cette humanité qui vit de la feinte de ce qu'elle ne sent pas, voilà donc ce qui fait palpiter les cœurs de vingt ans ! Ainsi Paule perdait ses illusions sur l'envers du théâtre.

— Allons à la Maison d'Or, messieurs, proposa de Quéant, nous attendrons nos convives en fumant. La Porporata, cher comte, vous a jeté un regard bien chaud ; elle vient pour vous, et je m'arrangerai pour qu'elle ne soit pas à côté de vous ; ne l'encouragez pas, elle est femme à violer un homme ; ne la brus-

quez pas, elle est aussi femme à se venger d'une rebuffade.

— C'est donc une tricoteuse ? l'amour ou la mort, embrasse-moi ou je t'étrangle, dit Nebo, et quels sont ses rapports avec Romilly ?

— Les plus complets du monde, de couche et de bourse ; la Porporata a, on ne sait d'où, quelques millions, elle se vend au prix qu'elle veut et se paye un souteneur tel que Romilly ; il s'est battu pour elle, au pistolet seulement, et il a toujours tué.

— Vous recevrez au Grand-Cercle un être pareil ! dit Paule.

— Mais, mon cher comte, ce que je vous donne comme ma conviction est à peine pour la galerie, une vague suspicion. Un jeune homme qui a un nom historique, une vieille tour au soleil de France, qui est beau, spirituel, qui paye ses dettes de jeu, mène grand train et se bat, toujours au pistolet, mais à la première invite, comment voulez-vous qu'on aille lui dire : « Quels sont vos moyens d'existence ? » Le personnage même a de l'habileté, il oblige le plus de gens qu'il peut, Genneton et Plélan lui doivent d'importants services d'argent : ils sont ses témoins ordinaires. Le premier est impuissant dans le sens médical du terme ; il a eu le bonheur de rencontrer une charmante personne qui s'appelle, de son faux nom, miss Bloby, et qui en apprenant l'infirmité a dit : « Voilà mon affaire ». Si j'avais le temps, je vous raconterais une page des *Parisiens en province* : Miss Bloby a su vivre trois ans en province, sans s'ennuyer et sans que son amant, qui est mort maintenant, s'ennuyât. Cela vous évalue les ressources de son esprit. »

Ils arrivaient à la Maison-Dorée, où les garçons l'accueillirent avec la familiarité respectueuse que mérite un habitué aux larges pourboires.

— Alphonse, le 7 est-il libre?

— Oui, monsieur le vicomte.

— Eh bien ! illumine et dresse douze couverts. »

Ce cabinet, presque célèbre dans les fastes orgiaques, produisit sur Paule une impression médiocre ; entièrement tendu de rouge et assez vaste, aux glaces multipliées, il semblait, par la demi-obscurité, un salon de loge agrandi. Quand le gaz fut donné, Paule remarqua le large divan qui régnait au bas des murs. De Quéant voyant sa pensée :

— Un fait singulier que Mérodack ou M. Nebo expliqueraient peut-être c'est que les ressorts de cet immense sofa ne sont brisés qu'à un endroit. » Il appuya la main à une place où un grand creux se fit.

Paule rougit sous son hâle.

-- Vous verrez, continua Quéant, que le couple le plus enamouré de la société viendra tomber là.

— Ah ! fit Paule, vraiment, on s'ébat en nombre ? »

Elle eut un haut-le-corps de dégoût.

— Vous croyez qu'on ne mangeait que des me-ringues au dessert ; peut-on être aussi persan ! Pardon, je minute le menu.

— Tiens Alphonse, et trente bouteilles de champagne... Je reprends mes portraits dans le goût du siècle. Plélan, c'est Rastignac qui n'a pas rencontré Mme de Nucingen, mais Clémence, une bonne fille, et qui attend que la chauve occasion lui chatouille le nez du bout de son unique mèche : comme pour Genneton et Bloby, c'est une sorte de mariage

momentané, d'allure aussi paterne que s'ils étaient indigènes des Ternes... »

Un garçon entra :

— Monsieur le vicomte, la vieille garde Hortense demande M. de Quéant et sa société ; sauf le respect que je dois à monsieur le vicomte, je lui conseillerais de recevoir la vieille garde car elle amène deux jeunes filles en blanc, de vraies pensionnaires.

— Figurez-vous, fit de Quéant à Paule, que cette vieille garde, comme dit techniquement Alphonse, a été une des soupeuses les plus invitées sous l'Empire ; elle ne peut pas se résoudre à ne plus souper ; ce qu'elle mange ailleurs qu'en orgie lui reste sur l'estomac, dit-elle. Elle doit avoir soixante-huit ans au moins et on la voit de toutes les fêtes, par le mérite d'une invention inouïe. Complètement retirée de la consommation, elle habite du côté du Luxembourg, vivant en veuve aisée, obtenant la confiance des familles gênées et peu scrupuleuses, qui lui confient des jeunes filles, honnêtes en somme, et toujours jolies. Tantôt elle fait miroiter aux parents, suivant leur moralité, un mariage ou un lançage pour leur enfant ; tantôt elle paye, oui, en bonnes espèces, car elle a des rentes, la location d'une jeune vierge. On ne peut pas dire qu'elle vend, mais on peut prendre ! Maintenant, Alphonse, faites entrer ! »

Énorme, la vieille matrone parut emplissant le cadre de la porte.

— Bonjour, mes enfants ! Vous m'avez fait anti-chambrier, moi qui vous amène deux anges : vous mériteriez que je m'en allasse mais je n'en ai pas la force » et elle cligna les yeux comme éblouie par le

cachetage doré des trente bouteilles rangées sur une tablette. » Je vous présente Jeanne, une âme tendre dans un joli corps encore plus tendre ! » et elle fit avancer une jeune fille de dix-sept ans, d'une figure un peu triste, qui rougissait et semblait avoir pleuré.

— C'est à vous que je la confie, dit-elle à la princesse, vous m'avez l'air d'un jeune homme délicat et moins sacripant que les autres.

— Vous me trouvez l'air sacripant, reine Hortense, dit Nebo.

— Attendez, je ne vous ai pas regardé : oh ! vous vous fichez de ça, ça se lit sur votre nez ; vous êtes un spectateur ; je connais ce type-là. Au temps de Napoléon III, j'ai connu un ami de M. Meruee qui avait votre air. Aussi Berthe, vous qui êtes une rigolette, je vous livre à cet hypocrite, » et elle poussa l'enfant rose et déjà naïvement amusée vers de Quéant.

— Monsieur Nebo, dit Quéant, vous voilà compagnon de Romulus, on peut enlever une Sabine, il y en a toujours en réserve à la Maison-Dorée ; oui, on peut demander Cléopâtre, on vous la servira. Je plaisante, la vue de M<sup>lle</sup> Berthe m'égaye, » et il entraîna la jeune fille au balcon.

Paule paraissait prendre un extrême plaisir avec Jeanne, quoique embarrassée de sa contenance nouvelle de viveur.

— Aimez vous la musique, mademoiselle ?

— Oh ! je l'adore monsieur, » dit l'enfant. Paule se mit au piano et commença une sélection de Chopin de son arrangement ; la vieille Hortense avait débouché une bouteille et buvait béatement.

Nebo, accoudé à un coin de la table, sourit en voyant l'image de sa vie dans cette scène où tous se grisaient de quelque chose, tandis que, toujours pensant, toujours voulant, il n'accordait pas une minute à l'inconscience et à la passivité.

La porte s'ouvrit et une très belle fille, en toilette de bal sous son manteau, parut : voyant les deux couples et Nebo seul :

— C'est à vous que Romilly m'envoie. »

Et comme le jeune homme la regardait en silence.

— Vous déplaïs-je ? Dites-le, je ne force pas les braguettes !

— Mais il ne s'agit pas de braguette, mon impudente ; vous m'aurez pour voisin de table ; je ne suis pas attentionné, étant distrait, mais en revanche, je ne réclame aucune amabilité.

— Si je vous comprends, que viens-je faire ici ? Souper et pas plus ?

— Oh ! pas plus. »

Et la fille, changeant d'idée et de ton :

— Vous avez des chagrins, dites-les moi, » et elle s'assit en lui prenant les mains.

Nebo se dégagea : — Vous ne les comprendriez pas.

— Dites toujours.

— Mes chagrins, proféra-t-il d'un sourire qui contrastait avec l'amertume de ses paroles, — c'est d'être un homme au lieu d'un ange, c'est la distance des étoiles, la forme de la terre. Mes chagrins ce sont les vulgarités de la vie, les injustices sociales et les laideurs de la nature ; ce sont les vices qui violent la Norme du bien, les crimes, jets d'iniquités vers le ciel, que le ciel fait retomber en pluie de maux sur

la terre. Je me sens abaissé par tout abaissement que je vois, je me méprise aux enfantillages que je constate, et je suis diminué en vous voyant.

— Mais ce ne sont pas des chagrins personnels...

— Je vous disais bien que vous ne comprendriez pas, enfermée que vous êtes dans les cinq pieds de votre chair. Moi, je suis en communion de douleur avec toute l'humanité ; mon cerveau est torturé par l'effort réuni de tous ceux qui épèlent le nom de Dieu ; mon cœur saigne de toutes les trahisons ; je suis misérable de la misère universelle, et chaque infamie qui a lieu met une tache dans ma famille de mortel : la honte de mon temps me monte au front, l'impuissance du siècle se communique à moi et m'annihile. Je suis fait d'un bronze ou il entre du génie et du saint, mais je ne puis ni réaliser le Beau, ni faire le Bien, et je me consume sans éclat et sans profit, mes flancs de basse argile rongés par des Désirs de Dieu ! »

Il parlait ce langage de Cakya-Mouni, sans emphase, de sa voix ordinaire, et son visage gardait la troublante sérénité que l'Art instinctivement a donné aux Archanges, même dans leurs interventions terrestres : pour ne pas interrompre sa pensée, il l'avait continuée tout haut, sans songer à cette fille de hasard qui l'écoutait.

Tous les convives arrivèrent ensemble ; on abrégéa les présentations et la Porporata, sa gorge à l'air, refusa la place que lui indiquait de Quant et se plaça à côté de Paule. A peine assis, la physionomie de souper s'accusa. La danseuse coulait des regards enflammés sur le faux comte Noroski qui affectait

d'être tout occupé de Jeanne ; de Quéant semblait épris de Berthe, et Maria fatiguait Nebo de son désir ; Clémence se demandait si le comte Noroski ne serait pas une belle conquête au butin merveilleux ; miss Bloby, sa fine tête attentive à tout, n'écoutait pas une histoire que lui contait Genneton. La gaieté tardait ; seule, la vieille Hortense paraissait heureuse et déjà grise dans cet exorde d'une orgie qui ressemblait au plus innocent des repas.

— Si le duc de Nîmes était ici, il dirait que ça manque de vice, remarqua Romilly.

— Je ne sais si les hommes sont devenus grossiers ; mais au temps jadis, la présence des femmes leur donnait de l'esprit, aujourd'hui ils deviennent bêtes pour avoir des épaules nues à côté d'eux ; j'attribue cette éclipse de l'intelligence masculine, à un injuste mépris du cerveau féminin, et aux habitudes canaillement faciles. Que personne ne se froisse, continua Miss Bloby, notre monotonie présente vient du nombre des personnes amoureuses. Comment espérer un bel ensemble, quand les exécutants ne songent qu'au duo ?

— Laissez venir la justice du Rœderer, dit de Plélan, tout à l'heure la drôlerie moussera.

— Allons donc, fit Romilly, en matière soupeuse, on vient drôle, on ne le devient pas.»

La conversation languissait ; on arriva à parler de ses affaires. Romilly discuta avec Genneton une récente admission au Grand Cercle ; Clémence discourut chiffons avec miss Bloby, Plélan s'efforçait de faire parler la Porporata, les autres continuaient leur tête-à-tête : deux heures sonnèrent.

— Je croyais qu'il était plus tard, » et Clémence étouffa un bâillement.

— Quand ce ne serait que pour les garçons, disait miss Bloby, nous ne pouvons pas lever la séance avant le petit jour ; et deux heures d'ennui qu'on croyait passer folles, sont longues... longues à se suicider. Même, il y a plus que du spleen ici, et si j'en crois mon impression, il y a de l'orage dans l'air. »

Elle regardait la Porporata, qui s'empourprait à chacune des avances que le prétendu comte russe repoussait. Romilly et Plélan s'inquiétaient tous deux de ce manège de Paule, qui buvait trop et s'empresait auprès de Jeanne ; agacée doublement qu'elle était par les importunités de la danseuse, dont la nature bestiale lui répugnait, et par Maria qui obsédait Nebo et, penchant la tête, cherchait à l'embrasser.

Le platonicien, qui fronçait le sourcil depuis un moment, sortit un mince flacon de son gousset et le tendant à son importune voisine :

— Respirez mon parfum favori. »

Une seule olfaction étourdit Maria, elle ferma les yeux, repoussa son assiette, et, cherchant une pose commode, s'endormit.

Miss Bloby seule vit avec quelle instantanéité Nebo s'était débarrassé de la fille ; elle se leva et souffla à l'oreille de Romilly :

— Prenez garde à votre Porporata !

— Bah ! je ne crains pas le petit russe.

— Non ! mais le grand blond. »

Et en regagnant sa place elle rencontra le regard de Nebo qui se pencha vers elle :

— Miss Bloby, j'entends avec les yeux.

— Eh bien, fit-elle, il était inutile de vous avertir, mais je vous ai servi en disant un « prends garde », car il y a au bout de la table l'imminence d'une apoplexie ou d'un coup de couteau ; la Porporata ne peut physiologiquement pas supporter encore deux heures de ce dédain.

— Rassurez-vous, dit Nebo avec son sourire irritant, si on cassait un seul cheveu au comte Noroski, je...

— Cessez vos attouchements, dit tout à coup la princesse à la danseuse en se retournant vers elle, je patiente depuis une grande heure, et vous me forcez à une exclamation d'un goût détestable.

— Impertinent ! s'écria la Porporata. Et à Romilly : « Tu me tueras cet avorton.

— Mais... dit Romilly.

— Tu es encore plus mon sbire que mon amant, tu dois me venger, dès qu'il le faut ; nous en sommes convenus ! articula la danseuse.

— Ladislas, dit Nebo avec autorité, vous avez pu vous méprendre sur un frôlement involontaire et vous devez des excuses à madame. »

Paule réfléchit un instant :

— M. Nebo a raison ; je me suis trompé, excusez-moi, d'autant que si cela eût été bien certain, au lieu d'une apostrophe, je vous aurais souffletée. »

Un flot de sang incendia le visage de la Porporata ; incapable de répondre, elle tourna le dos à Paule ; on voyait sa gorge nue se débattre dans le corsage.

Dès lors, l'ennui cessa et une anxiété douloureuse contracta les épigastres ; une appréhension nerveuse

tenailla les nerfs ; les regards convergés vers le fau**g** comte et la danseuse, les poitrines palpitaient.

On n'osait plus parler et ce silence exaspéra la Porporata ; elle fit un geste brusque de sa main sous la table :

— *Corpo di Dio* ! hurla-t-elle, c'est une femme ! »

Un soufflet que Paule lui lança à toute volée la renversa sur Plélan. L'Italienne saisit un couteau, mais Jeanne se précipita devant Paule et reçut l'éraflure au bras. Tous se levèrent en un grand tumulte.

— Tue ! tue ! mais tue-la donc ! hurlait la Transtévérine à Romilly qui la désarmait, et comme son amant jetait le couteau loin de lui, folle de colère, elle le saisit aux épaules.

— Lâche, je vais leur dire ce que tu es ; ce comte, messieurs, m'appartient, je paye ses fournisseurs, il est dans mes meubles et les habits qu'il porte, je puis les lui arracher : ils sont à moi !

— Taisez-vous, taisez-vous, satanée créature ! suppliait le jeune homme, livide de honte.

— Ne dites pas un mot, disait Nebo à Paule, je parlerai pour vous.

— Monsieur de Noroski, il faut être un lâche pour frapper une femme ! dit enfin Romilly.

— Prenez garde, railla Nebo, si vous provoquez vous n'aurez plus le choix du pistolet.

— J'aurai affaire à vous aussi, Monsieur

— Ça non, beau sire, je puis tuer qui me gêne, mais je laisse le duel aux niais.

— M. de Noroski a sans doute cette théorie aussi.

— M. de Noroski obéit aux niaiseries de l'opinion,

rassurez-vous ; mais après la révélation que cette femme vient de faire, je doute que vous trouviez des témoins, gens d'honneur.

— Les voici, dit Romilly avec assurance, MM. de Plélan et de Genneton. »

Ceux-ci baissèrent la tête, mais liés par l'argent reçu, ils ne se récusèrent pas.

— Que M. de Quéant et vous, vous consultiez avec ces messieurs.

— Point tant de cérémonial, je vais poser les conditions de la rencontre, à haute voix.

— Monsieur, ça ne s'est jamais vu.

— Raison de plus pour que vous le voyiez ; j'admire que l'homme qui vit de la prostitution chicane sur l'étiquette établie par des sots du sport. Oui, vous autres, gens du monde, vous avez mis des règles à votre bêtise et créé un honneur particulier, consistant dans le respect d'un code d'inepties.

— Ce ton, monsieur, dit Plélan, nous blesse.

— Voici, dit Nebo avec autorité, les conditions que j'impose. Le duel aura lieu au pistolet, à cinq pas, avec quatre armes dont deux seulement seront chargées à balles ; M. de Romilly tirera d'abord, mais M. de Noroski, les yeux bandés, prendra ses pistolets, le premier.

— Mais vous êtes fou ! s'écria de Quéant.

Nebo continua :

— On se battra dans une heure d'ici, à l'aube, au bois de Boulogne ; le rendez-vous est aux Cascades.

Il reprit :

— En compensation de l'ennuyeuse nuit qu'elles ont passée, je propose à ces dames d'assister de loin

au duel, et je prie qu'on me cède la première voiture qui arrivera ; » et à Quéant ; « j'irai seul avec Ladislas, j'arriverai un peu après vous, que le Romilly soit en place, afin que cela ne dure que le moins de temps possible ; quand ce sera fait, restez avec eux et ne dites rien de ce que vous pourriez connaître ou deviner de l'identité de Noroski.

— Une minute, fit le vicomte ; j'ai le point d'honneur du mondain, je vous l'avoue, et je ne voudrais pas tremper dans un duel comme celui du prince de Courtenay, où Merodack a fasciné l'adversaire.

— Merodack est trop grand pour que vous le jugiez, mais je vous donne ma parole de la correction de la rencontre ! » Et il sortit avec Paule, qui faisait grande contenance mais qui, toute hébétée, ne savait plus même si elle marchait dans la réalité ou dans le cauchemar.

— Où me menez-vous, dit-elle dans la voiture, à la mort ! à l'estropiement au moins, et mourir de quelle main, grand Dieu ! et pour quelle cause, juste ciel ! C'est jeter sa vie aux ordures que la risquer contre ce Romilly.

— Voilà ce que je voulais vous entendre préférer ! Et pourquoi vous exposez-vous ? pour l'opinion ; or, l'opinion c'est l'œcuménisme de l'imbécillité. Devant une insulte ou une offense, il n'y a que le pardon que j'écarte, et la vengeance ; mais si on la veut, il faut la vouloir sûre et complète ! Voilà pourquoi un duel est absurde, car, si l'on est tué on meurt invengé.

— Vous me vengeriez, Nebo, si je mourais. <sup>6</sup>

— Oh ! je vous le jure, mais vous ne mourrez pas ; dites un mot et cette voiture nous mène rue Rem-

brandt, et une fois dans le lit de la princesse Riazan, le comte Noroski ne risque rien. »

Elle réfléchit.

— Eh bien non ! j'ai voulu être homme je le serai jusqu'au bout... Oh ! j'ai peur de l'estropié et ma pauvre tante...

— Priez Dieu, Paule, et croyez en moi, » et l'attirant à lui :

— Venez, dans les bras de Nebo, vous en sortirez invulnérable. » Et il lui caressait le front et lui soufflait doucement sur les tempes.

— Vous me magnétisez ?

— Je vous sauve !

— Laissez-moi, Nebo, ne m'engourdissez pas, j'ai besoin de toute ma force.

— Restez sur mon cœur ; je vous donne la mienne. »

Bientôt elle ne parla plus, sa tête oscilla, puis s'abattit sur l'épaule du jeune homme, elle dormait.

— Croyez-vous maintenant ? demanda-t-il.

— Oui, fit-elle en souriant, et comme si, dans son sommeil, tout danger eût disparu.

Quand Nebo descendit le premier de voiture ; il faisait à peine jour ; il alla aux témoins.

— Les pistolets, » demanda-t-il. Il les examina. Puis fit un geste : Paule s'avança d'un pas automatique.

— Bandez-lui les yeux et qu'il choisisse. »

La princesse saisit deux armes sans hésiter.

A vingt pas, le groupe des femmes haletait d'émotion.

Nebo la mit en place.

— Allez ! cria-t-il.

Romilly visa Paule, plus immobile qu'une statue ; il appuya sur la détente.

Un cri partit de la bouche des femmes.

Le faux comte Norosky semblait pétrifié, dans la fumée de cet à bout portant.

Romilly s'effrayait de la fixité des yeux de son adversaire ; il déchargea son autre pistolet, puis, comme Paule ne bougeait pas, il se vit mort et chancela.

Nebo était allé à un arbre et y avait collé un timbre-poste.

— Ladislas, tirez sur le chiffre 15. »

D'un mouvement sec, sans viser, Paule logea les deux balles l'une sur l'autre dans la partie indiquée du timbre. Nebo, lui prit les pistolets, les jeta avec mépris aux pieds de Romilly, et entraîna la jeune fille dans la voiture.

— Cocher, rue Galvani, vite, un louis de guides. »

La voiture roula, et, se penchant à la portière, il vit une scène dont il sourit, personne encore n'avait bougé, ils croyaient tous rêver.

Il laissa la princesse endormie pendant tout le trajet, et, à peine chez lui :

— Pierre, la couleuvre. »

Le domestique apporta une boîte oblongue. Nebo siffla, une couleuvre se déroula vers lui avec la coquetterie d'un animal familier ; il la prit et la mit en turban au front de Paule ; celle-ci eut une secousse, Nebo déroula le reptile et le rejeta dans sa boîte.

— Où suis-je ? fit la jeune fille. Ah ! Nebo vous êtes là... suis-je morte... blessée...

— Vous êtes chez moi, saine et sauve. »

---

Elle se frotta les yeux.

— Suis-je éveillée, ou bien le cauchemar dure-t-il ?

— Vous êtes éveillée, et je vais vous rendre votre teint de blonde, grande enfant ! » Et Nebo lui lava le visage et les mains ; elle se laissait faire, réfléchissant.

— Vous voilà débarbouillée. Vite, vite, à vos jupes, il est l'heure du lit pour une honnête princesse.

— Mais, expliquez.

— Habillez-vous. »

Quand Paule revint en costume de jeune fille, elle était grave.

— Nebo, vous m'avez sauvé la vie.

— Soit, mais je vous avais exposée à la perdre. Je n'ai fait que réparer.

— Non, non, je vous la dois.

— Eh bien ! si vous me devez tant... Accordez-moi,....

— Tout.

— Pas tant ! de ne me plus parler de cela !

— Nebo, je vous admire, mais vous m'effrayez ; vous étiez donc sûr que ce duel ne serait dans mon souvenir qu'un sommeil entre deux courses en voiture. »

— J'en étais sûr.

— Vous êtes donc le Diable ?

— Je suis plus que le Diable ; il ne peut que le Mal, et je fais le Bien !

## IV

## Où MAJESTÉ LE PEUPLE !

— A quoi ces deux blancs-becs peuvent-ils travailler avec ces mains-là ?

— On ne trime pas sur le macadam en escarpins pareils !

Ainsi, malgré leur blouse blanche et leur casquette de soie, Paule et Nebo, à peine assis, étaient devinés de faux ouvriers.

— Vois donc, ils ne débouchent pas même leur litre !

— Et le petit blond il écarquille les yeux de quelqu'un qui n'a jamais vu d'assommer. »

En effet, son étonnement était extrême ; au café elle avait vu les bourgeois jouer et politiquer, au cabaret la bohème paradoxer, à la brasserie les étudiants flirter, au café Riche, les parvenus poser ; partout il y avait un autre mobile que de boire ; mais ici elle retrouvait, stagnant et restant sur place, l'assouffement idiot du quartier Latin ; ici la boisson seule amenait les gens et les y retenait. Elle trônait à ce comptoir soubassé de marbre blanc et revêtu de zinc, qui tenait tout un côté de la salle. Entre de minces jets d'eau et des files de verres de toute capacité, des groupes de bouteilles étonnaient par la variété des formes, les unes, comme la Béné-

dictine archaïque, d'autres représentant Napoléon III au naturel.

Des tonneaux peints en trompe-l'œil pourtouraient la salle ; la clarté crue du gaz faisait luire les robinets de cuivre tournés incessamment par le maître du débit, et donnant l'impression d'une source d'alcool intarissable.

Pressés autour de petites tables, dont les rangées semblaient infinies, la fumée des pipes empêchant d'apercevoir le fond, tous les corps de métier fraternisaient dans un abrutissement morne et sans parole. Les bruyants restaient accoudés au comptoir ; à chaque tournée, on voyait les mains trembler autour du verre avant de le saisir, tous clignaient les paupières, le regard obstrué par des taches volantes, des mouches imaginaires qui passaient et repassaient devant leurs yeux ; certains, très intoxiqués, vacillaient avant d'avoir bu, ou se grattaient les jambes, travaillés de fourmillements affreux, d'autres avaient des secousses nerveuses convulsives ; tous ces élus de la paralysie générale et du *delirium tremens* présentaient une symptomatologie vivante et complète de de l'alcoolisme. Malgré leur face terreuse, leur fétide haleine, le débraillé boueux des vêtements enloques, les barbes souillées, et tout ce que l'on imagine de plus repoussant, Nebo les plaignait, tellement l'hôpital d'où l'on ne sort qu'en un cercueil lui semblait visiblement contigu à l'Assommoir.

— Oh ! les brutes, murmura la princesse. <sup>3</sup>

— Les femmes de votre monde, qui se piquent de morphine, et vous en fréquentez, font là un acte d'abrutissement bien pire que ce malheureux qui

trompe peut-être sa faim, avec de l'eau de-vie. Vous imaginez vous que le buveur de champagne n'est pas un ivrogne et que le pair d'Angleterre qui tombe sous sa table, plein de Johannisberg, ne mérite pas l'épithète de brute, plus encore que ces faubouriens que, dans quelques heures, on rencontrera gisant près d'une borne ? Le cru du vin et la beauté de la coupe n'atténuent pas le délit, ils l'aggraveraient bien plutôt. Songez à Noé maudissant Cham, pour avoir ri de la nudité paternelle, c'est-à-dire de l'inconscience qui est l'état extrême de dégradation. Quiconque, au lieu de faire front à la douleur de la vie, demande à une ivresse physique l'anesthésie morale, déchoit.

— Jamais l'absinthe de Musset ne me paraîtra la même que celle du voyou, objecta Paule.

— Pour grand qu'il soit, il est diminué ; comme l'eût été Prométhée de demander à Mercure de l'insensibiliser. Toute souffrance est individuelle, et nous ne savons pas même bien le degré des nôtres ; sur ce degré, repose notre démerite : mais une certitude, c'est que cesser de penser, de discerner et de vouloir, c'est abdiquer toute notre immortalité.»

Une femme vieille de misère venait d'entrer, portant un nouveau-né dans ses bras et traînant deux petits enfants suspendus à sa robe. Après avoir refermé la porte, elle resta immobile un grand moment, cherchant son homme parmi les buveurs :

— Tiens, dit un maçon, la Marguerite est encore enceinte, ça lui en fera neuf.

— Trouvera, trouvera pas, » chantaient des plaisants. Cette grande misérable, debout au milieu des

ivrognes, ouvrait une perspective épouvantable sur le martyrologue de la femme du peuple. A travers les trous de ses loques, dans la cavité de ses yeux hagards, on voyait toute cette vie de bête de somme le jour, de bête à plaisir la nuit, de bête battue jour et nuit ; sa présence avait une telle intensité de reproche collectif, que les consommateurs en ressentaient un malaise. Elle l'aperçut enfin qui se dérobait derrière un camarade ; lui se voyant découvert, se leva furieux pour la chasser.

— J'ai faim, les enfants ont faim ! »

Elle répétait cela, entêtée de souffrance, trop hétébétée pour trouver autre parole.

Le mari, las de vociférer, la mena vers la porte à coups de poing dans le dos, et il revint à sa table de l'air crâne d'un homme qui ne se laisse pas gouverner. Paule s'était levée et avait mis quelques louis dans la main de la Marguerite. Celle-ci eut un tel étonnement, qu'elle laissa sa main ouverte assez de temps pour que l'œil du mari reçût le rayonnement des pièces d'or ; il pâlit à l'évocation de tout ce qu'il y avait à boire dans la main de sa femme et se précipita dehors à sa suite.

Nebo jeta un écu sur le comptoir et sortit, suivi de Paule. La rue était vide, et sans comprendre que l'homme et la femme, l'un titubant, l'autre harassée, eussent si promptement disparu, ils allaient rentrer dans l'estaminet, quand des sanglots d'enfant sortirent d'une allée noire ; ils s'y engagèrent. Nebo frotta au mur une allumette bougie plus grosse que celles du commerce, et cette clarté subite, leur montra un épouvantable tableau. Le nouveau-né, que

la femme portait dans ses bras, gisait la tête écrasée d'un coup de talon, et l'ivrogne trouillait sa femme avec ses souliers ferrés, comme on trouble le raisin ; les deux petits, fous de peur, se collaient au mur.

— Ah ! marlous ! hurla l'ivrogne, à la vue des deux jeunes gens, vous donnez des jaunets à ma salope de femme et elle me les refuse. Je vas vous refroidir.

— Tenez l'allumette, Paule, et restez derrière moi. »

Il tira d'une poche de sa blouse la boîte de fer, en sortit une sorte de porte-plume, en fit darder une longue aiguille : Eteignez, Paule.

— Ah ! la garce hurla l'ivrogne elle m'a piqué avec une aiguille. Je vous ferai votre compte à tous... » Puis, il balbutia, battit le mur et s'écroula lourdement.

Nebo frotta une autre allumette, remit son manche à aiguille dans l'étui, avec précaution, et se baissa vers la femme qui gémissait, serrant toujours dans son poing fermé ses pièces d'or. Ils la remirent debout, sa bouche saignait ; protégeant son ventre avec ses mains, elle avait eu le coude démis.

— Mon bébé, demanda-t-elle sitôt qu'elle put parler. Paule le lui montra, la tête écrasée. Elle s'évanouit à cette horreur.

— Nebo, dit Paule qui la soutenait il faut appeler.

— Non, couchons-la sous la cage d'escalier, et partons.

— Mais laisser ainsi une malheureuse...

— Paule, il faut m'obéir, sinon nous ne sortirons

pas saufs du périphe. J'ai peut-être tué cet ivrogne.

— Tué ! s'exclama Paule.

— Oui, dit Nebo en l'entraînant au dehors, je ne suis pas encore arrivé à doser l'empoisonnement de l'aiguille de façon à foudroyer temporairement, et à moins que l'alcool que contient cet organisme n'empêche le toxique de se répandre dans toute l'économie, elle est délivrée de son homme, et partant sauvée de son vrai péril... Voulez-vous que je vous dise votre pensée ? vous comparez ma façon de me débarrasser de cette ivrogne avec celle de Rodolphe, boxant le Chourineur et vous me trouvez inférieur. Je n'ai pas de muscles, je ne manieras pas un fusil de troupier ; je demande donc à la science les armes de ma sécurité. Certes, les idées justes sont éternelles et les gens qui ont bien pensé ont pensé à peu près de même dans tous les siècles, car l'horizon intellectuel ne saurait changer ; mais les formes et les moyens de l'action subissent une évolution ininterrompue et qu'il faut suivre, à moins de sottise.

Le héros moderne, le héros du vingtième siècle, sera un sifflet d'ébène avec une boîte dans la poche pour Durandal, et il en sortira suivant le besoin, le feu, l'asphyxie, le sommeil ou l'explosion. Évidemment, dans une fresque, cela ne donnerait pas des beautés décoratives, mais la vie est un perpétuel mariage forcé ; il faut bravement épouser les circonstances qui vous tombent sur les bras, soit pour les étouffer, soit pour en tirer tout le parti possible. La science nous masque le surnaturel, elle nous doit bien la compensation de jouer au demi-dieu, à l'aide des forces neutres. »

Ils débouchèrent sur le boulevard de Belleville jalonné de filles à l'affût du passant.

— Ces femmes sont des mendiante ? commença Paule.

— Nous les étudierons à une autre sortie ; vous avez une notion des mœurs du bas peuple, venez juger de ses idées. Je vous mène à la conférence d'Aguesseau des ouvriers, là où il n'y a pas de nihilistes, où l'on ne boit que du vin, bref, chez les modérés, ceux qui passent pour n'être ni fous ni méchants. Même, je vais vous faire assister à une curiosité intellectuelle ; le précipité que produisent les vérités politiques dans des cerveaux de faubouriens. »

A l'angle de la rue Lemon, un débit de vin tirait l'œil par ses rideaux rouges, sinistres dans le noir de la maison.

Nebo entra, fit traverser à Paule une salle remplie de consommateurs, et poussa une porte aux vitres dépolies. Ils furent en présence d'une douzaine d'ouvriers maniant des journaux avec animation, et qui se turent à cette irruption.

— Camarades, dit Nebo en faisant asseoir Paule, *je viens de Nantes et je vais à Bourges.*

Ils se regardèrent, se consultant.

— C'est bien la passe ; mais qui te l'a donnée.

— Le diable peut-être ; mais je l'ai, et vous êtes tenu à m'accueillir, ce sont mes mains que vous voudriez sales, pour avoir confiance, avouez-le.

— Oui, fit quelqu'un.

Nebo prit une carafe se versa de l'eau sur les mains, et, tirant le tiroir plein de cendres du poêle,

il les y plongeait, les retirant terreuses, méconnaissables.

Ils comprirent qu'il raillait.

— Vous êtes des enfants ; il y a, parmi les hommes, les pur-sang et les percherons, et vous êtes aussi nigauds de me reprocher la finesse de ma peau, que moi de vous inculper pour vos calus, nobles stigmates du travail. Si je suis de cœur avec vous, mes mains de monsieur peuvent vous rendre des services ; est-ce que vos députés portent la blouse ? Je suis peintre de décors ; j'ai hérité d'un oncle ; au lieu de travailler, j'ai étudié, et maintenant que j'en sais aussi long que tous les avocats qui dupent le peuple, je reprends ma blouse et je vais lutter avec vous contre le bourgeois. Je me suis fait tout seul des idées sur les choses, je vous les dirai ; mais les vôtres ?

— Les nôtres ? d'être le peuple souverain.

— De supprimer le patron.

— De prendre la place du riche.

— Et d'avoir du bon temps à notre tour.

— Moi, je ne demande qu'une chose ; moins de travail et davantage de salaire.

— Avec le suffrage universel, vous êtes si peu le peuple souverain, que vous n'envoyez pas à la Chambre un seul homme du peuple ! Pourquoi ? parce que vous sentez bien que pour siéger à une assemblée, comme pour aller en ambassade, il faut un apprentissage et qu'on ne peut être un bon serrurier et un bon politique en même temps : donc vous vous résignez à avoir pour chefs des bourgeois.

— Mais ils nous obéissent !

— Ils vous flattent et vous payent de mots. Vous les nommez pour quatre ans ; s'il surgit une guerre, est-ce qu'ils vous consultent avant de voter ? Donc le peuple souverain va se faire étripier, au bon plaisir de ses maîtres les députés. »

Ils ne trouvaient rien à répondre.

— Vous ne pouvez pas vous passer du bourgeois en politique, et vous ne voulez pas que l'usine ait un chef ainsi que l'atelier. C'est-à-dire que vous voulez être chacun ce chef : et vous avez raison. Seulement vous savez que dans le travail il y a un biais qu'il faut trouver, sans lequel on ne fait rien de propre. Eh bien, voilà le biais que j'ai découvert. »

Ils écoutaient avec une extrême attention.

— D'abord, un programme doit tenir sur un carré de papier grand comme la main ; et je vais vous faire le vôtre, — le nôtre veux-je dire !

Le peuple considère ses besoins comme des droits. Ses besoins sont : la *paix* ; on ne pourra faire la guerre sans qu'il l'ait votée et la feront seulement ceux qui l'auront votée et le service militaire obligatoire est aboli ; la *sécurité* ; la justice sera gratuite, la prison préventive supprimée, et toute affaire commerciale civile ou criminelle jugée dans le délai d'un mois ; l'*habitation* ; une loi proportionnera d'autorité le loyer selon la paye moyenne, construira des cités ouvrières, et placera des inspecteurs hygiénistes dans chaque quartier ; le *manger* ; le prix du pain sera baissé de moitié, et le déficit sera reporté sur les riches notables ou obtenu par des impôts sur le luxe bête, comme celui des chevaux.

Moyennant ces clauses, auxquelles il faut ajouter

la gratuité de tous les actes de l'état civil, et la création d'un *ministère de la misère* qui sera forcé d'employer tout bras qui demande du pain contre de l'ouvrage, le peuple se déclare satisfait de n'avoir rien à voir dans le gouvernement du pays.

— Ah ! ça ! Jamais !

— Tout le reste, mais pas ça ! •

Nebo riait en lui-même du triste aveuglement de ces pauvres diables.

— Et si on nous manquait de parole !

— J'y ai songé, et vous allez sauter : la monarchie vous donnerait plus de garanties, la monarchie tempérée par le régicide. »

Ils s'exclamèrent à la **pensée** de tuer un roi, eux qui acceptaient l'éventualité de l'émeute.

— Écoutez au lieu de crier, continua Nebo. Si vos députés se trompent ou vous trompent, chaque collègue ne peut pas refroidir son commettant, et quand il y a sept cents coupables, c'est comme s'il n'y en avait point : tandis que le roi, le dictateur, le président qui aurait accepté la responsabilité de tout, à sa première trahison, on le foudroie ; avec la chimie actuelle, on peut tuer n'importe qui, n'importe quand, n'importe où ! En journalisme, les gens d'honneur signent leurs paroles ; en politique tous les actes sont anonymes. Un article vous insulte, vous pouvez, soit provoquer le signataire, soit citer le gérant en justice. Eh bien ! une loi qui lèse les intérêts de plusieurs millions d'individus, une loi n'est pas signée ; qui l'a votée ? la Chambre, et la Chambre ce n'est personne. Donc, pourvu qu'on vous flatte pendant huit jours électoraux, on vous mène où l'on veut pendant quatre ans, peuple souverain !

— Ce n'est pas vrai, le peuple est souverain ; à preuve que vous pouvez lire sur tous les monuments : liberté, égalité, fraternité.

— O les naïfs ! votre peau appartient à l'Etat pour la faire crever jusqu'à l'âge où elle ne vaut plus rien. Voilà votre liberté. Plaidez sans argent contre une partie riche, vous verrez l'égalité devant la loi, et dites un peu à un passant bien mis : « mon frère », il fraternisera de sa botte avec le bas de votre dos.

— Si c'est pour nous iusulter que vous êtes venu, vous avez beau avoir la passe, nous vous f... une tautouille.

— Bravo ! quand on disait la vérité au roi, il vous montrait la Bastille, quand on dit la vérité au peuple, il montre les poings ; il emprisonnait, vous assommez !

— Je vais vous répondre moi, dit l'un. Oui, nous acceptons d'être soldats, parce que les séminaristes vont l'être ainsi que les prêtres ; moi je ferais triple service militaire pour le plaisir de voir un cardinal monter la garde.

— Voilà donc votre secret sentiment, promener sur la civilisation le niveau de votre infériorité ; pourvu que le voisin reçoive le même nombre de coups, vous accepterez la bastonnade. Puis, vous êtes plus privé de logique qu'un âne de plumes. Vous pouvez dire : « Je ne veux plus de séminaire ! » c'est une opinion à discuter ; mais vouloir que l'homme qui lira le bréviaire tous les jours de sa vie, s'y prépare par les refrains orduriers des marches, les causeries sales de la chambrée, les cartes transparentes et le lupanar, c'est inepte.

— Ça sera, et il y a bien d'autres choses qui seront comme la séparation de l'Église et de l'État.

— Oui, mais le peuple souverain doit avoir de la diplomatie et ménager le pape, puisque toutes les puissances comptent avec lui.

— Le pape, c'est un curé.

— Un curé en blanc, avec un Saint-Pierre plus grand que celui de Montmartre. Eh ! mais, que peut-il, il n'a pas même une ville à lui, ni un bataillon de soldats.

— Il gouverne cent millions d'âmes, objecta. Nebo

— C'est comme si vous disiez qu'il gouverne les brouillardards de la Seine puisqu'il n'y a pas d'âmes.

— Vous êtes sûr que l'âme n'existe pas ?

— Aussi sûr que je fume ma pipe, et c'est un curé qui m'en a fait apercevoir, le curé Meslier. Lisez-moi son *Bon sens*, un fier livre. »

Nebo reprit patiemment :

— Écoutez-moi encore, ce curé blanc, le pape, est le gardien d'une doctrine qui enseigne...

— Des blagues !

— Mais si ces blagues vous sont utiles, indispensables même pour asseoir la démocratie ! Jésus-Christ, dont le curé blanc se dit le vicaire, enseignait aux peuples que ce sont les pauvres et les ouvriers qui seront les riches et les patrons pendant l'éternité et que si les riches et les patrons sont durs au peuple dans cette vie, il les châtierà dans l'autre.

— Des blagues pour asservir le peuple, tout ça. Il n'y a pas d'autre vie ; on l'a inventée pour nous faire lâcher les bons morceaux, dans celle-ci, la seule, la vraie. Et puis, le peuple a trop de dignité pour men-

tir ; c'était bon pour les canailles du bon vieux temps.

— Ah ça ! mes maîtres, dit Nebo, vous admettez que, pour être cloutier ou zingueur, il faut un apprentissage, des dispositions même ; et quand il s'agit de politique vous dites carrément de tous ceux qui y ont travaillé depuis cinq mille ans « ils faisaient du sale travail » et vous ne savez pas seulement la partie. Auriez-vous l'idée d'aller dans une pharmacie, prendre vous-même le remède qu'il vous faut, alors que vous ne pouvez lire les étiquettes latines des bocaux ? Non, n'est-ce pas, parce que, même en se trompant, en vous trompant, le potard vous fera moins de mal que vous ne vous en feriez : et c'est pour cette raison que vous envoyez des bourgeois pour vous représenter. Eh bien ! pour revenir à mon idée, si la pharmacie n'a qu'un patron et responsable, et qu'il vous donne de l'arsenic pour du sucre, vous le tuerez ou le poursuivrez. Mais qu'il y ait sept cents potards ! Auquel vous en prendre ? Vous devez comprendre enfin que la collectivité du pouvoir n'offre aucune garantie.

Je continue ma parabole ; vous allez un jour dire à vos sept cents potards : « Je vous confie ma santé pendant quatre ans, faites-moi aller de mieux en mieux », ils vous donnent ce qu'ils veulent puisque vous ne leur avez rien demandé de précis. Si vous leur disiez au contraire : « J'ai la rogne, peux-tu me guérir ? si tu dis oui et que tu ne le fasses pas, tu m'auras menti et je te raccourcirai ! » Et maintenant voulez-vous savoir quel est le pire pharmacien ou le pirepolitique, c'est le bavard : l'avocat. Celui qui parle souvent et longtemps pense peu et n'agit pas du tout.

— Vous, si vous parlez souvent comme maintenant, vous vous ferez froter les oreilles, car vous en tenez pour le curé blanc...

— Mes docteurs, vous ne savez pas ce que vous dédaignez, une démocratie catholique.

— Jamais ! nous ne voulons plus d'églises, ni de synagogues.

— Attendez donc, il y a deux choses dans ce que vous dites : la religion, supprimée, c'est convenu ; mais le monument, l'art ?

— Le peuple n'a pas besoin de monuments ; des maisons aérées, voilà tout. Quant à l'art, c'est inutile ; qu'est-ce que je ferais moi, d'une statue.

— Et les livres ? continua Nebo.

— Ah ! parlons-en, c'est grâce aux livres qu'on nous monte sur le dos : lire les journaux suffit !

— Mais, citoyens et patriotes, sans livres, ou apprendrez-vous l'histoire de France ?

— On nous la dira en quelques conférences.

— La blague, le cabotinisme politique, et qu'on vous flatte, voilà vos désirs. Oui, vous êtes beaux comme des demi-dieux, vous êtes intelligents comme Balzac, vous êtes une assemblée de rois :

— Je crois que ce morveux nous raille.

— Paule, versez-moi de l'eau sur les mains ! » et il s'essuya soigneusement avec un mouchoir en dentelles.

— Où as-tu décroché cette toile d'araignée ?

— Drôles ! vous me devez le respect.

— Et pourquoi, espèce de bourgeois ?

— Je vais vous montrer pourquoi. »

Il prit un morceau de charbon, et sans une hésita-

tion, il dessina à grands traits, une magnifique tête de Marianne, sur le mur.

Paule, émerveillée de la beauté d'expression de cette République, songeait à la tête d'enfant que Michel-Ange dessina au-dessus d'une porte de la Farnésine en attendant Raphaël.

— Voilà pourquoi vous me devez le respect, parce que je suis un artiste et que l'artiste et le moine seuls ont l'âme assez haute pour vous aimer et vous faire du bien, malgré votre dégradation repoussante.»

Ils se levèrent menaçants et injurieux.

— Nous sommes ici sur la foi de votre chef Rudenty.

— Il a plus besoin de nous que nous de lui.

— Choisis celui de nous que tu veux pour adversaire. Tu nous dois raison...

— Pauvres insensés, vous ne comprenez jamais que la Force ! » et il sortit un revolver, mouvement que Paule imita.

— Vous voilà calmés ; et dire que ce sera éternellement votre histoire, vous brandirez vos poings hors de propos et vous vous arrêterez dans la mitraille.

— Nebo, voyez ce que fait ce bandit. »

Un des démagogues s'acharnait avec son couteau sur le dessin.

— Caliban ! laisse tomber avec mépris le platonicien, sais tu ce que tu fais là ? tu signes la condamnation du peuple. Le jour où les tiens porteront leur rage de barbares sur les dessins et les livres, nous qui sommes quelques centaines, nous vous exterminerons. »

Et s'adressant à Paule :

— *Decipiatur!* je n'ai pas assez de charité pour mettre ici, *quand même* ; des saints seuls pourraient encore les aimer. Et cependant, ce ne sont point des méchants ; mais leur crâne est fait comme l'œil du taureau, la première idée qui y rentre l'emplit tout et le ferme à un changement, quel qu'il soit ; ils ont l'esprit faussé ; le trépan serait vain ; ces têtes-là tomberont, mais ne se modifieront pas.

On a empoisonné le peuple, on l'a soulé de ses droits, et le faubourien arrivera à la lycanthropie de Nabuchodonosor : je ne sais pas de plus triste spectacle que le peuple sceptique ; je l'aime mieux à l'assommoir qu'ici ; mais sa cervelle est rongée par l'avocat, comme son épigastre par l'alcool. »

Un hercule à redingote entra comme un coup de vent, donna des poignées de main, et apercevant les deux jeunes gens :

— Excusez-moi, j'ai reçu le mot de Mérodack très tard, et j'ai été arrêté tous les dix pas : cette fois je tiens ma députation. Eh !... des revolvers, que s'est-il donc passé ?

— Rien, grâce aux revolvers ; vos hommes voulaient nous rendre en coups de poing des vérités que j'ai daigné leur dire. »

Rudenty se tourna vers ses acolytes pour les morigéner.

— Laissez, dit Nebo, vous perdriez de votre influence inutilement ; nous avons vu et entendu ce que nous souhaitions, et nous vous quittons à l'instant. Paule repoussa la main que le tribun lui tendait.

— Vous osez me tendre la main, après l'avoir

serrée à la brute qui a effacé ce merveilleux dessin de Nebo : je suis prince, moi, si vous êtes citoyen.

— J'ai été l'ami d'un prince, de Robert de Courtenay, et je serais allé aux galères pour lui.

— Donnez la main à Rudenty, Paule ; il n'est avec la plèbe que parce qu'il n'y a pas à cette heure un chef de parti qui mérite du dévouement. »

Rudenty baissa la main de la princesse sous le regard irrité des ouvriers.

Sur le boulevard de la Villette, Nebo disait à Paule :

— Vous avez vu le peuple qui boit et le peuple qui pense, vous allez voir le peuple qui s'amuse.

— Si ces délassements répondent à ses conceptions!...

— Voilà ! fit Nebo, au tournant de la rue de Belleville, et il montrait un porche, éclairé de girandoles, voilà le café-concert, le mauvais lieu de l'art, où Euterpe est caricaturée en gadoue et Erato en pierreuse ; l'école d'abrutissement la plus sûre pour avachir le faubourien, digne pendant de la brasserie à femmes. Hâtons-nous, car il est onze heures et demie. »

Quand ils entrèrent dans la salle où depuis plusieurs heures le gaz, les pipes, les haleines, les sueurs et les boissons viciaient l'atmosphère, Paule fut prise de toux ; on chuta violemment, car Mademoiselle Olympia, la coqueluche de ce public, chantait la *Jarretière*, une ineptie à sous-entendus orduriers, qu'elle soulignait de déhanchements canailles et de gestes obscènes. Les hommes, en bourgeron de travail, laissaient s'éteindre leurs pipes, extasiés et

la bouche ouverte. M<sup>lle</sup> Olympia était laide, on devinait la cuisinière sous la robe de soie bleu pâle, et bien des femmes d'ouvriers présentes valaient plastiquement mieux que la chanteuse ; aussi la princesse fut-elle stupéfiée d'entendre, après l'ovation du dernier couplet, une ouvrière disant à une amie :

— Je comprends que nos hommes soient tentés par ces femmes-là, et si le mien en pinçait pour une, dame ! j'en pleurerais et je crierais, mais bien au fond, je me dirais qu'il n'a pas tort ; une robe de soie bleu pâle, et ces mines, ces tortillons, ça monte autrement l'imagination que nos caracos rapiécés, nos visages sans même de poudre de riz, et notre démarche éreintée par le travail de tout le jour.

— Moi, dit la princesse en se penchant vers l'ouvrière, je vous trouve cent fois plus jolie et surtout plus intéressante avec votre petit sourire triste et résigné que cette drôlesse à troupiers.

— Eh bien ! répondit la femme, quoique vous soyez bien joli, excusez-moi de répondre à un bon compliment par un mauvais ; si j'avais une bêtise à faire, ce serait pour Carolus. »

A cet instant entra en scène un boudiné ridicule qui se mit à glapir, avec des langueurs risibles et des roulements d'yeux :

Je me nomme Po-Paul  
Je demeure à l'entresol  
Aussi je me pousse du col...

Carolus exerçait sur le public féminin le même empire que M<sup>lle</sup> Olympia sur les hommes ; elles le baisaient du regard.

— Le paysan a-t-il jamais vu le paysage ? Le

peuple non plus ne se comprend pas lui-même et il va à l'artificiel, comme un blasé. Que d'inconscience dans l'humanité ! Je vais vous rendre consciente de la Terpsichore populaire. »

Ils descendirent le boulevard jusqu'à la rue de la Présentation, guidés par le bruit du quadrille d'Orphée.

— Retenez, Paule, que sur tout habitacle d'où sort une note d'Offenbach, on peut écrire : mauvais lieu. Ce policeman nous a regardés ; or, vingt rôdeurs nous sont moins redoutables qu'un gardien de la paix qui aurait la fantaisie de nous mener au poste pour y faire constater notre identité le lendemain matin. Nos blouses sont trop propres et nos mains aussi.

— Voici ce qui ne doit pas l'être du tout, » et Paule indiquait du regard un groupe de souteneurs et de filles se disputant à l'entrée de la Boule-Noire. Ce n'était plus la vulgarité simplement laide de Bullier, mais une brutalité perverse où la prostitution avait l'invite querelleuse et la danse un caractère de savate. On sentait que la fille se compliquait de la voieuse et que le souteneur avait un couteau bien aiguisé dans sa poche. On eût dit que la Boule-Noire se trouvait le bal frontière entre la misère qui flâne et le crime qui attend. Les deux jeunes gens, attachés dans un coin de la salle, regardaient avec dégoût les cynismes d'un chahut indescriptible, quand une voix rauque dit derrière eux :

— Je sais un bouchon où le vin c'est du sang et l'eau-de-vie du soleil... Quand je suis gris je vois clair ; vous êtes des artistes qui venez voir, et si ça

ne vous faisait pas peine de dépenser quelques francs pour faire un heureux... je sais un bouchon où le vin c'est du sang et l'eau-de-vie du soleil.

— Est-ce loin ? dit Nebo, en étudiant l'individu.

— Non, tout près, rue Lauzin.

— Allons-y, fit la princesse.

— Ivrogne, si tu ne veux que boire tu boiras sans nous, voici un écu ; mais tu m'as l'air de racoler pour un coupe-gorge. Avoue ? si tu vois clair quand tu es gris, tu ne dois pas craindre que nous te fassions pincer.

— Vous êtes généreux, et curieux, ça me va ! Là où je veux vous mener, on n'a jamais tué ; on éteint le gaz, on fait du bruit comme pour une lutte, on fouille vos poches, le patron rallume et f... tout le monde dehors ; le tour est fait.

— Tu connais donc le Paris du crime et du vol et tu pourrais nous y guider, en te payant bien.

— Oui, mais je ne réponds pas de vos peaux ; elles sont trop fines et trop tentantes pour les cou-teaux.

— Où te prendre, si on a besoin de toi ?

— De midi à une heure, sur le banc qui fait face au 144 du boulevard de la Villette.

— C'est bien, détale.

— Ne pourriez-vous pas, Nebo, vous passer de ce vicierone-là ? de pareilles collaborations salissent.

— Ma chère Alighiera, vous ne pouvez pas exiger que ce soient les anges qui vous fassent les honneurs de l'enfer ; et mon but n'est-il pas de détruire tous les inconnus qui vous obsédaient ; voici encore un gardien de la paix qui s'inquiète pour nous, ils

doivent connaître jusque dans leur atavisme les commensaux de ce bouge, et nous les intriguons en qualité de nouveaux. Les jeunes héros au casque élevé et brillant nous couvent d'un œil attendri ; vous avez votre nausée, n'est-ce pas, partons donc : et je vous en prie, si une fille vous obsède, ne la traitez pas comme la Porporata.

— Cependant, je ne peux lui offrir le bras.

— Non, mais il faut *cunctatorer* ce soir ; avec la police, qui est jalonnée sur ce boulevard, on ne peut se servir ni de revolver, ni de fulminate et je n'ai pas sur moi de globules stupéfiants. »

Il marchèrent très vite et sans encombre jusqu'au boulevard de Clichy. Là, une vilaine mine leur demanda l'heure. Nebo fit luire le canon nickelé de son revolver, l'individu se contenta de cette réponse et passa sans insister.

Paule, en tirant son mouchoir, fit tomber une pièce d'or, et comme Nebo s'arrêtait frottant une allumette :

— Nous n'allons pas nous mettre à quatre pattes pour vingt malheureux francs ? fit-elle.

— Ah ! cochon de riche ! » cria une voix encolérée, et se retournant, ils virent un homme tout près d'eux et qui, chaussé d'espadrilles, les avait talonnés sans bruit.

— Au lieu de m'injurier, ramassez-la, je vous la donne ! dit la princesse ; et même je vous en donnerai une autre.

— Tu veux me faire l'aumône, richard, c'est ta peau que je veux, quand je t'aurai arraché la livrée de l'ouvrier que tu salis en la portant ! » et il retroussait

ses manches pour mieux taper, quand Nebo qui avait dans sa main le contenu d'une boîte, lui jeta une poignée de poivre dans les yeux. Aveuglé, l'homme hurla.

Ils continuèrent leur chemin, le laissant vociférer

— Le peuple est horrible ! dit la princesse.

— Mais il est horriblement malheureux, et vous lui devez votre pitié.»

## V

### LA TRAITE DES BLANCHES

— Même quand on a donné son âme, on ne s'est pas donné toute ; et l'instinct qui ne trompe pas, a mis et ancré dans tout cerveau de femme que l'irréparable de la passion et du péché c'est d'ouvrir ses bras et de les refermer sur l'aimé. A notre première conversation vous avez dit crûment l'égalité des femmes devant le lit ; eh bien ! je la nie : notre personnalité existe toujours, dans la volupté et dans la douleur, on a sa façon de rire, comme sa façon de pleurer, quel que soit le sujet de la gaieté ou du désespoir. Vous êtes, au bout d'un mois de fréquentation, l'être que j'aime le plus au monde, je vous défendrais au péril de ma vie, et je vous admire autant que je vous aime, eh bien ! Nebo, ce don du corps qui paraît si peu, je ne vous le ferais pas, s'agirait-il de nous sauver tous deux.

— Je suis bien de votre sentiment, puisque le baiser de la première venue me révolterait ; mais la crudité que vous me reprochez et qui visait à écarter toute idée charnelle, exprimait aussi le fatal amoindrissement d'un sentiment se résolvant en une sensation. Dans nos mœurs, l'acte d'amour est devenu chose banale et de consommation journalière, et l'État impose patente et protège des lieux où des femmes sequestrées sont livrées à tout venant pour une menue pièce de monnaie.

— Horreur ! fit la princesse.

— Oui, l'ivrogne le plus repoussant, pour le prix de trois ou quatre bouteilles, peut être appelé « mon chéri, » embrassé, caressé et se croire un amant aimé pendant une heure.

— Juste Dieu ! s'écria-t-elle, cela serait et vous ne mentez pas. Nebo ? Certes, je savais qu'il y a d'immondes femmes qui vivent de la honte, mais le « à tout venant » m'épouvante, je n'y peux croire. »

La voiture s'arrêta à l'angle de la rue d'Alésia et de la rue de la Tombe-Issoire. « Vous attendrez au Lion de Belfort » dit Nebo au cocher. Une aigre bise lampassait la flamme des réverbères, et dans la nuit sans lune, le faubourg sans vie dégageait de la peur.

En débouchant dans la rue de la Voie-verte, ils se croisèrent avec une bande de jeunes gens silencieux, l'allure transie et penaude qui sortaient d'une porte cintrée que surmontait une lanterne rouge démesurée.

— Où sommes-nous ? demanda la princesse.

— Sur une voie de Vénus Pandemos ; vous allez entendre le chant des sirènes. »

Quelques pas plus loin, à une porte entre-bâillée

qu'éclairait une lanterne bleue, historiée d'un numéro blanc, couleur de la virginité et de la mort c'est-à-dire de l'infécondité, parut sur le seuil.

— Gentils messieurs, j'ai de jolies dames.

— Mais, demanda Paule, poursuivant son idée, si elles ne nous trouvent pas assez jolis.

L'immonde Iena ne comprit pas.

— Il y a onze dames, vous pourrez choisir.

— Et si celles que nous voulons ne nous veulent pas.

— D'où sortez-vous ? mon joli monsieur ; elles sont ici pour votre plaisir et non pour le leur.

— Si celle que je choisirai a de la répulsion pour moi, insista Paule.

— Inconnue à la Voie-verte, la répulsion, » et la Iena de rire. « Répulsion ! mais Monsieur leur arracherait plutôt la peau du ventre. »

La porte épaisse, compliquée de barres et de chaînes, semblait plutôt celle d'une prison que d'un lieu de plaisir.

Ils entrèrent dans un vestibule peint en marbrures.

— Y a-t-il du monde dans un salon ? demanda Nebo.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que nous voulons voir d'abord : pas de commentaires, » et il tendit un louis à la mégère.

Elle hocha la tête, de l'air d'un marchand à qui l'on fait une commande bizarre, et les mena dans une pièce servant de débarras, les fit monter sur une table, à la hauteur d'une prise de jour triangulaire, et les laissa seuls.

Paule fut très surprise du spectacle et Nebo lui-même ne comprit pas tout d'abord.

Des jeunes gens de la bourgeoisie, bien mis, et pourtant canailles de pose et d'expression, se vautreient tous ensemble sur un côté du divan ; des femmes à coiffures compliquées et exagérées, en robe de soie décolletée, étaient assises en face sur une même ligne de quart de cercle ; ils riaient, elles semblaient humiliées et furieuses.

De moment en moment, un jeune bourgeois allait vers une fille, lui plongeait avec une brutalité voulue son poing dans le corsage, ou lui prenait la jambe en la pinçant méchamment, puis, il mimait un grand dégoût, aux applaudissements de ses compagnons. Ces lâches étaient contents d'eux-mêmes ; eux bestiaux ! Non, ils avaient lu Renan, ils avaient appris de lui que Néron, le type de la brute perverse, était un artiste, et ils faisaient de l'art sadique ; ils s'étaient cotisés et, pour trente francs, ils avaient droit de possession et d'humiliation, pendant une heure, sur dix malheureuses qu'ils s'ingéniaient à torturer dans tout ce qui peut rester à la prostituée de dignité et de délicatesse.

— Oh ! les âmes basses, fit Paule quand Nebo lui eut expliqué la scène.

— Abrégeons ce supplice, et ils descendirent de la table.

— Faites venir toutes vos femmes ! ordonna Nebo à la proxénète.

— Toutes ces dames, au choix ! glapit-elle.

— « Au choix », répéta Paule, comme pour s'affirmer une invraisemblance : et quand elle vit ces femmes

entrer, avec la hâte d'échapper à leurs persécuteurs et l'appréhension des nouveaux venus, elle s'appuya à la cheminée, défaillante devant cet abîme de misère et de dégradation.

Elles disaient « bonsoir messieurs, » et restaient debout, gauches et intimidées par le regard visible-ment triste des deux jeunes gens :

— Asseyez-vous donc, mesdames, dit Nebo avec une politesse qui les étonna.

— Vous semblez si bon, fit l'une, que je vous demanderai de mettre cette lettre à la poste. Ici on a toujours peur que nous nous plaignions et on intercepte.

Nebo mit la lettre dans sa poche.

— Vous ne sortez donc pas ? demanda Paule.

— Jamais qu'aux grandes fêtes, toutes ensemble et surveillées par Madame.

— Et si demain, tout à l'heure, vous vouliez sortir d'ici ?

Les filles s'entre-regardèrent.

— Et la dette ? vous ne savez donc pas ? Eh bien ! quand une femme entre en maison, on lui donne du linge et une robe de soie et on lui compte cela au moins cinq cents francs. Ensuite le tabac, le blanchissage nous le payons au double, et nous n'avons qu'un tiers de ce que nous gagnons. Aussi celles qui s'acquittent sont si rares qu'on peut dire, en entrant, qu'on n'en sortira que pour l'hôpital

— Vous qui semblez avoir à peine vingt ans, dit Paule, vous resterez ici jusqu'à l'heure de l'hôpital ?

— Dans les maisons, oui ; mais pas dans celle-ci : on renouvelle les dames ; un patron de Montauban

doit venir ces jours-ci, il payera les dettes de celles qu'il voudra emmener ?

— Ainsi, dit la princesse, grâce à cette dette vous ne pouvez pas sortir de la prostitution : et si vous vous échappiez ?

— La police et les gendarmes me poursuivraient comme voleuse, puisque je dois et que je partirais sans payer. Mais vous pâissez, souffrez-vous ? firent-elles avec intérêt.

— Ne me touchez pas ! dit Paule qui essayait sur son front une sueur glacée et dont la pitié n'éteignait pas la répulsion.

La porte s'ouvrit et une fille parut, elle venait de pleurer et, marchant avec peine, s'assit à l'écart.

— Celle-là, Claudie, sortira, estropiée peut-être, mais elle paiera sa dette.

Et comme Nebo regardait cette courageuse de l'infamie, elle se croisa les jambes, et il vit du sang à son bas, il réprima un geste d'horreur ; la lèna entra :

— Irma, dit-elle, viens et ne fais pas ta sottise, c'est le monsieur d'hier. »

— Non ! s'écria la fille, je sais ce qu'il veut, je n'irai pas.

— Ma fille, quand tu es entrée, je t'ai prévenue...

Nebo, l'être fort contre lui-même, ayant la science du bien et du mal, très calme et très souriant, rougit et cacha la tête dans ses mains, écrasé de honte.

— Oh ! Seigneur Dieu !... Seigneur Dieu !... murmura-t-il. Et d'une voix terrible : « Sors de devant mes yeux, monstre. »

La proxénète eut peur de cette colère et s'enfuit.

— Vous m'effrayez moi-même, dit la princesse.

— Maudit soit le peuple qui viole la loi des sexes, maudit soit l'État qui viole le libre arbitre des faibles ! Maudite cette société qui ouvre à tous des Sodomes et des Gomorrhes et leur donne son officielle sanction. Anathème sur cette bourgeoisie qui immole des créatures à l'âme immortelle, à la luxure sanglante de ses fils et à la sécurité de ses filles, maudite, sept fois maudite soit-elle, jusque dans le ventre des mères ! »

Il proféra ainsi d'une voix qui allait en s'assourdissant, et puis le calme se refit sur son visage.

Le Leno, en manches de chemise qu'il retroussait d'un air menaçant, était sur le seuil du salon

— Ah ! mes petits mufles, vous manquez de respect à ma femme !

— Tu n'es pas un homme, ta femme n'est pas même une femelle, vous êtes au-dessous de la brute, quelque chose qui n'a pas de nom et si je ne te tue pas, c'est que tu répugnerais même à l'équarisseur ! » dit Nebo.

Le Leno cria d'abjectes invectives ; Paule, à qui la surexcitation du Platonicien se communiquait, tira son revolver et, sans viser, appuya le doigt sur la gâchette ; la balle jeta à terre la casquette du scélérat, qui, subitement lâche, se précipita dans le corridor.

Les filles sortirent en grand tumulte. On entendit verrouiller la porte de la rue.

— Vite, fit Claudie, poussez ce canapé devant la porte.

— Restez, lui dit Nebo, vous sortirez avec nous, je paierai votre dette. »

Tout à coup l'obscurité se fit, et la princesse eut peur.

— Paule, tenez bien cette bobine de magnésium. » Il alluma le fil métallique, et la salle fut vivement éclairée.

A des grognements de bêtes, Claudie s'écria :

— Les chiens ! Deux boules-dogues terribles.

Nebo dévissa le pommeau de sa canne, fit saillir une très petite lame et se penchant sur le canapé dans l'attitude du matador attendant l'élan du taureau, il piqua l'un des molosses au museau et atteignit l'autre au cou : le premier tomba foudroyé, le second se roula par terre convulsivement.

— Maintenant, revolver au poing.

— Je vais chercher la police, cria le Leno qui n'osait se montrer.

— Hâte-toi scélérat et dis-lui que tu as voulu assassiner le comte Ladislas Noroski, attaché à l'ambassade russe, et ouvrant sa redingote, on vit sur son gilet blanc le cordon de l'Aigle Noir.

Le Leno crut à ces paroles et craignit que quelqu'un de si haut placé ne lui fit fermer son lupanar.

— Partez, messieurs, dit-il, vous êtes les plus forts.

— Le gaz d'abord, s'éclairer au magnésium étant très coûteux ; des habits pour Claudie et un acquit de sa dette. Que devez-vous ?

— Quatre cents francs encore ; mais j'ai deux louis dans mon bas, et elle tendit les pièces d'or ensanglantées.

— Gardez-les, pauvre fille et rallumez le gaz.

Au bout d'un moment, le tenancier tendit le reçu •

Nebo mit quatre billets de banque roulés dans le canon de son revolver et le lui tendit.

On avait jeté par-dessus le canapé des vêtements à la fille.

— Holà ! que le corridor soit vide ! » Ils déplacèrent le canapé, enjambèrent les chiens morts et trouvèrent la porte de la rue fermée. A cet instant Irma accourut, tenant la clef.

— Venez avec nous, dit Nebo.

— M'entretenez-vous.

— Nous vous aiderons à attendre et à trouver du travail.

— J'en ai trop perdu l'habitude pour la reprendre ; je reviendrais ici, au bout d'un mois, autant y rester, et elle referma la porte sur ces lâches paroles.

— Maintenant, Claudie, où faut-il vous mener ?

— Mais je vous appartiens, vous m'avez achetée.

— Rachetée, Claudie ; le rachat des captifs est une des œuvres de miséricorde.

— Alors c'est pour me sauver tout simplement que... mais vous êtes des saints !

— Paule ! voilà un mot, bien beau à faire prononcer, et le plus haut titre qu'il soit donné de recevoir.

— J'ai une sœur honnête et qui travaille ; elle m'a promis de me recevoir si je m'amendais ; elle habite au 56 de l'Avenue d'Orléans.

— C'est notre chemin de vous escorter. »

Le trajet fut silencieux, chacun restait diversement étonné, Paule, d'une ignominie qu'elle ne concevait pas encore, Nebo, d'une perversité qu'il ne croyait pas si générale et sous la protection de l'État.

Claudie, de sa délivrance, qu'elle trouvait miraculeuse.

— Voyez-vous cette mansarde éclairée ? — et elle appela.

— C'est moi, ta sœur Claudie, cria-t-elle quand la petite fenêtre s'ouvrit.

Paule lui remit l'acquit du Leno.

— Gardez-le comme une exhortation contre la rechute.

— Toi, toi ! s'écriait la sœur en embrassant la triste prodigue : et sortie, bien sortie, pour toujours, de... » et l'honnête ouvrière, au lieu d'un mot, étendait la main vers la Voie Verte.

— Ces messieurs m'ont rachetée, expliqua Claudie. Mais sa sœur subitement refroidie :

— Cesser d'être à tous pour être à plusieurs, ce n'est pas s'amender ni tenir ta promesse.

— Elle est libre, à vous de l'amener là où se fait la grande lessive des âmes. »

Ayant montré l'église Saint-Pierre, Paule passa son bras sur celui de Nebo, et ils laissèrent les deux femmes immobiles d'émotion et de curiosité.

— Cher platonicien, à mesure que je comprends, mon épouvante s'accroît et vous-même, sortant de cette bonté dédaigneuse votre aspect ordinaire, pourquoi subitement avez-vous crié anathème ?

— Je devrais vous taire encore cette sinistre découverte, attendre que la progression logique de mon enseignement douloureux amenât la leçon dernière, où le sang du crime se mêle à l'ordure de concupiscence, mais mieux vaut glacer votre imagination que la laisser courir autour de la vertigineuse Aberration. »

Il chercha un moment ses expressions, puis hardiment, il lui révéla la secrète horreur des Caprées et le maléfice du maréchal de Retz.

L'esprit de Paule tâtonna devant ces œuvres de ténèbres, puis, soudainement éclairée d'une lueur diabolique, elle cria et crispa sa main sur le bras de son compagnon, comme devant un danger palpable.

Le lion de Bartholdi se dressait devant eux.

— Ce n'est pas gai, mes bourgeois, de stationner ici, où le vent joue aux quatre coins avec cinq boulevards, dit le cocher.

— Je payerai l'ennui ; place Cambronne.

— Comment l'Etat tolère-t-il...?» commença Paule quand la voiture roula.

— L'État reconnaît d'utilité publique la prostitution autorisée.

— A quoi, Dieu juste, est-elle utile ?

— A la santé des fils Prudhomme. Dieu a suspendu sur la fornication la menace d'une possible maladie ; mais Prudhomme se flatte d'éluder cette loi comme il élude celle même qu'il édicte journellement. A cette fin, il fait poursuivre toute malheureuse qui se vend, non pour la sauver, mais pour la forcer à se présenter périodiquement devant les médecins, afin que lui, Prudhomme, puisse paillarder en sécurité. Moyennant cette soumission, la prostituée, au lieu d'être traquée, devient d'utilité publique ; mais qu'elle ne s'avise pas de salir de sa présence le macadam qui s'étend devant les immeubles bourgeois, Prudhomme veut des filles, mais loin de son patriarcal foyer ; il pratique tous les vices, mais lâche, fils de lâches, père de lâches, il veut prévariquer, avec

garantie médicale que sa chère santé ne court point de risques. Or cette sécurité prétendue ou réelle, peu importe, enhardit les moins osés, et l'amour, du moins son acte, banalisé, avili, rentre pour la présente génération dans la série hygiénique des *secreta*. Vous avez vu l'État laissant volontairement la fille dans l'impossibilité de se relever, eh bien ! je vais vous étonner bien plus, il y a dans le code français cet article singulier, en temps démocratique :

Tout citoyen français, pendant dix années, de quinze à vingt-cinq ans, ne pourra pas se marier, et ira au lupanar, à moins d'être un riche. »

— Cela ne peut pas être dans le code !

— Tous les Français sont soldats trois ans. Le citoyen, vivant de son travail, marié jeune, devra, lors de la conscription, laisser mourir de faim sa femme et ses enfants : ce qui équivaut à « défense de se marier avant la conscription. » Ajoutez la défense de se marier pendant le service, et voilà à vingt-quatre ans, un citoyen sans le sou, sans état, rouillé dans son métier, qui mettra un an à rentrer dans la vie sociale ! Je vous répète donc qu'il n'y a que les riches qui puissent se marier en France, avant vingt-cinq ans.

— Mais le peuple est donc d'une bêtise.....

— Égale à son malheur, incommensurable La liberté dont il se contente se dénomme pour moi « la tyrannie sans exception ; » le Français se dit libre quand il l'est autant que son voisin, ce dernier fût-il dans la cage du cardinal La Ballue.

— O stupide humanité !

— Plus qu'aucune voix ne le criera. Il y a, depuis

l'aube des sociétés, un minotaure éternel ; on l'appelle « le bon plaisir du roi », « la volonté du peuple », c'est la raison d'État, Moloch abstrait, plus terrible que le colosse de bronze où cuisaient en même temps des centaines de victimes. Tous les despotismes du passé : exactions féodales, tyrannie royale, jusqu'à l'impertinence du noble appelant « mademoiselle » la bourgeoise mariée et mère de famille, vous le retrouveriez sous la visière verte, dans les cartons de notaire de la raison d'État ; elle cache le vieux sceptre de fer dans sa manche de lustrine. Jamais un pape ou un empereur n'eut osé laisser Ingres quatre heures durant dans un corridor de ministère ; il eût été déshonoré devant l'univers : le commis qui s'est offert cette impertinence n'ayant pas de nom, rentre dans cet abstrait : l'administration. Certes, pour canoniser Torquemada ou béatifier Louis XIV, il faut un Monsabré ou un niais de Froshdorff, mais le pervers intelligent sera toujours moins néfaste que la buse, car il fera le bien nécessaire à ses desseins, tandis que la buse, de par sa nature, comme le Diable, cette autre buse, ne peut que le mal, étant le laid. »

Le fiacre renvoyé, ils cheminèrent un moment sur le boulevard de Grenelle, dévisagés par des groupes sinistres, surveillés par les gardiens de la paix, qui n'aiment pas que les messieurs pérégrinent dans les mauvais quartiers ; bousculés par une nuée de soldats, les uns ivres à demi, les autres regagnant la caserne au pas de course, car minuit approchait.

Nebo s'arrêta devant une maison à deux étages dont le rez-de-chaussée à vitres dépolies semblait

illuminé : un numéro doré colossal s'étalait comme un chiffre d'infamie au-dessus d'une porte-persienne qu'il poussa du pied.

La salle lambrissée de glaces, plafonnée de lustres, leur envoya une bouffée d'étuve. Des femmes en chemise disparaissaient dans une bigarrure de tous les uniformes de l'armée, et une griserie au ton bruyant, au geste brutal, les retint un instant sur le seuil.

— A la porte les pékins, cria-t-on.

Nebo, sans paraître entendre, s'attabla avec Paule.

Sitôt, une fille dandinante et la chemise à demi troussée, le ventre provocateur, vint se frotter à Paule qui l'écarta du geste.

Croyant que c'étaient simplement des consommateurs difficiles au choix, elles se présentèrent successivement, avec les mêmes torsions cyniques et Paule mordait son mouchoir pour ne pas crier de dégoût.

Et chaque fois que Nebo, d'un mot qu'il s'efforçait de dire avec douceur, repoussait une fille, celle-ci se repliait vers les autres consommateurs, avec une rancune qui marmottait à voix basse.

— Et toi, la Bretonne, dit un maréchal des logis, va voir comment ces freluquets te recevront.»

Celle-là marcha vers les jeunes gens sans cynisme ni honte, comme un troupié à l'ordre de son chef.

Cette grande et robuste fille, au front entêté, intéressa Nebo.

— Asseyez-vous, lui dit-il, je devine en vous de l'intéressant.»

Elle s'assit sans répondre.

A cet instant entraient bruyamment plusieurs li-guards qui poussaient devant eux un camarade.

— Je te dis que tu nous embêtes avec ta femme ; tu te fais maigrir pour elle, qui à cette heure traîne la peau.

Paule vit la bretonne devenir livide.

— Qu'avez-vous ?

— Mon mari, ce soldat que mènent les autres, il va me tuer... et comment vivront les enfants jusqu'à la fin de son temps ?... »

Nebo comprit l'horrible drame qui allait se dénouer et il songeait au moyen d'empêcher quelque sanglante affaire où la princesse se trouverait témoin et compromise, quand un des lignards arrachant son triste compagnon à sa torpeur.

— Mais regarde donc cette jeunesse, une payse à toi je parie.

Le soldat se dressa avec violence, le feu de l'apoplexie rougit sur sa face, il porta ses mains à son crâne, sentant sa raison lui échapper, et, bégayant :

— Ma femme... ma femme ici !

Soudain la fureur succéda à l'effarement, il tira son sabre-baïonnette et bondit vers la table.

On put le contenir et le désarmer à plusieurs.

Alors, s'avança en veston de velours, en chemise de dentelles décollée, les doigts cerclés de bagues, un blondin gras et souriant, le Leno.

— Voilà, dit Nebo bas à Paule, un électeur éligible, contribuable et patenté pour une industrie reconnue par l'État, marchand de chair humaine vivante, et surmontant son dégoût :

— La Bretonne se trouve la femme de ce soldat ; il peut demain vous faire plus de tapage qu'aujourd'hui, je m'offre à l'accoutumer à venir voir tran-

quillement sa femme ici ; mais il faut que mon ami et moi nous montions dans la chambre avec le mari.»

Pendant ce colloque, le malheureux écumait de rage invectivant et se débattant.

— Monsieur, répondit le Leno, mon honorable père, en me laissant cette maison, m'a dit : « Mon cher fils, faites respecter toujours le règlement afin d'être respecté, et il est de règle depuis un demi-siècle qu'on ne monte que deux dans la même chambre. »

— Je suis médecin-aliéniste, répondit Nebo, et la colère du soldat présente un cas rare que je voudrais étudier ; je vous paierai... six chambres.

— Non, monsieur, dit le joli proxénète, nous sommes des confrères, nous soulageons tous les deux l'humanité souffrante, touchez là, et puis vous serez le maître d'étudier toute la nuit ces deux sujets. »

Et le joli Leno tendit la main.

Nebo ne s'attendait pas à la perversité de cet être abject qui, devinant un intérêt dépendant de lui, refusait de l'or et imposait une humiliation, avec une ironie de salon ; mais le platonicien n'hésita qu'imperceptiblement, il accepta cette main immonde : accompagnant ce geste d'un regard qui fit peur à Paule et que le Leno ne vit pas.

— Allez à votre chambre, dit Nebo à la Bretonne, et, se penchant à l'oreille du soldat :

— Tu veux tuer ta femme, songe auparavant qu'elle n'est ici que pour tes enfants.

— Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... » sanglota le malheureux dont toute la colère tombait, et il se laissa prendre sous le bras par les deux jeunes gens.

Ils montèrent au second étage et trouvèrent porte ouverte, la Bretonne à genoux, tenant à la main des talons de mandats.

Maintenant, le mari tremblait de tous ses membres, la tête perdue, n'osant ni pardonner, ni maudire.

La Bretonne avança vers lui, en se traînant sur les genoux.

— Écoute, Yvon, tu m'as épousée à seize ans, je t'ai donné un enfant chaque année : notre curé disait que la Vierge bénit les nombreuses familles ; quand ta conscription est venue, nous avions quatre enfants, l'aîné avait quatre ans et j'étais enceinte ; je ne savais pas de métier, j'étais gardeuse de bestiaux, tu m'envoyais sept sous par semaine ; les enfants allaient mourir de faim, alors j'ai demandé conseil à la vieille du Chemin Creux, tu sais ; elle m'a dit, « la vie de quatre petits ça vaut plus que ton honneur : va à la ville, demande la maison de tolérance ; là les hommes te passeront sur le corps tout le jour, mais tu m'envoyeras de l'argent, et je jure sur le crucifix de t'élever tes petits. » Je suis allée à la ville, je suis entrée dans la maison ; puis on m'a amenée ici où je gagne davantage ; les petits sont sauvés. Je ne te demande que de me laisser vivre jusqu'à ce que tu sortes de l'armée, quand tu pourras travailler, alors tu me tueras ; mais si tu me tues maintenant, je me serai damnée, j'aurai perdu mon âme sans sauver les petits !

— Je vous disais bien, Paule, que le citoyen français n'a pas le droit de se marier avant vingt-quatre ans, s'il n'est pas un riche.

— Yvon, dit Paule, embrasse ta femme et relève-

la, tiens, je t'en donne l'exemple!» Et Paule effleura de ses lèvres de vierge le front de la prostituée.

Alors les deux infortunés se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en sanglotant.

Nebo, au bout d'un moment, les désenlaça doucement.

— Il faut que dans une heure vous soyez hors d'ici; que devez-vous? »

La Bretonne à cette demande chancela.

— Trois mille francs, murmura-t-elle atterrée.

— Vous ne les avez pas sur vous, Nebo? demanda Paule avec anxiété.

— Non, dit-il, et il ouvrit la fenêtre; il y avait des barreaux de fer: il prit dans sa boîte métallique un flacon et en versa goutte à goutte autour d'un barreau; le corrosif creusa la pierre autour du scellement.

— Yvon, ordonna Nebo, descelle-le d'en hant. »

Le robuste gars, après quelques efforts, retira complètement le barreau; on pouvait passer...

— Habillez-vous le plus convenablement que vous pourrez, et vous, Yvon, faites une corde en tordant les deux draps.

Yvon obéit.

— Combien avez-vous de temps à faire?

— Six mois.

— Résignez-vous; si c'eût été deux ans, je vous aurais donné l'argent et les moyens pour désertir, » et à la fille: « Voici quatre cents francs, tout ce que j'ai sur moi, vous allez descendre avec Yvon par cette fenêtre; la petite porte qui donne rue des Usines est facile à ouvrir; en tout cas, voici un stylet pour dé-

visser la serrure ; vous prendrez un fiacre qui vous mènera à la gare de l'Ouest, et vous partirez pour votre village par le premier train. Maintenant menez-moi dans une chambre, cabinet ou débarras, à l'opposé de celle-ci, où je puisse entrer sans éveiller de soupçon, » et ce disant, Nebo mettait une mèche dont il calculait la longueur à un flacon de fulminate d'or. La Bretonne le conduisit dans une sorte de lingerie ; Paule, inquiète de son absence, le rejoignit et le vit avec un pinceau enduire les murs d'une trainée humide incolore.

— Etes-vous prêts ? demanda-t-il en rentrant dans la chambre, et il attacha lui-même le drap tordu.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda la Bretonne.

— Nous sommes pour vous la Providence, pauvres êtres.

— Oh ! vous êtes des anges, et elle saisit leurs mains et les baisa.

— Mets-toi à genoux, Yvon, dit encore la femme, et qu'ils nous bénissent : ce sont peut-être Michel et Gabriel que j'ai tant priés.

Et les deux Bretons se prosternèrent, avant que Nebo songeât à se défendre d'un pareil hommage.

— Hâtez-vous, mes bons amis, hâtez-vous ! » Le soldat passa le premier par l'étroite fenêtre, puis sa femme se laissa glisser le long du drap.

Ils les virent traverser le petit jardin, forcer la serrure et disparaître. Nebo ramena les draps, les détordit et mit sous le lit un petit paquet dont il alluma la mèche.

— Que faites-vous donc, Nebo ?

— Je purifie ! Partons ! »

Il ferma la chambre et en prit la clef.

En bas, le Leno guettait leur passage.

— Eh bien ! docteur.

— Eh bien ! dit Nebo, je suis volé, les symptômes ont bientôt cessé, ce n'est pas le cas que je croyais, et à cette heure, tous deux...

— Ne font qu'un, fit le Leno, en souriant.

— Voici pour leur nuit. » Il tendit un louis.

— Je ne prends pas l'argent moi-même, monsieur ; quand une maison rapporte trente mille livres de rente, on peut avoir des caissières.

Et il appela. « Rendez la monnaie à monsieur. »

Paule appuyée au bras de Nebo marchait sans parler. Ils passèrent le pont d'Iéna et montèrent la pente du Trocadéro ; là Nebo consulta sa montre.

— Regardez dans la direction de Grenelle, là d'où nous venons.

— Là d'où nous venons, dit Paule, vous avez abdiqué un instant, pour une noble raison... mais avoir touché cette main...

— En la touchant, je l'ai condamnée dans sa seule sensibilité, dans sa fortune. »

Soudain, une détonation retentit dans la nuit, bientôt suivie d'une seconde ; des tourbillons de fumée s'élevèrent sur Grenelle, des flammes jaillirent : le grand 27 brûlait.

— Le feu purifie ! dit Nebo à la princesse sans voix.

— Comme cette femme, je vous demanderai qui êtes-vous donc ?

— En cet instant, je suis un chimiste qui venge les normes outragées et qui ne veut pas qu'on souille le lieu où des croyants ont pensé voir des archanges. »

La princesse s'assit sur la terre froide et prit sa tête dans ses mains.

— Cette nuit, ineffaçable de mon souvenir, change presque mes sentiments; je sens quelque chose qui était fermé s'ouvrir, et que je viens de me lier avec le prochain; jusqu'ici je faisais tout converger vers moi, maintenant j'aperçois la douleur qui baigne le monde.

— Salut à cette aube de la charité dans votre âme.

— Quels sont mes mérites pour être à l'abri de tant de maux et posséder un ami, un frère tel que vous? Ah, traitez-moi de petite fille, mais il faut que je pleure.

Et elle éclata en sanglots.

— Je pleure, Nebo, mais ce ne sont pas mes nerfs secoués par tant d'émotions; je pleure, moi, vierge, sur la prostituée, moi libre, sur le soldat esclave, sur ces deux parias de la société qui n'ont plus de libre arbitre, ni la disposition de leur corps; et il me semble que ces larmes que je verse sur eux, je les leur dois.

— O ma sœur, s'écria Nebo, vos paroles réjouissent les chœurs des anges; pleurer sur des maux qui ne vous menaceront jamais, pleurer sur des hontes qui ne peuvent vous atteindre, pleurer sur l'humanité, c'est faire acte de Dieu!

## VI

## EROTIC OFFICE

Onze heures sonnèrent sans que Nebo parût s'impatienter ; ganté, le pardessus mis, il fumait, rêveusement, quand la princesse entra.

— Vous ne m'attendiez plus ?

— Ma tenue vous répond.

— Prêt à partir, mais il n'y a pas de programme pour cette nuit.

— Il y a la réponse que j'ai préparée à la question que vous m'allez faire avant un quart d'heure.

— Vous irritez par votre façon de dire aux gens en face qu'ils sont écrits en vulgaire et si faciles à lire, surtout quand vous imaginez à faux, comme maintenant.... Il pleut, le temps est sale et crotterait une hermine, restons, je serai bien sage, je vous ferai du thé, de la musique et des cigarettes.

— Et vous ne me ferez pas la question qui se tapit au coin de vos lèvres ?

— Oh ! vous m'y mettez, à la question extraordinaire ; quittez ce vêtement, nous resterons, bien vrai !

— J'ai un peu froid, permettez que je le garde un quart d'heure.

— Gardez, mais je suis pour ce que j'ai dit. » Elle avait ôté son chapeau et ses gants, et s'était assise.

— La femme est plus immatérielle que l'homme, commença-t-elle.

— Vous tranchez là d'un coup de dent, un des nœuds gordiens de la psychologie.

— Je tranche dans le vif et dans le vrai... la femme a plus d'idéalité, plus d'éther... moins de grossièreté, moins de gangue.

— Plus... moins... quel galimatias. Si Diotama entendait son arrière petite nièce...

— Je m'exprime confusément, mais je sens, et avec netteté, que le périple me réconciliera avec mon sexe.

— Vous oubliez que votre sexe est l'androgynat.

— Eh bien ! c'est le féminin qui domine ce soir, car dans tout ce que j'ai vu des choses de l'amour, l'homme est incomparablement le plus laid et le plus coupable.

— N'être propre qu'à une chose exige qu'on y excelle, et hors de la maternité, la femme n'a qu'une vocation : l'amour, c'est-à-dire l'homme. Renonce-t-elle à l'amour, c'est un prestige ; s'y livre-t-elle, c'est un aimant ; mais dans la vertu comme dans le vice, elle est le relatif de l'homme. Gloire, ambition, fortune, elle ne peut y prétendre par elle-même ; alors que l'homme sépare ses passions et ne laisse aucun rapport souvent entre ses mœurs, ses idées, et ses sentiments, la femme est forcée de jouer tous les intérêts de sa vie en même temps, sur la même carte ; et en dehors de la loi providentielle qui raréfie l'aphrodisie féminine, car une seule Ève déviriliserait quinze-vingts Adams, l'explication de l'inégale importance que chacun des sexes donne à

l'amour, vient de ce que la femme n'est pour l'homme que la femme, tandis que l'homme réunit en lui tous les résultats, tous les avenir, tous les biens temporels et spirituels de la femme. Avant de faire, au nom de l'Amour, la grande apothéose féminine qui se décalque d'un volume à l'autre depuis longtemps, il faut séparer les éléments de l'amour féminin, et vous y trouverez depuis l'envie du bien-être jusqu'au besoin de domination, et ce qui restera d'amour pur...

— Il en restera toujours plus qu'à l'analyse du cœur d'un homme.

— Oui, car la destinée féminine c'est d'aimer pour deux, comme celle masculine de penser pour deux; seulement l'égalité des sexes doit naître de leur union; par le complément mutuel qu'ils se donnent, ils s'égalent en se fondant. en s'unifiant, mais pris isolément et dans leur essence, l'homme réapparaît le seigneur et maître, selon la parole de la Genèse; l'histoire vous montrera des hommes d'un cœur féminin; mais je ne connais pas, aussi loin que l'archéologie peut faire remonter dans le passé, une tête de femme qui ait pensé, c'est-à-dire qui ait apporté un ensemble d'hypothèses, sur les mystères. Le cœur des saints Vincent de Paul et François d'Assise défie en tendresse toute la féminité. tandis qu'il n'y a pas encore eu de M<sup>me</sup> Boudha. George Sand elle-même. qui a parfois atteint le sublime, n'a jamais pu réunir deux idées justes dans un livre. Aussi quand une femme fait un livre de morale ou de métaphysique, je m'étonne toujours qu'on ne lui donne pas le fouet, comme à un enfant touche à tout.

— Enfin ! s'il n'y a pas de M<sup>me</sup> Boudha, il n'y a pas non plus, dans ce Paris si complet de vice, un lieu où M<sup>me</sup> n'importe qui aille avec la certitude d'y trouver des hommes au choix.

— Voilà donc la question ; vous avez pris par le plus long. Il regarda sa montre : — Vous l'avez contournée pendant dix minutes, ce qui est admirable. mais vous y êtes arrivée, ainsi que je l'avais prédit. Eh bien ! si...

— Si ! Vous osez dire si ! Je ne vous crois pas.

— Réfléchissez, grande enfant, et dites-moi si, dans le nombre des êtres qui vivent de l'infamie d'autrui, personne n'a eu le coup d'œil de voir combien la faute est difficile et dangereuse pour la femme, et de là à la conception d'une agence de plaisir sans préliminaires ni lendemains il n'y a qu'un pas.

Une tante presque immobilisée de rhumatismes, persuadée de l'inutilité de la surveillance et qui, découvrant notre périple, vous condamnerait non au couvent mais à une narration ; une gouvernante que vous gouvernez, des agencements de locaux et des habitudes domestiques qui semblent faites exprès, tout cela vous cache la situation pleine de risques de toute femme du monde en humeur de péché. Puis, il y a des femmes froides à la tête, qui ne voient l'homme qu'avec les yeux du corps, et momentanément encore. Celles-là reculent devant une occasion même sûre, parce qu'elles redoutent que le galant ne redemande, demain, ce qu'on n'aura plus l'envie de lui donner. Figurez-vous, du reste, des boudoirs pour tous les teints, des meubles pour toutes les tailles, des partenaires pour tous les goûts et l'audace que

donne le masque y ajoutant l'obscurité ; si l'on veut, on on peut se croire Marguerite de Bourgogne et, quand on sort, que votre Buridan va être jeté en un sac, en Seine.

— Cela vous plaît de me dépendre un hôtel borgne comme une étonnante création de la perversité.

— Ne confondez pas la maison de rendez-vous avec l'établissement unique, l'*Erotic Office*. »

Et comme la princesse feignait de ne pas s'intéresser à cet énoncé, il détourna la conversation, pour la punir de son hypocrisie.

— En ce siècle des agences, il manque le *Glorious Office* : une fabrique de gloire. Si l'autre vie ne me forçait pas à prendre au sérieux la détestable farce de celle-ci, j'aurais consacré mon intelligence à la fumisterie la plus vertigineuse qui se puisse concevoir. J'aurais mis une main sur toutes les vanités sans valeur, et l'autre sur toutes les valeurs vouées à l'obscurité ; j'aurais inventé, avec ces deux éléments, tout un faux grand siècle et, après avoir mis en circulation des hommes d'État plus imbéciles que nature mais bons acteurs, des savants ignorant la langue dont ils auraient écrit le dictionnaire, des peintres qu'on n'aurait jamais vus peindre et pour bonne cause, des romanciers n'ayant pas même lu Suarez ; quand on aurait donné leurs noms à des rues et qu'ils seraient en bronze au milieu d'un square, alors, vous croyez que j'aurais dit : Je suis le fabricant de ces grands hommes ; non, j'aurais laissé l'opinion, cette butorde, consacrer ma colosale ironie, et j'aurais ri face à face avec moi-même ; mais dessous le ridicule

je perçois la douleur et voilà pourquoi au lieu de rire ma vie, je la pleure.

— Revenons à la question.

— Allons-y plutôt : j'ai commandé un poète ; vous ne devineriez pas le prix d'un poète, d'un vrai, mourant d'obscurité, mourant de faim, mourant de silence ; le corps a bien jeûné, mais on m'a garanti l'âme : coût, dix-huit cents francs. »

La princesse frappa du pied.

— Nebo, je vous en prie, vous me rendrez malade d'énervement, avec vos horribles folies.

— Horrible, soit, mais sensé aussi. Considérant l'Erotic Office comme un mouillage obligatoire dans un périple, j'y suis allé ; on m'a dit la carte, mais en m'affirmant qu'en y mettant le prix on procurait tout. J'ai demandé : Chatterton. On a cherché tout un mois, et il paraît qu'on a trouvé.

— Un poète se prostituer !

— Quel chapelet d'étonnements vous égrenez, ce soir, petite Paule. J'ignore si on l'a averti du lieu où l'on mène, j'ignore si c'est un avatar de Rolla, je sais qu'il ne risque pas de se prostituer à la princesse Riazan et s'il mérite de l'intérêt, eh bien ! il serasauvé.

— Ah ! du moment que vous m'affirmez...

— Rien ; mistress Rockins se gausse peut-être et va vous aboucher avec un jeune premier du théâtre des Batignolles ; je ne peux vous garantir la bonne foi d'une lèna, mais ceci : je vous donne encore trois minutes d'indécision, au bout desquelles je quitterai mon pardessus, et vous ne verrez jamais l'Érotic-Office. Depuis un grand moment vous me jouez une comédie de petite fille.

— Oui, Nebo, j'ai tort ; jusqu'ici c'était votre am, Paul, ou Ladislas, un jeune homme d'habits, de moins, qui rôdait ; maintenant c'est bien la jeune fille et en qualité de femme qui va dans un lieu innomable. Oh ! je me repose sur vous de ma sécurité et de ma réputation, mais...

Nebo prit dans une coupe un fragment de cristal et le tendit à Paule.

— La coupe brisée !

— Nous en recollerons les morceaux, fit-il ironique.

— Allons donc à la question, dit-elle subitement décidée.

— Eh bien mettez ceci, — et il lui tendit une sorte de domino.

— Me fagoter ainsi, jamais !

— Poète ou cabotin, il vous inquiète assez pour ne pas vouloir lui faire peur. Cependant, au bal masqué vous seriez ainsi. Princesse, prenez ce loup et puis cet épais voile noir et partons.

— Je vous obéis pour compenser ma lubie de tout à l'heure, mais j'ai bien du mérite ! Vous vous armez, il y a donc du danger ?

— Aucun, mais j'ai une idée économique. »

Au dehors, il pleuvait toujours, le cocher toussottait sur son siège.

— Quel joli pendant nous faisons à l'*Embaquement pour Cythère*. »

Paule se tut, pendant le trajet, singulièrement agitée par l'appréhension du tête-à-tête qui l'attendait.

— Où sommes-nous ?

— A l'avenue d'Iéna, quelques tours encore et nous pénétrerons dans ce lieu de délices.

— Vous avez l'art d'empoisonner les situations, dit Paule avec humeur.

— C'est ici que la situation empoisonnée va faire son office ; nous nous mouillerons un peu pour que le cocher ne nous voie pas entrer.

— Ce quartier de l'Étoile a l'air si convenable. »

Et Paule regardait la longue avenue luisante de pluie et les deux rangées d'hôtels riches aux fenêtres closes.

— Cette maison-là ne vous paraît-elle pas plus convenable que les autres ?

— Pourquoi plus convenable ?

— Parce que c'est ici. »

Et Nebo sonna quatre fois à intervalles égaux ; la porte s'ouvrit : ils pénétrèrent dans un vestibule luxueux sans physionomie particulière, et le portier s'avança.

— Nous venons pour *affaires de famille*, appelés par le télégramme que voici. »

Il tendit un papier bleu.

Le portier frappa sur un timbre, un valet parut à qui il remit la dépêche.

— On nous fait antichambrier, comme dit la vieille garde Hortense. »

Le valet revint et pria du geste qu'on le suivit. Ils montèrent un étage ; un salon du meilleur goût fut ouvert devant eux, et à peine avaient-ils promené un regard de curiosité sur les bibelots rares des étagères, qu'une petite femme maigre, à cheveux grisonnants, en robe de soie feuille morte parut :

elle avait des lunettes et regardait par-dessus.

— Monsieur et madame, je vous présente mes devoirs ; asseyez-vous, je vous prie, vous êtes chez vous ici. J'ai eu beaucoup de mal à découvrir exactement ce que vous désiriez ; mais je crois avoir réussi. Je vous donnerai certains détails ; d'abord j'ai besoin d'un avis : M. Chatterton, puisque c'est lui qu'on m'a demandé, n'avait pas mangé de vingt-quatre heures ; voulez-vous souper avec lui, ou qu'il soupe seul avant, voulez-vous qu'il soit gris, voulez-vous qu'il soit plus que gris, enflammé ?

— J'estime, dit Nebo, qu'il faut le faire manger tout d'abord, mais à l'eau, afin que ce soit le lyrisme qui l'enflamme et non... »

Etil dit un aphrodisiaque peu connu et d'un effet qu'on peut doser. Mistress Rockins s'étonna.

— Vous êtes chimiste, monsieur.

— Un autre Van Helmont.

— Je vois que madame est une grande dame dont la voix est d'un timbre spécial, puisqu'elle ne parle pas.

— Mais, on n'est jamais assez prudent, dans la satisfaction de ses vices.

— Mon office, monsieur, est basé sur le principe que vous énoncez : et ce qu'on appelle l'hypocrisie anglaise est une vertu sociale, car le délit commence au scandale.

— Évidemment, dit Nebo, la conscience c'est le bicorne du gendarme ; mais dites ce que vous savez de M. Chatterton.

— Voici : vous vouliez un poète jeune, inconnu, malheureux, j'ai donc fait parcourir les galetas du

sixième étage de la rive gauche, et au bout de vingt-cinq jours de recherches, on a découvert enfin un jeune homme évanoui à côté d'une feuille de papier écrit en lignes égales. »

Mistress Rockins sonna, et au valet qui parut :

— Faites souper M. Chatterton, légèrement, et à l'eau. »

Et se tournant vers Paule :

— Il ignore où il est et se croit chez sa mystérieuse protectrice. Laissez-le dans cette erreur, car il a une de ces fiertés de pauvre irréductibles, et le purisme de conscience d'un vrai poète. »

— Si l'original ressemble au portrait, Mistress, ce sera deux mille au lieu de dix-huit cents. »

Les yeux de la proxénète luirent de cupidité.

— Vous êtes un vrai gentleman et savez noblement acheter, fit-elle.

— Qu'est-ce qu'on vous demande le plus ? interrogea Nebo.

— Les célébrités, littéraires surtout, mais je ne me soucie pas qu'on fasse un livre de mon office : le jour où il n'aura plus son mystère il perdra sa raison d'être. On demande aussi des acteurs, et les sportsmen en vogue, et comme en venant ici, on croit venir à un rendez-vous, il en passe et des meilleurs. Hier j'ai livré Carolus, du café-concert de Belleville...

— Votre opinion sur les femmes, Mistress ?

— Ma foi ! je les classe, à mon point de vue commercial, en quatre catégories : les Sémiramis, les Cléopâtres, les Bovarys et les vieilles. A Sémiramis la bestiale, correspond la brute, le Bactrien ; à Cléopâtre la dépravée, l'Antoine, le pervers avec de

l'éducation ; à Mme Bovary, le dandy à passion, et à la vieille, le collégien.

— Une synthèse ! s'exclama Nebo. Et ne pourriez-vous pas faire défiler devant nous le Bactrien, le triumvir...

— Je n'ai rien à refuser aux clients généreux.

Elle frappa sur un timbre et, au bout d'un moment, le Bactrien parut.

Un hercule de foire, vêtu d'une peau de mouton et ayant aux jambes des enérides dorées. A la vue de ce *miles gloriosus*, Paule éclata d'un rire strident ; l'odieux échouait dans le comique. Déconcerté, ce chienlit de carnaval à l'antique n'osait ni s'avancer ni sortir, et la princesse se renversait sur le fauteuil dans une convulsion d'hilarité.

Antoine lui succéda ; il portait la pourpre du costume tragique, et des bandelettes retenaient ses cheveux ; il salua, mais la manière de son salut faisait un tel disparate entre son costume et l'ameublement, que la princesse fut reprise de sa folle gaieté. Elle ne cessa pas à l'arrivée du dandy, qui voulut parler et commença par un « belle mystérieuse... » de galantin provincial. L'entrée du collégien en tunique, képi sur l'oreille, mains dans les poches, cigare aux lèvres, ramena le sérieux dans le salon : il y avait une telle intensité de vice dans les petits yeux clignés de cet enfant de quinze ans que Nebo lui-même en fut intéressé ; il vint se piéter impertinemment devant Paule, cherchant à percevoir le voile du regard ; puis d'une voix de tête, en chassant la fumée par les narines :

— Tu es jeune, toi, et ce n'est pas ma partie, et il

s'en alla cynique et effrayant de précocité mauvaise.

— Ceci, conclut Mistress, n'est que l'en-cas de nuit ; il y a peu de femmes du monde qui puissent sortir le soir, et c'est le jour, sous prétexte de visites ou de promenades, que l'on fréquente beaucoup ici.

— Le boudoir bleu est éclairé, vint dire un valet.

— C'est moitié d'avance, vous savez, dit Mistress.

— Oh ! fi ! A qui avez-vous donc à faire d'ordinaire, s'exclama Nebo ! Vous manquez de tact et de réflexion. Est-ce que celles qui viennent chez vous s'aventureraient à une contestation, à une rixe, d'autant que le Bactrien, comme boxeur, ne serait plus risible.

— Y pensez-vous, monsieur, une rixe à l'Erotic'-Office ! pas pour vingt mille francs. »

Le boudoir bleu, entièrement tendu de soie, était faiblement éclairé par une veilleuse d'albâtre.

— Là, est le cabinet, monsieur, d'où vous pourrez entendre ; quand vous voudrez que M. Chatterton soit introduit, vous sonnerez, madame — et après avoir salué, elle les laissa.

— Je ne veux pas de ce clair-obseur, et elle alluma toutes les bougies des appliques.

— Je ne veux pas de ce cabinet noir, » et ils s'étendit sur le lit, joignit les rideaux et, avec son cigare allumé, fit un trou à la hauteur de l'œil.

Nebo, ironiquement, frappa trois coups sur le bois du lit.

Paule quitta son voile et son loup pour arranger ses cheveux.

Une servante entra.

— Madame n'a besoin de rien ? et sur un signe négatif se retira.

— Cette chambrière est venue pour voir votre visage et elle l'a vu : je le lui ferai oublier » dit Nebo.

Paule sonna et remit le masque de velours.

Le jeune homme qui entra semblait l'apparition même de cette misère en habit noir, qui ne veut pas s'avouer, et dont la fierté exaspérée et provocante repousse le secours que la misère en blouse quémante et attire. On sentait qu'il n'avait pas de chemise sous sa redingote rapiécetée et toute luisante d'usage, et ses souliers à clous calomniaient son pied : mais la main qui tenait le chapeau mou sans coiffe avait la blancheur des mains patriciennes qui ne savent pas travailler ; son visage amaigri par la faim, ses yeux rougis de larmes, son front plissé de toutes les rides précoces de l'âme qui se replie devant l'humiliation, son sourire navré, et surtout ses yeux noirs au regard caressant et qui vous touchait au cœur, émurent la princesse : en face de cette infortune, elle oublia le mauvais lieu, elle oublia qu'elle était en présence d'un être acheté pour elle, et ce fut avec toute la douceur de sa pitié qu'elle lui désigna un fauteuil :

— Asseyez-vous, monsieur, et ne vous étonnez pas trop de la façon dont vous avez été amené ici, de mon masque...

— Manifester de l'étonnement serait presque être ingrat et je n'en ai pas encore eu l'occasion.

— Je vous veux du bien, fit-elle.

— Vous m'en avez fait déjà. Quand on est venu me secourir en votre nom que j'ignore, je n'avais pas

mangé de deux jours et je m'étais juré de me laisser mourir ; il est peut-être de bien mauvais goût d'étaler sa misère...

— C'est par elle que vous m'intéressez. Je suis riche ; je fais rechercher les supériorités dans la misère, ce sont là les préférés de ma bienfaisance. Dites-moi votre passé et cela m'éclairera sur l'avenir que je puis vous faire.

— Mon histoire n'est que celle d'Icare, la banale déconvenue de ceux qui font de grands bras aux étoiles et qui se flattent de les atteindre, j'ai donné un rendez-vous d'insensé à la Gloire ; à sa place j'ai trouvé la faim : et si je n'étais pas pitoyable, je serais ridicule.

« Pourquoi, m'ont dit les sages, ceux qui ne font pas de fautes dans la vie, ni d'erreurs dans leurs comptes, pourquoi tenter l'impossible ? » Pourquoi, leur ai-je répondu, est-ce que l'impossible m'attire irrésistiblement ? » et nous avons suivi, eux leur cheminement et moi mon envolée, sans nous être compris : je suis le phalène du parc, attiré par la clarté des bougies parfumées du château, et qui est venu s'y brûler : si j'avais été prudent, je n'eusse pas été un phalène, et si j'entendais la vie comme ils disent, je n'entendrais pas l'harmonie des sphères ! J'ai cru, oh ! riez-en, il y a de quoi, qu'il suffisait d'offrir une ode pour recevoir un morceau de pain, et qu'un poète en improvisant des sonnets vivrait comme le pifferaro en jouant du violon : mais si tous les hommes ont des oreilles, peu ont une âme. »

Il fit une pause et ramena le pan de sa redingote sur une déchirure du pantalon. — « Je me nomme Jean

Davèze, mon père canut de la Croix-Rousse ne me parlait jamais de ma mère ; j'étais le fils né d'une faute. Envoyé à l'école des frères, je méritai par mon application d'entrer au petit séminaire de Lyon ; au moment où mon père mourait, je finissais ce qu'on appelle de brillantes études ; l'on me poussait vers la prêtrise ; je ne la conçois qu'avec une vocation évidente à la sainteté, qui me manquait. Mes aspirations étaient toutes pures, mais elles s'écartaient trop souvent de Dieu, et allaient à la femme. L'amour m'apparaissait le phare étincelant de la vie, et dans la perspective de mon désir, je voyais écrit en feux de diamant sur la porte de Paris : « Être célèbre et être aimé. » Comment ne pas poursuivre une si belle chimère, quand un sang jeune jette sa pourpre sur les dures réalités et les cache à votre œil, plein seulement de mirages ? Séminariste, je m'adressai d'abord au clergé ; descendu à l'hôtel Fénelon, j'allai voir le curé de Saint-Sulpice : « Je suis poète, je sais bien la théologie et l'hébreu. » Il me parla d'une place de pion. Le curé de Saint-Germain-des-Prés, à qui j'apportais un cantique en l'honneur de l'éponyme de son église, refusa de me recevoir, et celui de Sainte-Clotilde, un grand fou à cheveux blancs, me tenait vingt sous grossièrement avant que je lui eusse parlé. Voilà donc le discernement des hommes qu'ont acquis ces confesseurs, pensai-je, et leur façon d'entendre la charité ; je ne vous parlerai pas des librairies catholiques où l'on me répondait de faire des neuvaines à la Vierge, quand je demandais à gagner du pain.

« Je vis donc que l'intelligence n'a ni prestige au

près du Clergé, ni emploi à espérer de lui. Alors, je pris un parti qui vous paraîtra bien singulier si vous ne songez pas que, voyant le monde à travers les livres, je me figurais l'aristocratie demeurée la protectrice du poète et de l'artiste. J'allai au Bois, je me fis indiquer les grandes dames, j'étudiai leurs visages, et je composai de louangeuses poésies; puis je me présentai chez elles : quand on me recevait, on me riait au nez ou l'on m'offrait vingt sous comme le curé de Sainte-Clotilde. Une duchesse me dénonça à la police, monomanie dangereux. Ainsi pas une femme dans ce grand monde assez lettrée pour être frappée du mérite de mes vers, et pas une âme assez tendre pour me faire une autre charité que le morceau de pain d'un repas. J'allais manquer de tout quand un concierge de la rue de Varennes m'appela au sortir d'un hôtel fleuroné.

« Jeune homme, j'aime les arts. Pipelet n'a pas de rancune contre Cabrion, et puis je sens, moi, que le bourgeois est crasseux, et je veux l'enfoncer à mes propres yeux. C'est demain la fête de ma fille Thérèse, faites-moi une pièce de circonstance, voilà vingt francs. » Vous souriez, madame, cependant ce concierge était mon premier Mécène!... Le jour vint où mes habits tâchés, déchirés, mon chapeau bossué, mes souliers éculés, je ne fus plus présentable. Quand ce jour-là arrive, on peut songer à son salut; car il n'y a plus rien à tenter dans la vie sociale; on devient suspect immédiatement; je fus renvoyé de mon hôtel où je devais un mois; alors commença la terrible existence du sans feu ni lieu.

La loi ne s'inquiète pas si l'on mange, maison est

forcé d'être logé. Sans domicile, ces deux mots signifient l'ennemi de ceux qui en ont, le voleur et l'assassin. Le malheureux que l'on rencontre la nuit battant le pavé parce que la police défend de dormir sur les bancs, entend dire au rare passant. « C'est un rôdeur. » Je ne vous parlerai pas des promiscuités dégradantes dont j'eus peine à me garer, dans cette vie de chien errant : une nuit j'osai m'endormir sur un banc, je fus brutalement réveillée par des agents ; il paraît que je les insultai, je ne m'en souviens pas ; on m'écroua au Dépôt ; le lendemain un président goutteux et qui avait trop diné, me demanda qui j'étais. « Je m'appelle Davèze, je suis poète. » Le président fit un mouvement de tête à droite et à gauche vers ses assesseurs et dit : « Le nommé Davèze, sans profession, sans domicile, rôdeur dangereux, est condamné à un mois de prison pour rébellion et outrage aux agents. » Et je passai un mois parmi les voleurs, puis je redevins le réfractaire d'avant. Une nuit, je pleurais sur un banc du boulevard extérieur, une fille passait et repassait devant moi ; de moment en moment elle disparaissait avec un homme dans le porche d'un garni ; j'étais trop croyant pour penser au suicide, mais j'avais résolu de me laisser mourir de faim ; j'attendais qu'il me vînt de la providence de quoi acheter du papier, des plumes, de l'encre pour écrire toutes mes poésies et louer pour quatre jours un grenier où mourir, car j'ai l'horreur de l'hôpital. Cette charité suprême, ce fut la prostituée qui me la fit, elle vint à moi en courant, sans me dire un mot, et mit sur le banc des pièces de monnaie ; de peur que je lui refusasse elle

se sauva à toutes jambes. Il y avait onze francs, tout ce qu'il me fallait pour mourir. »

Une larme jaillit des yeux de Paule et coula sur le velours du masque.

— Oh ! madame, fit le poète, des yeux si beaux pleurer sur moi, je n'oserai plus me plaindre de mon malheur.

— Continuez, dit la princesse d'une voix émue.

— Vous savez la suite ; la personne que vous aviez envoyée à la recherche de ces pauvres que vous préférez, m'a trouvé inanimé à côté de mon manuscrit.

— Vous avez bien souffert, mais vous ne souffrirez plus jamais des mêmes maux quand vous aurez vu les traits de la bonne Méduse. »

Et la princesse ôta son masque.

Ébloui, le poète joignit les mains religieusement et resta extasié, sans voix.

— Suis-je aussi belle que la Bien-Aimée de vos rêves.

— Plus belle encore, dit le poète, mais plus impossible aussi.

— Qui sait ?

— Oh ! de grâce, ne semez pas en mon âme de faux espoirs.

— Et si je vous donnais mieux que de l'espoir.

— Vous me permettriez, à moi, de vous adorer, vous !

— Peut-être plus encore ?

— Vous me permettriez de vous le dire.

— Même de me le prouver. »

Il prit sa tête dans ses mains :

— Je ne comprends plus, dit-il.

— Le lieu où nous sommes devrait vous faire comprendre.

— Je suis chez vous, mais je ne me permettrais pas de penser...

— Vous êtes ici à l'Erotic Office, là où les hommes se prostituent, et j'ai donné dix-huit cents francs pour une nuit de poète ; les quatre de Musset ne lui ont pas tant rapporté.

Jean Davèze était atterré, il tombait sibas et de si haut, qu'il eut un moment d'hébétude.

— Me feriez-vous l'injure de me refuser ? demanda hautainement la princesse.

— Je vous refuse, madame, dit-il, car votre raison s'est éclipsée pendant que vous me parliez ; la larme que j'ai vue efface le discours que j'ai entendu ; quoique ma vie soit triste, je vous la dois ; je garderai donc le respect de vous-même que vous oubliez, vous assurant seulement que vous êtes tombée mal, et que je ne saurais, s'agit-il de ma vie, devenir débauché, fut-ce une heure : à cela j'ai peu de mérite ; tout mon être se refuserait à la luxure où vous me conviez.

— Il n'y a qu'un instant vous me disiez plus belle que la dame de vos pensées, et plus impossible : je me donne.

— Mais maintenant vous n'êtes plus la même âme, si vous êtes le même corps, et je ne comprends pas leur séparation dans l'amour ; un baiser, pour beaucoup, c'est l'agraffement de deux bouches ; pour moi, cela ne peut être que l'échange de deux cœurs ; adieu, madame, je mettrai toutes mes forces à oublier ce que vous m'avez dit, et quand je serai misé-

rable la larme que j'ai vue, brillera dans ma nuit.» Il se leva, et, après avoir salué, se dirigea vers la porte. Soudain les rideaux du lit s'écartèrent.

Nebo sauta du lit à terre :

— Jean Davèze, j'ignore si vos rimes sont riches, mais votre âme est noble. »

Le poète restait immobile, devenu méfiant.

— Vous qui parliez tout à l'heure du discernement des personnes, vous ne sentez pas que la main que je vous tends est amie, que vous venez de sortir victorieux d'une épreuve, et enfin que cette jeune fille qui se jetait à votre tête si effrontément est une vertueuse princesse.

— Mais n'ai-je pas été acheté ? Ne suis-je pas dans un mauvais lieu ?

— Mon cher poète, je suis un poète aussi, un poète d'action et je n'ai encore trouvé pour faire le bien que les moyens du mal. La princesse ici présente, qui vous a tant scandalisé, est une petite curieuse : je satisfais toutes ses curiosités. J'avais commandé, à l'Erotic Office, un Chatterton ; de ce point de départ monstrueux, il résulte qu'une agence infâme vous découvre mourant, qu'on vous amène dans un mauvais lieu et que vous y rencontrez deux amis qui vous sauvent : et pour commencer, voici les deux mille francs que vous valez ; c'est un beau prix pour un poète. Prenez donc, mon ami, ou sinon je ne ferai imprimer vos poésies que dans deux mois, pour vous punir de manquer d'intuition et d'hésiter : venez que je vous présente régulièrement à la princesse Riazan.

— Oh! pardon madame, dit Jean Davèze en s'agenouillant, de vous avoir insultée.

— Non, j'ai admiré avec quelle délicatesse vous avez ménagé à la fois votre fierté et la mienne.

— Et vous, monsieur, dit-il à Nebo, vous avez eu la patience de m'entendre blasphémer une femme angélique, et n'osant pas baiser la main de Paule, il se pencha sur celle de Nebo.

— Raillez-vous! s'écria celui-ci en le relevant de vive force, vous êtes plus grand que nous, étant plus malheureux.

— Mes sauveurs! balbutia le poète au milieu de ses larmes.

— Pas de merci. O mon frère, c'est nous qui sommes tes obligés! rendre au monde un poète, c'est conjurer une peste, empêcher un tremblement de terre! Ce sont les moines, les vierges et les poètes, ces grands cœurs, qui rachètent tous les égoïsmes et toutes les bestialités, et qui arrêtent la colère de Dieu. Sois donc béni, mon frère Jean, pour le bonheur que j'éprouverai éternellement d'avoir sauvé en toi une de ces existences qui empêchent la terre qui nous porte de pourrir sous le fumier de la tourbe: et, comme tu es mon aîné de douleur, un oint de l'expiation, je te demande, comme grâce ton baiser de bénédiction.» Et les deux jeunes gens s'embrassèrent.

— Nebo vous êtes grand, dit Paule en s'essuyant les yeux.

— Remettez le masque et le voile, » dit-il, et il sonna.

**A la servante qui parut :**

— Conduis-nous au salon et avertis Mistress Rockins que nous partons. »

Et quand la proxénète parut, Nebo s'avança vers elle :

— Si je ne vous payais, mistress, que feriez-vous ?

— Hein ? si vous ne payez pas. »

Et elle ôta ses lunettes.

— Vous me payerez ; car l'honneur d'une femme vaut toujours deux mille francs.

— Mais l'honneur de madame n'est pas en vos mains, vous ne savez pas son nom, vous n'avez pas vu son visage.

— Manette l'a vu.

— Oui, dit la chambrière qui parut, madame est plutôt une demoiselle ; elle a la peau très fine et très blanche, les veines se voient, la tête est un peu petite, le profil régulier, le front...

— Élève de Lavater, votre physionomie vous nuira, » et brusquement il la saisit et la renversa sur un canapé.

— Jean, gardez la vieille, barrez-lui la porte, » et à la soubrette dont il tenait les deux mains :

— Tu vas oublier ce visage pour toujours. »

Une scène étrange de magnétisme commença. Nebo un genou sur la poitrine de la fille, d'une main lui emprisonnait les deux mains et faisait de l'autre le geste d'effacer ; cela dura quelques minutes.

— Nebo, dit la princesse, dans sa hâte de sortir, payez et sortons, » oubliant qu'il avait donné la somme à Davèze.

— Ah ! vous vous appelez Nebo, » s'écria mistress Rockins, avec un nom on retrouve un homme et la femme qu'il accompagnait.

— Pour vous être impatientée, dit-il à Paule, nous resterons ici un quart d'heure de plus.

Bientôt la domestique fut secouée du frisson nerveux que produit l'entrée dans le sommeil magnétique. Nebo lui mit les ponces sur ses yeux fermés :

— Je t'ordonne de me décrire la femme que tu as vue dans le boudoir bleu.

— Elle est brune, le nez retroussé... commença le sujet.

— Bien, » dit Nebo, et à Mistress Rockins : « approche et mets ta main dans la main de ta servante. »

Elle obéit.

— Je veux savoir un des crimes de cette femme, ordonna Nebo.

La somnambule faisait de grands efforts qui se traduisaient par des contractions sourcilières.

— Ne vois-tu pas de sang dans sa vie ?

— Non, je vois un verre plein, fit le sujet.

— Trempe ta langue.

— Cela a le goût de l'ail.

— Et ce verre, qui le boit ?

— Un homme.

— Quel est cet homme ?

— Son mari !

— Mistress Rockins, tu as empoisonné ton mari avec du phosphore, en un quart d'heure je l'ai su ; es-tu convaincue, vile proxénète, qu'on ne lutte pas avec Nebo.

— J'oublierai ce nom, car vous êtes un démon. »

A grandes passes horizontales, il démagnétisa la servante.

— Vous avez raison, madame, dit Jean Davèze à

la princesse, en descendant l'escalier, Nebo est grand.

— Une bonne action est toujours récompensée, » fit celui-ci en montrant un fiacre qui descendait l'avenue d'Iéna. Ils y montèrent tous trois et pendant le trajet la princesse força Jean Davèze à dire ses vers qui étaient beaux et dans l'inspiration de l'Archange Lamartine.

— Je viendrai vous voir demain matin, dit Nebo en laissant le poète devant son misérable hôtel.

Le fiacre débouchait sur le boulevard Montparnasse, quand un choc eut lieu à l'arrière, comme si quelqu'un s'y suspendait; le jeune homme, se penchant à la portière, vit une tête au-dessus de la roue qui répétait d'une voix râlante : « Sauvez-moi, on me poursuit. » Nebo fit arrêter, et l'inconnu, avec une prestesse inouïe, se précipita dans la voiture, avant que le cocher eût pu le voir.

— Cela vous serait-il égal de rebrousser chemin, monsieur? » — Nebo l'ordonna.

Souillé de boue et de sang, les vêtements en lambeaux, le personnage semblait jeune.

— Entendez-vous? dit-il.

Le bruit d'un pas gymnastique retentit et une minute après la voiture croisa trois gardiens de la paix courant.

— Ils me poursuivent! fit le singulier personnage.

— Ça! l'ami? Qui êtes-vous? D'où tombez-vous?

— Je suis quelqu'un qui vous doit la vie; j'ai été assailli, j'ai tué en me défendant. Puis : « Êtes-vous curieux des choses de mœurs? »

— Oui, dit Nebo.

— Eh bien ! je vous ferai voir de l'inconnu, quand vous aurez une nuit de libre ; prévenez-moi par un mot : *Monsieur Alphonse, à Montmartre, et venez au 27 de la rue Germain-Pilon.* »

Le fiacre atteignit le quai, M. Alphonse ouvrit la portière.

— On ne dit pas merci pour un service tel que celui que vous m'avez rendu.

— Mais on peut dire ce que l'on invite à venir voir.

— La dernière incarnation...

— De Rocambole ? fit Nebo.

— Non, de Don Juan, dit l'inconnu en sautant de la voiture.

## VII

### DON JUAN DE MONTMARTRE

— Être aimé ! c'est devenir Dieu dans une âme et prendre dans une vie la place du Destin ! Mais Dieu considère comme blasphématoire d'être, pour Renan, un personnage du roman de l'infini, et déteste certains cultes indignes ; de même vous avez eu honte de l'amour de Phémie, et la conquête de la petite Jeanne ne vous enivre pas d'orgueil. Devenir Dieu d'une Giotte, et prendre dans la vie de Maritorne la place du Destin ! Quel triomphe ! C'est celui de don Juan ! Pour une Elvire, combien de Mathurines dans sa liste ! Commis-voyageur aux reins robustes, Gar-

gantua d'alcôve, la gloire de don Juan, c'est un chiffre, *mille e tre* : et le premier drôle ayant beaucoup d'argent et un peu de satyriasis arrivera à deux mille et six !

« Don Juan, en matière galante, est un de ces dadas qui ayant trois kilogs de ferblanterie en brochette, se pavanent devant un ambassadeur cravaté de la seule Toison d'Or ! Quand le périple sera terminé, ainsi que l'*initiation sentimentale*, je vous présenterais volontiers à don Juan ; s'il vous séduisait, eh bien ! il serait plus don Juan avec votre seule conquête qu'avec son *mille e tre*, d'ivrogne charnel qui, après l'ivresse du vin rare, se complait à la soulerie du ruisseau !

— Vous auriez raison, Nebo, sans les vers de Tollez, de Byron, de Musset ; sans la prose de Molière et la musique de Mozart.

— Soit, le bague a renfermé des génies : Vautrin le prouve. Satan est plus sympathique que Jéhovah : Milton l'a montré, et la moitié de la poésie du monde chante sur le même thème de luxure. L'œuvre d'art, pour être un enseignement et rester dans le rais de l'idée juste et la polarisation d'un idéal pur, demande à l'artiste une abnégation extrême, car la tendance de l'artiste c'est d'exprimer les aspirations qui l'entourent, de leur donner la forme la plus vive, l'expression la plus éloquente : et la tendance a été toujours générale de s'inviter à l'inconstance en amour et à la rébellion en tout. Don Juan est le type qui satisfait le mieux la versatilité du cœur, et la banale illusion que c'est la femme suivante qui donnera le spasme suprême : l'artiste s'acquitte envers

la morale par le dénouement, mais le métaphysicien a pour mission de crever avec la raison les admirables baudruches de l'art, et il vous dit que les mille et trois femmes de don Juan, pas plus que les cent mille lecteurs de Jules Verne, ne sont de la gloire. Une preuve de l'inanité de don Juan : les gens du monde passent leur vie à se grimer dans son goût et, du reste, nous allons chez ce monsieur Alphonse, qui se prétend le dernier des Tenorio et que je crois le premier des lenos.»

Ainsi Nebo parlait à Paule en parcourant le boulevard de Courcelles. Tous deux identiquement vêtus de velours noir, en chapeau mou et se donnant le bras, semblaient frères et d'une grâce si jumelle, que les filles interrompaient leur quart, pour les regarder passer. La princesse avait la grime brune du comte Noroski ; Nebo lui-même portait une perruque rousse et une royale qui changeait l'expression de son visage.

— Je te boirai un œil ! » cria une voix furieuse, à l'entrée de la rue Lévis. Se hâtant, ils aperçurent un voyou presque couché sur son adversaire qu'il avait terrassé : à leur approche, l'agresseur se sauva ; ils relevèrent le vaincu qui geignait et dont l'œil droit sortait de l'orbite près d'en jaillir.

— Ce n'était pas un figuré, dit Nebo ; il a dû appliquer sa bouche comme une ventouse et aspirer.

— Quelle atrocité ! s'écria Paule.

— Cette nuit même, petite princesse, sera atroce ; nous passerons nos heures parmi les êtres les plus répugnants de Paris, les souteneurs ; aussi, ai-je consacré ma journée d'hier à fabriquer des globules

d'acide prussique dont je suis sûr, malgré l'instabilité désespérante de ce produit, qui force à ne s'y fier que lorsqu'il est frais. »

Le boulevard des Batignolles se jalonnait à intervalles réguliers de silhouettes de femmes allant et venant chacune dans un espace déterminé : des groupes d'hommes, aux casquettes démesurées projetant une ombre grotesque, surveillaient ces va-et-vient ; et Paris, gardé par la prostitution montant sa garde de nuit, endormait ses vierges et ses épouses vertueuses, dans la buée d'argent d'une froide lune de novembre. A mesure qu'ils avançaient, les filles surgissaient plus nombreuses et plus lamentables, et les hautes casquettes aussi se multipliaient

— Voilà une de ces mendiante, ainsi que vous les appelez dans la nuit populaire, qui va vous parler.

— Monsieur, écoutez-moi donc, murmura la fille, en s'accolant à Paule.

Elle était mal vêtue, d'un manteau déteint et coiffée d'un chapeau fou.

— Je vous écoute, dit Paule.

— Venez avec moi, je serai bien gentille.

— Où voulez-vous que je vienne ?

— Oh ! pas loin, là ! et de la main la prostituée montrait une lugubre maison à lanterne rouge. Paule lui donna un écu, et voulut passer, l'écartant du geste.

— L'aumône, petit crevé, tu veux me faire l'aumône ? Pour qui me prends-tu ? je travaille de mon corps, je gagne le pain que je mange, je le mouille de ma sueur ; ton écu c'est bon pour les mendiante ! **et elle jeta la pièce d'argent qui sonna sur le sol.**

Si l'on vous avait dit qu'il existât un semblable *puncto d'honore*, vous ne l'auriez pas cru, voyez, voyez. »

Un voyou, à quatre pattes, cherchait l'écu, frottant sur sa cuisse des allumettes qui ne prenaient pas ; Nebo posa le pied sur la pièce, et découvrit la crosse d'un revolver.

Le souteneur voyant qu'il ne pouvait lutter, se releva, s'expliquant en douceur.

— Pourquoi m'empêchez-vous de prendre cet argent, puisqu'elle me l'aurait donné : c'est ma marmite.

— Que parle-t-il de marmite ! fit la princesse.

— Vous ne savez pas ? nous appelons marmites les femmes qui nous font vivre sans rien faire : cette explication vaut bien l'écu.

Les deux jeunes gens s'éloignèrent pleins de dégoût.

Devant le collège Chaptal, un tout jeune homme, guetté et sollicité par plusieurs filles, hésitait, s'enfuyant à leur approche puis revenant sur ses pas. On voyait, à son émoi, la lutte que se livrait en lui, le désir de la sensation inconnue et la peur du péché.

— Je veux voir la fin de ce drame, » dit Paule très émue ; ils s'arrêtèrent. Une des prostituées saisit le jouvenceau par le bras, lui parla un moment, puis elle l'entraîna vers l'hôtel borgne et Paule les vit disparaître dans l'allée obscure du bouge.

— Sur un millier de jeunes gens, à peine en est-il un qui ait une Warens avouable ; le grand nombre de ceux qui vous parlent de l'amour en sceptiques, ont commencé par ces sirènes qui chantent : « Viens

à moi. car je suis un monde » et sont entrés dans la vie sensorielle par cet égout. Hélas ! même dans l'art, la virginité de l'homme n'a aucun prestige et l'éducation française est si immorale, que le jeune homme regarde comme une injure de s'entendre dire le masculin de la suprême épithète qu'on ait trouvée pour Jeanne d'Arc, la grande Pucelle ! »

Plus loin, deux souteneurs causaient en fumant :

— Ah ! la garce ! cria l'un, elle a encore raté celui-là.

Un passant échappait aux importunités d'une fille.

— Si tu continues à travailler avec ce succès, je te ferai une danse de bleus sur ta carcasse. Hier tu ne m'a donné que sept francs, il me faut mes dix francs, ce soir. »

Quelqu'un passa à côté de la prostituée sans l'écouter.

Le souteneur devint furieux.

— Encore un de manqué ! Ah ! fainéante, attends-moi. »

Mais la fille vint au-devant de lui, et lui dit dans les yeux, les dents serrées, la parole sifflante.

— Oui je travaille mal et je travaillerai encore plus mal, parce que les hommes comme toi qui vivent des femmes et qui aiment les hommes, ça fait lever le cœur, à la fin. »

Nebo entraîna la princesse pour qu'elle n'entendit pas la discussion de ces deux misérables.

— Qu'avez-vous donc, mon ami, vous êtes tout bouleversé comme à la Voie-Verte : ignorez-vous donc les ignominies que vous me montrez ?

— Non, Paule, il n'est pas de vice ni de vertu que

je ne connaisse ; ce qui m'épouvante, ce n'est pas le péché en lui-même, c'est sa généralité, son extension ; certains crimes que je n'ose pas même spécifier s'appelaient exception jadis, ils se nomment légion maintenant, et puisque le feu du ciel ne tombe pas, je me demande avec vertige quel châtiment inouï Dieu nous enverra dans les flancs redoutables d'un avenir prochain.

— Ma pitié saigne devant la prostituée, mais en face de cette espèce de monstre que vous nommez leno, je n'ai plus que l'impression d'une bête horrible à tuer sans scrupule, à exterminer sans merci, et si la princesse Riazan régnait, elle donnerait une prime par tête de souteneur comme on en donne, en certains endroits, par tête de vipère.

— Mon sentiment est le vôtre ; dans cette nauséuse association du leno et de la prostituée, celle-ci, tout infâme qu'elle est, garde une parcelle d'idéalité, en se dévouant ignominieusement au bien être d'un homme, en l'engraissant de sa honte, en édifiant de ses mains souillées une existence heureuse à ces bandits sans courage ; je confierais ma vie à certains assassins et ma bourse à celui qui n'a volé que par amour, ce qui est le cas de la moitié des pensionnaires de centrales ; mais les souteneurs, princesse, si la loi ne les considérait pas comme des hommes, je les exterminerais, sans notion d'homicide. Au reste nous voici à la rue Germain-Pilon, et si ce don Juan de Montmartre a encore une âme, vous verrez comment je sais torturer. »

Le petit hôtel où Nebo sonna n'avait rien de particulier dans l'aspect ; une jeune servante leur ouvrit ;

ils pénétrèrent dans un vestibule luxueux à la façon de ces villas niçoises ou des Anglais spleenétiques entassent les bizarreries de grande cherté ; et le salon qu'on ouvrit devant eux présentait la même incohérence de mauvais goût ; quoique tapissés de Gobelins les murs étaient couverts de tableaux détestables et de panoplies d'armes fausses. On eut dit qu'un cabotin subitement riche avait acheté en bloc et transporté dans ce salon, tout le magasin d'un marchand de curiosités.

— Gardez votre chapeau, Ladislas, fit Nebo, quand parut un Lucius Verus, imberbe, coquettement vêtu d'un complet de drap gris perle. Nebo fut frappé de la beauté plastique et de la grâce des mouvements de ce scélérat de vingt ans.

— Soyez les bienvenus, messieurs mes sauveurs, » et il tendit les deux mains aux jeunes gens assis qui laissèrent les leurs allongées sur les bras des fauteuils.

M. Alphonse pâlit, et pour cacher sa colère sonna.

— Je vais vous faire rafraîchir, messieurs. »

Nebo eut un rire sarcastique.

— Don Juan de Montmartre, tu as commis deux *improper* en une minute. Quand on a la main salie, on ne la tend pas, et tu dois comprendre que les rafraîchissements chez toi ont un arrière-goût de l'eau de toilette des filles. »

Nebo tira une cigarette.

M. Alphonse, frotta une allumette et la présenta d'un air où il y avait de la menace.

— Je n'ai pu souiller le feu, fit-il, avec amertume.

Nebo jeta sa cigarette, M. Alphonse éclata.

— Ah non ! assez de ce jeu, n'est-ce pas ? Vous m'avez sauvé, mais vous en abusez. Je ne supporterai pas...

— Tu nous écœures, oui ; mais tu ne nous effrayeras pas.

— Je vois la crosse des revolvers sous vos vestes ; vous avez eu peur de moi.

— De toi, non ; tu es vil, mais pas au point de nous tendre un piège.

— C'est heureux que vous m'accordiez cela ! » et l'infâme oublia toutes ses humiliations à cette concession de Nebo ; il regardait éperdument la princesse, et s'adressant à elle.

— Vous, monsieur ou madame, car je vous devine femme et vois que vous voulez être prise pour un homme, vous qui vous taisez, vous auriez j'espère, la parole plus douce.

— Je ne daigne pas vous cracher à la face mon mépris, voilà toute la douceur de ma parole.

— Qu'êtes-vous venus faire ici ? cria-t-il ; je vous devrais cent vies, que je ne supporterais pas plus longtemps des insultes.

— T'insulter ! fit Nebo, tu te flattes : à peine trouverait-on des mots pour te nommer ; et regarde comme tu accumules sur les *improper* de tenue, les impropriétés de terme ; tu appelles chez toi, un lieu bâti et orné de la luxure de Paris ; ta maison est un monument public ; toi-même, tu crois t'appartenir, tu fais partie de la Bestiaire babylonienne, toi, le monstre, tu m'appartiens, à moi, le savant.

— De quel droit venez-vous me souffleter chez moi.

— Du droit de ma vertu, entends-tu, souteneur ! tu

ne te serais pas douté que toi, qui es en sûreté sur la Butte après minuit, tu serais bafoué chez toi et que tu subirais ces affronts comme un lâche.

— Ça veut du sang et vous allez me rendre raison.

— Comment dis-tu cela ? Du sang ? mais tu n'en as pas eu pour rougir d'être proxénète, et tu veux qu'avec une épée je t'en cherche dans la veine : tu oublies qui tu es, avec une facilité ! est-ce qu'on se bat avec ton espèce ? on la tue lorsqu'elle vous frôle, et c'est beaucoup d'honneur pour les bandits de ta trempe que de mourir d'une main d'honnête homme.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! cria M. Alphonse, dire que je dois la vie à cet homme qui me piétine.

— Si tes lèvres salissent encore le nom de Dieu, prends garde ! Quant à ta dette, je te la remets ; je te relève même de tes devoirs d'hôte, tu as deux ennemis chez toi, défais-t'en, si tu peux.

— Mais qui êtes-vous, enfin ?

— Un vertueux doublé d'un savant et qui méprise en toi le vice et l'ignorance. Mais regarde-toi donc dans les glaces, don Juan, tu as la contenance d'un enfant fouetté.

— Vous me poussez à bout.

— Sais-tu à quoi tu penses ? aux molosses de ton jardin, et si tu ne les fais pas amener c'est que tu préfères encore le fer rouge de mes paroles sur ton front qu'une égratignure à celui-ci, » et il toucha du doigt le front de Paule. « Eh bien ! Je ne veux pas me retrancher derrière la fascination que mon frère Ladislas exerce sur toi ; je vais m'isoler à cette extrémité de ton salon de parvenu imbécile, et si tes chiens

me font faire un autre mouvement que celui de leur jeter à chacun un bonbon, je te fais grâce.

— Monsieur Ladislas, dit le leno, permettez-vous ?

— Je permets ! dit la princesse.

M. Alphonse sortit, on l'entendit siffler et il entra bientôt accompagné d'un boule-dogue formidable, à qui il désigna Nebo du geste. Le chien grogna, un peu dépaysé, hésitant à s'élaner sur cet homme assis chez son maître. Nebo avait pris dans une boîte où elles étaient étalées sur du coton une des globules de verre de la grosseur d'une bille d'écolier, remplie d'un liquide incolore.

— Allons, mon pauvre chien, meurs pour apprendre à vivre à ton maître ! » et il lança le globule. Il se brisa sur le museau du molosse qui tomba sur le côté, foudroyé sans même une convulsion. Une forte odeur d'amande amère se répandit dans le salon. Le leno regarda le chimiste avec terreur.

— Vous avez donc fait un pacte avec le diable ! murmura-t-il.

— Tu es complet, mon pauvre don Juan, et tu me rappelles la phrase de Saint-Simon « et sans la peur du diable que Dieu lui laissa dans ses plus grands égarements ». Tu vois comme je tue, tu vas voir comme je devine : je vais te raconter ta vie.

— Vous savez mon histoire ?

— Mieux que toi, drôle, fit Nebo en allumant une cigarette. -

Tu es né de jour, puisque tu ressembles à ton père, un gentilhomme ambitieux et vain, devenu viveur, qui, une nuit, a rencontré ta mère au coin d'une borne ; tu es resté un voyou et un crapuleux, qui ne sait pas

être riche et se révèle fils de fille à l'aspect de son ameublement, mais tu tiens de ton père, ta grâce de mouvement et cette dissimulation qui te permet de faire, cet instant, assez bonne contenance, alors que tu as la chair de poule, tellement je te fais peur.

« Comment t'en es-tu tiré, de ton premier vagissement à ton premier pas, le diable ton patron seul le sait ; il ne pouvait pas abandonner un marmot prédestiné à tant de crimes. Je te vois en haillons, dans le ruisseau, cherchant ta vie avec toute la vermine que met bas la prostitution clandestine : tu fus précocoe ; dès que tu pus marcher, tu commenças le métier dont tu es devenu l'incomparable ornement ; tu fis le guet pour avertir les filles de la venue des agents, tu fis les courses des prostituées, tu devins le groom à tout faire, à tout faire entends-tu, de la rue des Martyrs ; tu étais joli, les filles te comblèrent de sucreries ; bientôt les hommes te donnèrent leurs belles cravates éclatantes ; à douze ans tu étais Dauphin de la prostitution ; et tu as fait jouer ce dialogue de Lucien, où philosophe et courtisane se disputent un jouvenceau.

« A treize ans, tu battis les femmes : et on vit poindre ton étoile à l'horizon ; tu savais compter, don Juan, et comme le diable t'avait doué pour être une idole de luxure bifrons, tu ne craignis pas de te prodiguer, pourvu que les offrandes fussent belles. Foin des cravates vertes et des fondants, il te fallut de l'argent, puis un jour tu ne te prostituas plus, tu devins le grand seigneur infâme que tu es, et toutes les filles et tous les souteneurs, fiers de toi, t'éluèrent le grand leno, et tes frères à la haute casquette te

laissèrent écumer leurs marmites ; suzerain du vice, tu reçois le tribut de toute l'infamie d'une rive de Paris ; et quand tu songes que le bouton de vermeil de ta manche est fait de trente péchés, tu dois te dire que la statue du commandeur n'a jamais bougé, et que tu mourras impuni.

— Comment savez-vous une vie si différente de celle que vous avez menée ? demanda M. Alphonse.

— Je t'ai dit que j'étais savant ; crois-tu donc que la science ne soit qu'un alambic, et qu'ayant fait ma zoologie, j'aie négligé les mœurs des hommes de mon temps ?

— Pourquoi donc, si vous connaissez les mœurs actuelles, m'insultez-vous comme si j'enfermais dans mes cinq pieds et demi toute l'indignité du temps. Prostitué et souteneur, voilà ce que j'ai été et ce que je suis, n'est-ce pas ! Eh bien ! Où sont-ils ceux qui ne se prostituent pas : le jeune vicomte qui épouse une vieille ou une fille qui a failli, tous ceux qui épousent pour la dot, tous ceux qui sont l'amant d'une femme de ministre ou de financier, et le noble qui échange son parchemin contre du papier de la Banque de France, sont-ils des pas prostitués ? Est-ce que chaque maison centrale n'est pas une Sodome, au su de l'État ; et si nous montons plus haut, dans la politique et dans l'art, et dans le journalisme, est-ce qu'on n'y prostitue pas sa conscience, son talent et sa pensée ? Allez à un Salon, c'est plein de tableaux *marmiteux*, de tableaux *allumeurs* ! Oui, je suis souteneur comme l'État : il a ses filles soumises, j'ai mes ambulantes ; comme immoralité, lui et moi

que vous bafouez nous nous valons; je suis monté jusqu'à la seigneurie du vice; j'ai donc une supériorité.

— Tu as de la blague, tu as lu les romans-feuilletons, et tu dois sembler un être pensant à un auditoire de voyous : tu revendiques, pour t'en couvrir, l'infamie décadente; j'accepte la prétention, la société contemporaine est ton digne cadre, mais c'est parce que tu es un tableau, parce que tu dépasses la perversité générale que je t'exècre. Un assassin est un fait peu important; mais Marat, mais Joseph Lebon, mais Carrier, mais Couthon, mais Collot-d'Herbois, mais Billaud-Varennes, tous ceux-la jouissent d'une horrible immortalité; l'histoire conserve le nom des monstres et, au point de vue religieux et moral, il faut tuer les monstres avant que la renommée les ait vus; voilà pourquoi, si je t'avais rencontré enfant, et prévu, je t'aurais écrasé; voilà pourquoi je te tuerai peut-être.

— Eh bien! non, vous forcez trop la note et maintenant j'en ris, il n'y a peut-être personne à Paris de mieux gardé que moi; je suis l'ami de la police et l'idole des criminels; vous payeriez ma mort plus cher que celle d'un honnête homme; après le code le couteau me vengerait. La femme qui vous accompagnait, et que vous appelez Ladislas, n'est ni une fille ni une femme du commun; et je suis bien sûr que vous ne vous engagerez pas dans une affaire où elle serait compromise. Quand on joue les commandeurs, on ne se fait pas escorter par de grandes dames.

— Tu railles, drôle! les statues ne se dérangeront pas pour toi, tu appartiens à l'alguazil. Don Juan de Montmartre, sais-tu pourquoi cette grande

dame est chez toi ? pour que mes invectives s'empoisonnent de sa présence. Si nous étions tous deux, tu m'écouterais en gouaillant ; mais cette femme que tu ne connais que depuis une demi-heure, tu l'aimes, tu lécheras la trace de ses pas, si on t'accordait cette grâce ; dans les légendes, Dieu laisse apercevoir les anges aux damnés ; cette princesse vierge est ici comme le vinaigre sur les plaies de la torture que je t'inflige et que tu subiras jusqu'au bout, car la crainte que je t'inspire n'est rien auprès du regard seul de cette jeune fille, pour laquelle tu donnerais tes marmites sans nombre et ta gloire, car tu as de la gloire, étant la grande ordure de Paris. »

M. Alphonse resta un moment sans répondre, les yeux haineusement baissés, essuyant d'une main agitée la sueur qui défrisait les boucles de son front ; puis se tournant vers Paule :

— Je ne suis pas que célèbre, je suis aimé ; j'ai plus que de la gloire, de l'amour ! De la Chapelle aux Batignolles, de la rue de la Lune à la rue des Martyrs, du boulevard extérieur aux fortifications, je suis aimé.

« Trois mille filles de joie disent mon nom avec extase ; c'est de leur plein gré qu'elles me payent tribut, et sans espoir qu'elles me désirent. Le don Juan de Molière promet M. le maire à des paysannes. Ah ! la belle séduction que celle où miroite le mariage, Les Elvires ignorent la vie et se prennent au premier roucoulement qu'on leur fait ; moi je règne sur des blasées sans imagination, et pour qui plaisir signifie labeur. Essayez de vous faire aimer d'une rouleuse, vous y perdriez toute votre fameuse

science. Leur amour ne se borne pas à ne rien prétendre, pas même un baiser, il va jusqu'à étouffer la jalousie, elles me cherchent et m'élèvent des vierges, et j'ai, comme un Louis XV, mon parc aux cerfs.

— Tu mens ! montre-nous donc une de ces vierges préparées pour ta couche, faux Minotaure. »

M. Alphonse sonna.

— Réveillez la petite Luce et amenez-la sans qu'elle s'habille, » dit-il à la domestique qui parut. M. Alphonse avait repris son aplomb, un sarcasme imperceptible remuait par instant au coin de ses lèvres : et ce fut dans le silence, que le plus joli Greuze s'encadra à la porte. Tout ensommeillée et se frottant les yeux de ses bras nus, la jeune fille souriait dans l'emmêlement de ses cheveux, sans embarras d'être vue en chemise.

— Approche qu'on te voie, mamignonne, » dit le leno ; et, traînant ses mules, qui échappaient à ses pieds nus, elle vint au milieu du salon, ouvrant ses yeux encore vagues sur ces deux inconnus qui ne ressemblaient pas aux gens qu'elle voyait d'ordinaire.

— C'est un crime de souiller une créature si jolie et si pure, s'écria Paule.

— Jolie, elle l'est ; pure ? interrogez-la.

— Viens, mon enfant, dit Paule en l'attirant près d'elle et l'asseyant sur un genou. Sais-tu qui est M. Alphonse et ce qu'il veut faire de toi. »

La petite fit oui de la tête, en souriant.

— Tu dis oui, et c'est non ; M. Alphonse n'a jamais travaillé, n'a pas hérité et il est riche ; sais-tu comment il l'est devenu ? »

Toujours souriante, elle affirma d'un signe.

— Ma chère enfant, tu ne comprends pas mes questions ?

— Réponds, Luce, dit le leno ; dis à ce monsieur ce que je suis et ce que tu seras.

— Eh bien ! M. Alphonse c'est le plus grand... de Paris, et quand j'aurai un an de plus je serai sa maîtresse. »

La princesse, stupéfiée, resta un momentsans voix.

— Mais malheureuse enfant, ne t'a-t-on jamais parlé de la vertu ? »

La petite se tourna vers le leno :

— La vertu, monsieur Alphonse, c'est-y une marmite que vous avez bien battue. »

Il y eut un silence où le leno intérieurement riait,

— Tu n'as jamais entendu parler du bon Dieu !

— Oh si ! bon Dieu, c'est un juron, mais un petit qu'on dit quand on n'est pas très en colère.

— Voyons Luce, sérieusement, répétait la princesse, ne sais-tu pas qu'il y a des choses qui sont mal et qu'il ne faut pas faire.

— Pardi ! il ne faut pas faire ce qui fait mal, » dit la petite. Ses réponses inconsciemment perverses se compliquaient encore d'une malice qui lui faisait deviner dans la personne qui lui parlait un ennemi de M. Alphonse.

La princesse cherchait encore un filon innocent dans cette vierge perverse.

— A l'école, tu as bien vu un crucifix ?

— Oui, et, même un jour, un commissaire est venu ; il a dit que c'était prohibé, il l'a arraché du mur, le

crucifix, et il l'a jeté dans un tombereau qui en était tout plein de crucifix !

— Oh ! Seigneur, ne leur pardonnez pas ! s'écria Nebo en se levant. Cesse de trembler, vile canaille ; ta vie est précieuse ! que ne puis-je faire éclore, à mon souffle, toute une humanité de monstres tels que toi ! que ne puis-je dresser une Babel de crimes, si haute qu'elle dépasse les nuées et menace de souiller le ciel ! » Alors peut-être le ciel vengerait ses Normes. Je e vois maintenant d'un autre œ, descendance de Kaïn, il faut que ton iniquité couvre la terre comme une lèpre, pour que la terre se révolte de porter tant d'ignominie et que l'inerte matière se détruise elle-même, pleine d'horreur d'être polluée sur tous ses points, par d'honnêtes lâches et d'audacieuses canailles. Allons donc drôle, renvoie cette vermine dont on ne pourrait rien faire qu'une hypocrite, et mène-nous là où s'assemblent les groins de ta sorte !

— Vous pensiez, messieurs, dit le leno, quand la jeune fille effarée de l'exaltation de Nebo fut sortie, me l'enlever, et la purifier et la faire tourner à bien ; pour des gens de votre force, vous ignorez donc qu'on ne tire d'un arbre que des fruits de même espèce, et qu'il y a des natures d'où ne jaillira jamais une étincelle de ce que vous appelez le bien. Vous êtes aussi incapable d'un crime que moi d'une vertu, et ça sert au contraste. Un conseil : *A la grande Marmite*, je ne réponds pas de votre sécurité, si vous débitez à vingt ou trente de mes confrères, une seule des imprécations dout vous m'avez honoré. Puis, et ce n'est pas pour me flatter, mais ils ne valent pas vos

tirades, ils n'y comprendraient rien, sinon qu'il faut vous saigner et, encore une fois, je ne réponds pas de vous.

— Quitte ce souci, dit Nebo, si tentés que soient les couteaux, ils ne lui ront pas longtemps, s'ils luisent. Allons ! casque-toi, pasteur de femmes. »

Avant de sortir, M. Alphonse se coiffa avec coquetterie de la casquette de son état, devant une glace, et avec du cosmétique rabattit ses accroche-cœurs, qu'il avait relevés pour recevoir ses sauveurs.

— Marche devant ; ton coude nous salirait. »

Le leno obéit ; ils montèrent la rue Germain-Pilon, tournèrent à la rue Norvins, et contournant la plateforme couverte des échafaudages du Sacré-Cœur, s'engagèrent dans la rue de la Bonne.

Le leno s'arrêta devant la porte pleine d'une grande mesure qui semblait endormie ; il la poussa et une sonnerie électrique retentit.

— Où nous mène-t-il, demanda Paule, « ce ne peut être la Grande Marmite, c'est un coupe-gorge. »

Nebo, au lieu de répondre, alluma la bobine de magnesium, la tendit à Paule et sortit son revolver.

— Vous avez là un chic système de bougie, dit le leno surpris de la lumière éclatante que jetait le fil métallique.

— Marche devant et au moindre geste douteux, je t'éteins. »

Au bout du corridor ils se trouvèrent dans une cour : le leno siffla d'une façon particulière.

— Je les rassure sur le bruit qu'a fait la sonnerie, » expliqua-t-il ; il ouvrit une porte qui fermait hermétiquement, et ils furent en présence d'une baie don-

nant accès par dix marches descendantes à une sorte de sous-sol où, dans une buée de pipes, trente chena-pans étaient attablés avec quelques filles. La princesse se serra contre son guide ; il lui semblait impossible de sortir sauf d'un semblable repaire ; mais les souteneurs regardaient avec un étonnement plus extrême encore, ces deux personnages si bizarrement éclairés.

— Ce sont les messieurs qui m'ont sauvé, en me prenant dans leur voiture, quand j'allais être pincé, il y a cinq jours ; je vous prie donc de les recevoir avec politesse !

— Hourra ! pour les frangins, cria-t-on.

Les jeunes gens descendirent dans le sous-sol, après avoir éteint le magnésium.

— Tu n'as pas confiance dans les zigs, c'est mal, fit un grand diable en regardant le revolver.

— J'allais te toucher la main, mais tu te méfies, et ça me vexe... commença quelqu'un.

— On ne me tutoie pas, et on ne me touche pas la main, fit Nebo d'une voix haute.

— Moi, je t'embrasserai, tu me plais, dit une fille en se levant.

M. Alphonse s'interposa.

— Avez-vous fini ! les musles, cria-t-il ; quand j'ai crié derrière leur voiture « sauvez-moi » ils ne m'ont pas demandé mes papiers, ils m'ont chargé sans explication ; il me semble que vous pouvez bien ne pas les mécaniser. »

Le bouge entier acquiesça à cette remontrance.

— Asseyez-vous ici, messieurs, dit le leno, en désignant une table vide au milieu de la salle.

— Non, je veux la table qui est près de la porte, à droite.

— Il se méfie de nous ! crièrent les souteneurs, comiques de dignité blessée.

M. Alphonse suivit les jeunes gens à la table désignée.

— Que prenez-vous ? demanda-t-il.

— Nous allons tous trinquer avec vous ! fit un souteneur un peu gris.

— On ne trinque pas avec moi, » dit Nebo.

— Je crois qu'il nous méprise ? Hein ! est-ce que tu nous mépriserais ?

— Oui ! » laissa tomber Nebo avec une telle hauteur de dédain que les proxénètes s'entre-regardèrent et se turent, ne trouvant pas qu'il y eût d'autre réplique que le couteau, et n'osant pas le tirer contre le sauveur de leur cher Alphonse, l'orgueil de la corporation.

— C'est un fier homme qu'Eugène Sue ! va ! » dit une fille à son voisin, « et qui n'a écrit rien que de vrai. A preuve que voilà deux princes Rodolphe, chez nous ; même que l'un des deux, je te parie que c'est une princesse, et jolie ! » Elle fit claquer sa langue.

— Ne me fais pas souvenir de tes saletés ou je cogne, » répondit l'amant, et se tournant vers Nebo :

— Vous croyez que le métier est bon ! Ouitche. Si ça continue comme ça commence, je ne donne pas cinq ans pour qu'il n'y ait pas une seule bonne marmite de Clichy à Clignancourt. Voyez la mienne, elle s'était encascavellée d'une maigriotte et y donnait tout l'argent de son travail ; je te l'ai relevée, avec des volées, mais dans le fond, elle est restée gan-

grenée, et tenez, l'allumage de ses réverbères, parce qu'elle se figure que c'est une femme, votre compagnon. »

Une casquette démesurée s'avança ; c'était un vétéran de l'infamie, ses accroche-cœur grisonnaient.

— Il n'y a plus de mœurs, » déclara-t-il avec mélancolie. « Le vice c'est le vice, il en faut ; mais, voyez-vous, un pays boucle sa valise, quand l'amour des femmes va aux femmes. »

Nebo s'accouda, la tête dans ses mains.

— C'est un bon jeune homme, » proclama le vétéran, « il s'attriste de notre sort et de la saleté des femmes. »

Nebo n'entendit pas l'interprétation qu'on faisait de sa visible douleur ; en rapprochant la dispute qu'il avait entendue trois heures auparavant sur le boulevard, de ce témoignage spontané et horriblement compétent, il voyait avec terreur le double antiphysisme s'étendre dans tout le bas-fond social, et une nouvelle Pentapole d'iniquité grouillant sous le soleil, empestant toute la fin du siècle ; et, comme en lui la Bonté et la Clairvoyance ne s'annulaient jamais l'une l'autre, il s'avouait l'impossibilité d'améliorer toute une portée humaine, et la nécessité inéluctable pour la société d'écrire sur tous les êtres incapables d'amendement le mot, formidable à une âme tendre : Extermination.

Il sortit de sa douloureuse méditation à un attouchement de Paule.

— Voyez, tous ces yeux braqués sur moi. »

En effet, parlant à voix basse et par brèves phrases d'argot, tous ces bandits souillaient la princesse de

Leurs regards luisant d'une hideuse concupiscence. Grâce à sa nature nerveuse et affinée, le platonicien sentit que l'air ce viciait autour d'eux d'affreux désirs, et il se tourna vers M. Alphonse : il avait disparu.

— Nebo, partons, implorait Paule, tous ces regards me souillent.

Au geste d'anxiété de la princesse, Nebo vit confusément des sourires aigus se profiler sur les faces glabres. Personne ne parlait plus ni ne remuait, et ces trente scélérats immobiles couvaient les deux jeunes gens d'un silence plus épouvantant qu'une agression. Le platonicien prit dans sa poche une bonbonnière, en vida le contenu dans le creux de sa main.

— A l'escalier, dit-il très bas à Paule, et renversant la table, il atteignit la première marche d'un bond, Paule le rejoignait à peine, que tout le bouge se précipita avec des éclairs de couteau.

Les marches étaient trop raides pour être remontrées de dos et il fallait faire face à la horde.

Nebo leva son poing fermé : ces bandits qu'une arme n'aurait pas effrayés s'arrêtèrent devant ce bras levé, parce qu'il y avait au bout de l'inconnu, un danger imprécis et qui inquiétait l'imagination.

— Montez, Paule, » ordonna Nebo.

La jeune fille atteignit la porte de la cour, et, sur le seuil, sortit son revolver.

Nebo était très perplexe : les souteneurs se groupaient à deux pas de lui, et ce peu de distance, rendait très dangereux pour lui, le jet de son composé chimique : il allait être saisi par un jeune drôle qu'il

ne voyait pas ramper vers lui, quand Paule, incapable de se maîtriser plus longtemps, tira sur le gamin qui roula la tête fracassée ; grisée par la détonation, elle pressa la détente nerveusement sans viser, et les six coups de l'arme étaient partis, qu'elle appuyait toujours sur la gachette, ne s'apercevant plus que le chien tombait à vide. L'immédiatité consécutive des balles stupéfia les souteneurs, Nebo put remonter l'escalier. Il entraîna Paule jusqu'au milieu de la cour, et lança dans la baie où surgissaient déjà des têtes, le contenu de sa main. Des crépitements de feu d'artifice et des cris éclatèrent en même temps que le sol de la cour fut traversé d'une secousse sourde.

— Pourvu que Dieu nous garde des gardiens de la paix !

Dehors, il jeta le chapeau de la princesse et son revolver sur la pente qui mène à Clignancourt.

— A toutes jambes, » dit-il à Paule.

Ils atteignirent la butte en une minute de course folle et, laissant l'escalier, descendirent d'une allure forcément ralentie un sentier où les gravas les faisaient trébucher.

Tout à coup, trois hommes surgirent d'un repli de terrain, ils tenaient chacun un sac plein de sable de grandeur maniable.

Nebo, sans force musculaire, épuisé d'efforts nerveux, saisit son revolver, très anxieux devant cette menace de sablement, mode d'assassinat qui ne fait pas plus de bruit qu'il ne laisse de trace, la victime mourant d'une façon infaillible, mais normale, au bout de quelques jours de congestion pulmonaire.

Les trois hommes firent un pas : ils avaient la

figure machurée de charbonniers, ils balancèrent leurs sacs; Nebo recula; il avait oublié dans sa stupeur ses globules d'acide prussique, tout à coup il s'élança, écrasant trois globules sur le visage d'un agresseur, qui tomba foudroyé, roulant quelques mètres plus bas. Les deux autres, à cette vue, dégringolèrent la Butte à toutes jambes : mais Nebo, par une inadvertance singulière porta, à son front, sa main imprégnée d'acide prussique, et ce qu'il en respira le fit vaciller, les veines de son front se gonflèrent, soutenu par Paule qui l'étendit à terre, il resta plusieurs minutes hébété, ne pouvant que dire :

— « Ce n'est rien, ne me parlez pas. »

Paule se lamentait, pleurant de grosses larmes silencieuses, ne sachant que faire. Bientôt, le platonicien se remit sur son séant, aspira l'air fortement et quoique pris encore de torpeur, il sourit à Paule.

— Vous me pleuriez comme mort, je n'étais qu'un peu empoisonné, » et se levant :

— Allons voir notre cadavre. »

Ils descendirent, et Paule se pencha sur le visage du mort.

— M. Alphonse! » s'exclama-t-elle.

— Allons! Dieu se fait invisible, il règne cependant, et le commandeur finit toujours par venir », et retournant le cadavre du pied : « mais l'heure a sonné d'un commandeur qui fasse justice, non plus du leno, de l'avocat. Où est-il celui qui foudroyera le soutenu des foules comme j'ai fait du soutenu des filles, et qui jettera à la même voirie la double charogne de Don Juan de Montmartre, et de Robespierre de Partout! »

## VIII

## L'ARMÉE DU CRIME

Un vent sec faisait claquer les gobelets et gicler le filet d'eau de la fontaine placée au milieu de la place Maubert, et la lune déroulait dans la rue du Haut-Pavé, jusqu'au quai, un tapis de peluche argentée, au bout duquel se profilait le presbytère de Notre-Dame.

Deux hommes en blouse de couleur sombre et à barbes apparentes stationnaient à l'angle de la rue Galande.

La demie de onze heures sonna à Saint-Julien-le-Pauvre.

— Ce maroufle aura été assommé par une bouteille; vous gelez sans doute, ma pauvre princesse!

— Plaisantez-vous? avec mon habit de soirée par-dessous mes habits d'ouvrier, j'étouffe même un peu.

— Remarquez, princesse, que le Palais de justice et la rue Galande sont les bases d'un triangle dont la Morgue est le sommet... Ce bandit cuve peut-être sous une table, tandis que nous...

— Allons sans lui, Nebo, nous sommes équipés, certes...

— Non, il y aurait sinon danger, perte de temps; il faut qu'en quelques heures nous ayons vu tout le crime, et quand on veut faire vite, un cicerone...

— Voici quelqu'un, Nebo, mais il ne titube pas.

— C'est cependant notre ivrogne.

— Holà, sacripant, tu nous laisses morfondre, par hâte de boire. » L'homme remua sa casquette sans la soulever, on eût dit qu'il se grattait; c'était sa façon de saluer : ses yeux vagues d'ordinaire brillaient.

— Quand je suis gris, je vois clair et si je suis en retard c'est pour vous avancer. Je vous ai annoncé, oui ! Vous êtes curieux ; mais vous ne pouvez pas taper sur l'épaule de cent cinquante bandits pour trouver, celui qui ouvrira son gilet et pas son couteau : je vous ai préparé une causerie qui serait payée par un journaliste, comme une dépêche, un sou le mot. J'ai groupé ceux qui raisonnent leur vice, et des vieux et des jeunes, qui ont de la vanité et seront contents de vous la faire à la pose : et puis, vous assisterez à un crime, un vrai : vol nocturne à main armée, avec effraction, et cœtera !... Dame, le spectacle complet et par les meilleurs artistes.

— Vous divaguez, dit Paule, assister à un crime complet ?

— Si ça vous était égal, nous irions nous chaudement installer devant de l'alcool, chez le père Binocle, nous nous comprendrions mieux. »

Ils s'engagèrent dans la courte ruelle des Anglais ; et après peu de pas, l'ivrogne poussa une porte vitrée rendue opaque par la crasse et les suintements.

C'était l'assommoir poisseux et sordide, aux verres qu'on ne lave pas, aux tables gluantes, aux murs épi-graphiés de noms et historiés de dessins maladroitement orduriers. La première salle qu'ils traversèrent était occupée par une trentaine de consommateurs

muets et fixant leurs verres vides ou plein avec des airs d'idiotie ; la plupart en cheveux blancs, et les femmes nues sous des pardessus d'hommes : tous donnant l'impressions d'êtres finis, définitivement inconscients, assommés.

— Ça, fit le guide aux deux jeunes gens, ce sont les invalides, les gagas du Crime. »

Dans la salle du fond, même hébétude : le patron salua l'ivrogne de :

— Bonjour, Boileau.

— Hein ? vous trouvez que le lutrin m'irait mal : apprenez que dans les mondes des sacripants on se nomme d'un surnom qui exprime la spécialité de chacun ; on m'appelle Boileau du Préau ; parce que je me saoule d'abord ; ensuite parce que je suis écrivain public *de la pente* ; personne ne sait écrire, comme moi, la correspondance du vol et de l'assassinat, sans qu'on puisse trouver à pendre un chat, dans deux mille de mes lignes ; enfin la particule du Préau tient à la particularité de faux en écriture publique qui m'a valu une villégiature en Centrale : me voilà présenté. »

Nebo fut frappé qu'en s'enrégimentant dans le mal les mauvais se débaptisent et prennent le nom de leur péché, ainsi qu'au sabbat, on s'intitulait frère Viol, père de Luxure, suivant sa perversité de prédilection. «

— Secrétaire de voleurs et d'assassins, vous ne volez, ni ne tuez cependant, demanda Paule.

— A quoi bon ! je n'ai pas le goût du sang ; je n'ai que le goût de l'alcool ; il y a vingt bouges où, contre une lettre que j'écris, on me donne un verre d'eau-

de-vie ; je n'en demande pas plus pour être heureux.

— Vous aimez donc l'alcool, dit Nebo, en versant un plein verre à Boileau.

— Si je l'aime l'eau-de-vie, la bien nommée, ce soleil dans le verre, ce feu dans le corps, ce rêve dans le cœur ! j'ai été ce qu'on appelle un honnête homme, un notable, et je puis bien vous le dire, un notaire ; j'ai eu une femme, une notaresse fort belle, mais quand les femmes sont belles, il faut les habiller bellement et voilà pourquoi je suis secrétaire de la *Pente*. Oh ! je n'en suis pas fâché ! j'ai des fils, deux canailles ; ils seront députés, le diable les agrippe ! Ah ! la société, ce que je m'en tambourine les tempes ! Je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir bu trop tard, de n'avoir connu qu'à quarante ans ce paradis liquide qu'on se met dans le corps ! Tenez, je n'ai qu'un verre à l'épigastre, eh bien déjà, tout se dore, je ne vois plus ce bouge, je ne sens plus la puanteur humide, je ne lis plus dans vos yeux votre mépris, je nargue tous les panonceaux de France, et une chaleur voluptueuse me remue tous les poils du corps. Ne me parlez pas, j'ai compris ! Le *delirium*, la catalepsie, l'hôpital. Est-ce que l'apoplexie, qui menace le banquier sanguin, et l'aphasie de l'écrivain ne valent pas le *delirium* ?

La catalepsie, elle, vient tard, tandis que le soldat crève en deux jours, parce qu'il a plu à son commandant de le faire manœuvrer sous la pluie ; et l'honnête ouvrier, est-ce qu'il ne meurt pas d'ordinaire à l'hôpital ? J'ai bien fait la balance des partis à prendre et tenez, vous devez connaître ça, vous autres, un nommé Baudelaire, un poète qui a dit en prose

« pour supporter la vie, sois toujours ivre de vin, de poésie et d'amour. » L'amour, c'est le pigeon sur la queue duquel tous les hommes, ces enfants vieilliss, cherchent à mettre le grain de sel!

« La poésie, un alcool si subtil qu'il faut être plus ou moins qu'un homme de chair pour s'en griser. Quant à l'alcool, il ne m'a pas trompé comme la femme et la famille; il me fait roi, il me fait Dieu. Vous haussez les épaules! Eh bien! je jure sur l'eau-de-vie bien-aimée que, maintenant que j'ai mes trois verres qui chauffent l'épigastre, je ne souhaite rien, je nage...

— Dans l'abrutissement! interrompit Nebo. Tu as assez fait le beau et dithyrambé; arrive à ce qui nous intéresse.

— A l'instant; mais laissez-moi d'abord, messieurs, vous interroger: suivant mes avis, vous avez des blouses brunes; les blanches que vous portiez à la Boule-Rouge se voient trop dans la nuit; avez-vous le complet de soirée, y compris le claque, les deux paires de gants blancs et le pardessus, et des escarpins dans vos souliers de caoutchouc?

— Nous avons tout cela, dit Paule; mais pourquoi l'avons-nous?

— Pour que vous puissiez, en un tour de main, jeter la chrysalide du voyou dans un orifice d'égout et passer, devant les sergots, en dandys revenant de soirée. Vous êtes armés, j'en suis sûr. Je vous questionne ainsi, parce que le manque d'un seul de ces détails rendrait trop dangereuse l'aventure où je vous mènerai.

— Le crime complet? fit Paule avec incrédulité.

— Oui, dit l'ancien notaire, vol, viol et assassinat.

— Boileau, vous radotez ; l'eau-de-vie vous ôte le sens ; nous prenez-vous pour...

— Des curieux.

— Mais de la curiosité au crime ?

L'ivrogne se mit à rire :

— Je suppose que vous liez connaissance sur une route avec une bande de voleurs qui va piller une ferme ; vous ne pouvez ni dénoncer à temps, ni prévenir le coup ; si vous êtes courageux et un peu fous, vous accompagnez les voleurs, et lorsqu'ils s'élançeront sur les fermiers, vous tirez vos revolvers : avez-vous compris ?

— Oui, mais le revolver fait du bruit ; le bruit attire le municipal.

— En trois mots, vous raconterez votre aventure aux gens que vous aurez sauvés, et, quand la police arrive, vous vous trouvez être restés à prendre le thé, providentiellement, puisque vous avez repoussé les voleurs.

— Vous oubliez, excellent notaire, que nous ne voulons pas être appelés comme témoins ; ni donner ni vrais noms, ni de faux. »

Le notaire réfléchit un moment.

— J'ai trouvé, je crois : vous vous introduirez les premiers, je sais qu'il n'y a pas d'hommes dans la maison, vous assisterez à l'escalade, aux préliminaires, et vous ôtez vos barbes et vos blouses ; moi, qui fait le guet, je siffle l'alarme, vous sortez en costume de soirée et vous tirez sur les bandits, hors de la maison ; et puis vous dévalez ; si des municipaux accourent très vite, on vous a assaillis,

vous vous êtes défendus ; si vous les rencontrez assez de temps après les détonations, vous dites n'avoir pas entendu ; dame ! il ne faudra pas être endormis pour tout ça.

— Qui nous dit, maître Boileau, que vous ne nous tendez pas un piège ; votre zèle m'est suspect.

— A tort ! J'ai du zèle, parce que vous m'avez donné cent francs, que vous m'en donnerez cent autres : je place à la caisse d'épargne pour, le jour où je serai gâteux et incapable d'écrire, avoir de l'alcool et boire jusqu'à la fin et que le hoquet de la mort soit encore un hoquet d'ivrogne.

— Tais-toi, tu nous écœures.

— Soit, parlons de vous, messieurs, je vous trouve étonnants : vous n'avez rien au casier, j'en jurerais, et vous ne craignez que la police : si vous saviez son organisation ; oh ! le bourgeois est bête, il ne croit qu'à l'argent et ne tient qu'à sa peau, mais il ne veut pas déboursier l'un pour conserver l'autre ; et on confie la sécurité de Paris à des gens sans capacité et qu'on paye mal ; aussi, raflera-t-on une duchesse dans un tas de filles, tandis que vous allez voir avec quelle tranquillité on opérera dans une heure. Vous souvenez-vous de cette échauffourée du quartier Latin, quand les étudiants voulurent chasser les souteneurs de leur quartier ; au lieu d'aider ces jeunes gens, qui sont honnêtes et studieux, en somme, la préfecture de police prit le parti des *Alphonses* ; cinq cents gardiens de la paix, embusqués dans les porches, se ruèrent sur les futurs médecins, les futurs magistrats, les futurs professeurs et à grands coups de casse-tête ; ils savaient bien que les étudiants ne les refroidiraient pas, un soir sans lune !

Et le préfet de police d'alors, Camescasse, déclarait à des femmes du monde, dans un dîner : « J'ai fait soutenir les souteneurs par mes hommes, parce que, sans leurs révélations, je ne répondrais plus de la sécurité. » Hein ! Quand l'ordre social atteint ce degré de jobardise, on peut chouriner gaiement ; mais minuit a sonné, au *Trimard*. »

Et comme, en passant devant le comptoir, Nebo jetait un écu sans attendre la monnaie, le notaire se faisait donner un litre d'eau-de-vie qu'il enfournait dans la poche de côté de sa vieille houpplande.

— Animal, vas-tu ?...

— C'est ma sécurité, à moi. Si le crime tourne mal pour nous et que je n'aie pas le temps de fuir assez loin, je bois vite et je tombe ivre-mort dans la rue ; les sergots ne croiront jamais que j'étais du crime, en buttant contre ma carcasse immobile. Ça m'a sauvé souvent, même un président m'a demandé : « Voilà plusieurs fois qu'on vous trouve ivre-mort près du théâtre d'un crime. — Mon président, lui ai-je répondu, tous les voleurs sont des ivrognes, on ne vole guère que pour boire, aussi, quand je me promène avec ma bouteille et que je vois de vilaines figures, je bois tout, je tombe raide, c'est vrai, mais on ne peut plus me voler que le verre ! » Devant le *Grand-Trimard*, Boileau arrêta du geste les jeunes gens.

— Si vous avez quelque chose d'intime à vous dire, dites-le ici, car le moindre de vos chuchotements, éveillant la méfiance, vous vaudrait un couteau entre les épaules ; ce sont les valides et les vaillants, ceux-là ; l'armée du crime.

— Cela sent le musc étrangement, » observa Paule.

— Cependant il y a peu de femmes, » fit l'ex-notaire en ouvrant la porte à rideaux rouges.

Le silence d'une foule a le caractère terrifiant des paisibilités du fauve ; les deux cents attablés du *Grand-Trimard* parlaient si bas qu'ils semblaient muets, et immobiles aussi, comme un musée Tussaud, tellement leur geste était rare et lent. Quoique là, chez eux, plus même qu'en un four à plâtre ou une carrière abandonnée, certains que la police ne viendrait cueillir par hasard que les soupçonnés d'un attentat mal commis, ils se carraient en ce lieu d'asile, Ghetto du crime que la police leur laisse, avec l'arrière-pensée d'une nasse où les pêcher à l'occasion.

Car M. Prudhomme, plus couturé de bêtise encore que de scrofules, laisse ses deux cents ennemis de la rue Galande en paix, jusqu'à ce que l'un d'eux, ayant mal calculé son coup, soit soupçonné : on applique la prison préventive aux plus honnêtes gens, sur une dénonciation anonyme, sur la fantaisie d'un juge d'instruction qui fait du zèle pour avancer, et l'on n'oserait pas appliquer la *déportation préventive* à cette légion de scélérats. La rue Galande et le Palais de Justice jouent à cache-cache, et le Palais de Justice fait le fier parce qu'il donne un coup de guillotine pour deux cents coups de couteau, et pas même, car le chef de l'État a l'habitude de déposer dans la lunette le coton de ses oreilles. Ainsi pensait Nebo en suivant Boileau dans le bouge. Cette odeur de musc qui, dès la rue, avait incommodé Paule, saturait l'air chaud de la salle et, exhalée par des

voyous imberbes, elle dénonçait ce vice qui arracha au ciel des pluies de feu et que le code punit de quelques mois de prison, alors que la loi de Moïse ordonnait la double mort.

L'entrée de deux hommes visiblement déguisés et qui ne pouvaient se défendre d'un haut le corps de dégoût et de stupeur, ne fit pas tourner une tête; mais toutes les prunelles roulèrent au coin de l'œil et ne quittèrent plus les nouveaux venus.

La princesse frissonna sous la brûlure de ces quatre cents yeux baissés, qui demandaient quelle proie tombait dans leur caverne même.

— Le crime ne fait pas le bonheur, » dit Nebo bas à Paule, en voyant le repliement farouche de tous ces êtres, qu'on ne se figurait pas riants. En effet, le bandit, invariablement dominé par Saturne et Mars, devient d'autant plus taciturne qu'il s'enfonce dans le mal; et on attend encore un exemple de gaieté, dans l'homicide. Les quelques femmes loqueteuses perdues au milieu des blouses et des sarraux, plutôt des associées, des aides de vol que des maîtresses, n'avaient pas même ce bout de ruban, ce rien de coquet dans la coiffure, que la femme n'oublie jamais tant qu'elle peut être regardée sexuellement.

Au moment où les jeunes gens passaient devant le comptoir, un ivrogne s'affala par terre, barrant le passage. Le patron s'arrêta de transvaser la liqueur qu'il tenait, vint prendre l'assommé sous les aisselles et se mit à le traîner à travers la salle. Nebo et la princesse suivaient ce charriage: le patron bifurqua vers le mur de droite, poussa du dos une étroite porte.

-- La remise aux ivres-morts, » dit Boileau en les invitant à pénétrer.

Une veilleuse grésillante, suspendue à la poutre, piquait un éclair dans l'obscur d'une eau-forte que la pointe de Rembrandt n'eût pas osé. Il faisait, dans ce hangar, un noir visqueux, donnant le frisson d'être sous l'effleurement multiple d'ailes de chauves-souris, ce noir épais, humide et grouillant de larves diaboliques que Rops a donné pour fond à ses *Sataniques*. Des odeurs suffocantes de déjections, des bruits d'exerétions involontaires, d'innommables ronflements forçaient le regard à descendre sur le sol de terre battue, où une dizaine de brutes humaines, sans connaissance, étaient couchées pêle-mêle. La princesse crispa ses mains aux épaules de Nebo pour ne pas défaillir.

— Le dernier remisé que nous venons d'escorter, dit l'ex-notaire, est le voleur vainement recherché du tabernacle de Saint-Eustache.

— Ah ! fit Nebo, et donnant sa canne à tenir à l'aule, il prit dans sa blouse une petite pelotte, en tira une épingle et, se penchant sur l'ivrogne, la lui planta dans la nuque ; le profanateur grogna et tapa dans le vide.

— Il ne profanera plus que la dalle de la Morgue

-- Ah ! fit à son tour Boileau « vos coups d'épingles... » et il n'acheva pas.

Rentrés dans la salle, ils suivirent leur guide jusque dans la petite pièce du fond où le silence était plus profond encore : là on ne buvait pas, on pensait ; ce n'étaient plus les abrutis féroces et cupides, mais le dessus du panier de la scélératesse et

promis au panier de M. de Paris, tous très vieux ou très jeunes, quinze ans ou soixante, la puberté et l'âge critique du méfait, les Alcibiades et les Nestors de la fausse-clef et du couteau. Les contenance révélaient leur certitude d'être à eux vingt, les Quarante du lieu, l'état-major du mauvais coup ; et les exhalaisons musquées, presque intolérables, les poses féminines des jeunes et leurs cravates de soie criarde, leur jaquette, la fleur de leur cou écrivaient au-dessus de leur tête, sur le mur, les trois syllabes qui renferment le plus d'odieux « Sodome ! »

— Par toutes les cornes de l'enfer, messieurs, je vous fait mes excuses, dit Nebo ; je n'aurais jamais cru que vous me fissiez tant d'effet ; vous m'éblouissez, d'honneur ! A peine êtes-vous vingt et il me semble que vous renfermez ici toute la scélératesse du monde.

— Tu nous flattes, fausse barbe, gouailla une voix.

— On ne me tutoie pas, fausse voix, » dit Nebo, et d'un mouvement vif, il décocha une balle qui se logea dans le mur un peu au-dessus de celui qui avait parlé.

La détonation avait ému tout le Grand Trimard, et le patron vint.

— Ce n'est rien dit Nebo, en s'avancant un peu dans la salle, tout en glissant ostensiblement une nouvelle cartouche dans l'arme, j'avertissais un charmant garçon de ne pas me tutoyer. »

Cette assurance les étonna, d'autant que, malgré les revolvers, ils eussent pu l'assommer, l'écraser de leur nombre ; mais la vue de Paule leur fit flairer

des gens dont la disparition ferait du bruit, et pour rien au monde ils ne commettraient leur coup au Grand Trimard même, depuis qu'à la suite d'une disparition de curieux, la police avait parlé de fermer ce refuge, cette salle de complot d'une position centrale, unique dans Paris. Boileau fit signe qu'on le suivit à une table où s'accoudaient cinq individus dans des attitudes hypocritement ronronnantes de chat. Montrant d'abord un être trapu, apoplectique, presque sans nuque et les yeux injectés de sang, qui, d'une main courte, assassinait un coin de table d'entailles variées, et un blondin frisé, au cou très blanc :

-- Le Mentor de l'assassinat et son Télémaque autrement dit Jamais-Pris et son cher Dondaine ! » Puis indiquant un grand maigre aux mains longues, aux doigts crochus, à l'œil toujours virant aux cheveux grisonnants, et un gros garçon joufflu et souriant : « la Comédie-Française et l'Odéon du vol, c'est-à-dire le Président et Beco Enfin, l'Innocent, dit de Moltke, le stratège d'ici, un Vauban pour l'attaque... »

Ce dernier, d'une pâleur de cire, le cheveu rare et de la teigne au crâne, avait un regard bleu effrayant d'acuité ; il portait des gants, d'une pointure féminine.

Boileau avait donné des escabeaux aux jeunes gens qui s'étaient assis à la table des bandits.

— Tu nous as présentés, du Préau, présente nous ces messieurs.

-- Oui, qui êtes-vous, fit l'Innocent.

— Nous sommes des artistes à qui la fantaisie est

venue de voir de près et en liberté, cette intéressante espèce de l'humanité que l'on ne voit d'ordinaire qu'aux assises entre deux gendarme

— Tu nous prends pour des bêtes curieuses, dit Beco.

— J'interdis le tutoiement, d'abord. »

Le Président arrêta d'un geste la réplique de son Giton.

— Avec ces pique et ces repique, on perd du temps, et on se fait de la bile. Vous voulez voir; mais quel intérêt avons nous à vous montrer ? »

— Nous payerons le prix d'une loge d'Opéra. Vous êtes cinq, voulez-vous cent francs chacun ?

— C'est un prix, déclara le Président, mais que voulez-vous voir ?

— Le spectacle complet, » dit Boileau.

Les brigands se consultèrent du regard, ils n'avaient pas cru à ce que Boileau leur avait dit, et ils ne pouvaient accorder ensemble l'acquiescement de Nebo à ce programme épouvantable, et leur impression qu'il était, ainsi que son compagnon, incapable de s'associer à un crime.

— Vous vous méfiez de nous ? dit Nebo ; l'Innocent, croyez-vous que nous tenions de près ou de loin, à la police ?

— Non, fit le Teigneux, mais je suis comme les autres, je me méfie. Vous voulez peut-être vous venger ou faire prendre des papiers qui vous intéressent ?

— Vous ferez le coup que vous voudrez, affirma Nebo.

— Mais, si nous étions surpris, poursuivis, pris, que feriez-vous ?

— Je dirais la vérité : que je vous ai demandé le simulacre d'un vol à main armée.

— Et vous nous donnez pour ça ?

— Tout ce que j'ai ! pour vous ôter la tentation de me voler.

Et Nebo tira six billets d'un porte-feuille, et quelques louis d'une bourse.

— Est-ce entendu ?

— Entendu ! firent-ils tous cinq, en se partageant avec une prestesse inouïe ce que Nebo avait jeté sur la table.

— Maintenant la parole est à l'Innocent, dit Jamais-Pris.

Le Teigneux sortit un portefeuille, en tira un petit paquet de papier, les feuilleta, en posa un sur la table et referma les autres avec soin.

— Attention, les grinches ! du nanan, mon numéro un ! Deux femmes seules avec bonne, la mère et la fille ; la mère dévote, la fille jolie ; des bijoux de famille, des titres de rente, beaucoup d'argenterie. Et le quartier béni, rue Poliveau ; elle continue la rue du Fer-à-Moulin, commence à la rue Saint-Hilaire et finit au boulevard de l'Hôpital. Presque pas habitée, la rue Poliveau ; la maison a deux étages, une cour-jardin. »

Il s'interrompit, tira de sa poche une boîte en fer blanc, l'ouvrit. Elle était pleine d'empreintes en cire ; il en choisit une, fit disparaître la boîte et tira de son autre poche un trousseau de clefs neuves, regarda la cire de nouveau et sortit de l'anneau une clef-qu'il tendit à Nebo.

— Voilà la clef de la place. C'est-à-dire de la

petite porte de la ruelle de l'Essai, car le jardin fait angle. Double attention, les grinches ! Dans une heure d'ici, il est une heure et demie, et il faut faire le coup vers trois heures moins vingt, nous partons en trois bandes : ces messieurs. Boileau et moi nous prenons le boulevard, Cardinal Lemoine, Linné et Saint-Hilaire ; nous attendons à l'angle des Fossés-Saint-Marcel. Toi, le Président et Beco vous prendrez la rue Monge et vous posterez sur le boulevard Saint-Marcel ; Jamais-Pris et Dondaine vous suivrez le quai, la place Wainubert et vous occuperez l'angle de la ruelle de l'Essai. A trois heures et demie, j'aboie ; Beco et Dondaine aboyent. Monsieur ouvre la petite porte, nous pénétrons tous, Boileau suffit au guet, puisque les sergots ne peuvent venir que du boulevard, et il n'y a pas de passant dans ces parages. Nous voilà au pied de la maison, avec un ciseau ; une pesée sur le volet du rez-de-chaussée, mon diamant coupe la vitre, je passe la main et fait sauter l'espagnolette ; nous allumons les lanternes sourdes. La bonne seule couche au rez-de-chaussée et au côté opposé à celui de notre entrée ; il faudra la bâillonner, Dondaine, avant qu'elle ait crié ; le Président dévalisera le rez-de-chaussée ; Jamais-Pris, tu te charges de bâillonner la vieille ; quant à la petite, elle me plaît, elle est vierge... »

La princesse eut une exclamation d'horreur.

— Mon cher monsieur, déclara l'Innocent, nous ne scionnons pas par pure déférence pour vous ; mais je tiens à la petite, elle a peine quatorze ans... Je reprends, nous pouvons nous ébattre jusqu'à trois heures et demie au plus tard et alors chacun tirera

de son côté. Quant à vous, messieurs, vous nous regarderez faire ; seulement à votre place, je prendrais un bibelot, un rien, pour savoir la sensation d'un objet volé.

— Ah ! » fit Beco en regardant si la taille de ses ongles était régulière, si vous saviez comme c'est bon, le bien d'autrui ! être paresseux et prendre au travailleur tout le fruit de son labeur : dernièrement j'ai volé à une vieille femme très-pauvre, l'argent qu'elle gardait pour être enterrée proprement. Eh bien ! j'ai vu ensuite passer son cercueil ; elle n'avait désiré qu'une chose, cette vieille, ne pas avoir l'enterrement du pauvre et grâce à moi, elle l'avait. D'abord, il y a des livres qui le prouvent ! Proudhon, un fier de la pente à l'encre, a dit : « La propriété c'est le vol » moi, je dis : « Le vol, c'est la propriété » et, se tournant vers Paule :

— Je suis propriétaire de votre mouchoir et je le garde, il y a un blason ; un blason ça signifie qu'on peut chanter. »

La princesse resta confondue que, malgré la distance que la table mettait entre eux, le voyou eut pu lui prendre son mouchoir.

— Faites-le rendre, dit-elle à Nebo.

— Inutile, dit celui-ci. *Moriturus*. Comprenez-vous.

— Oui, fit-elle, et les autres ? »

— *Morituri*, dit Nebo.

— Ah ! fit-elle, je suis bien aise d'être instruite de cela : je supporterai mieux...

— Qu'avez-vous dit, entre vous, que nous n'avons pas compris ? demanda Jamais-Pris avec méfiance.

— J'ai dit *moriturus, morituri*, ce qui veut dire, ce sont les mœurs, c'est la coutume, l'habitude. »

L'ex-notaire parut préoccupé.

— J'ai fait mes classes, moi ; j'avais compris.

— Vous êtes comme nous, amateur simplement, dit Nebo en le rassurant.

— Beco deviendra un grinche fameux, s'il m'est fidèle, fit le Président, car moi, j'ai le vol dans le sang, j'aurais volé sur le radeau de la *Méduse*, je volerais dans un désert. Seul sur un rocher, je me volerais mes poux !

— Moi, commença Dondaine, je vais vous confesser le seul remords de ma vie. Il y a trois ans de cela, j'en avais quatorze, je rôdais autour de Notre-Dame, un peu avant dix heures ; la bise pinçait, j'entrai dans l'église. Il y avait un grand moine blanc qui descendait de chaire et qui se mit à quêter. Ah ! mes birbes, si vous aviez vu les pièces d'or, ça pleuvait, elles auraient mis, ces dames, leur chemise, elles s'y seraient mises elles-mêmes dans l'aumônière ; il était indifférent à ça, ce farinier de prêtre, et il avait l'air sûr de son affaire, il ne disait pas « Dieu vous le rende » il disait « Dieu vous le rendra. » L'aumônière débordait. Jugez de mon étonnement quand je le vois sortir avec tout ça et monter chez lui, rue du Parvis-Notre-Dame ; j'attends minuit, je grimpe l'escalier, avec monseigneur, j'ouvre la porte, et je m'avance à tâtons. Je touche une chaise puis un des fauteuils, puis du drap, puis une main chaude. Ça me fit un effet ! « Tu m'apportes ton aumône, pauvre garçon, » dit une voix belle. Il n'avait pas peur, et ça me fit peur. Comment ai-je mis, un

deux sous rouillé sur ce tas d'or, je ne le comprends pas ; alors, il me prend la main, me la serre : « Dieu te le rendra ! » Eh bien ! vous allez rire et vous tor dre, ce cochon de moine m'a ensorcelé la main : je suis forcé, depuis, de tuer de la main gauche.

— Comment expliques-tu ça ? demanda Nebo.

— Comme il n'y a que la force de vraie, je conclus que je n'avais pas encore assez de crimes pour lutter contre ses vertus.

— On n'est pas bête comme le bourgeois, dit Ja-mais-Pris ; il a été question d'ôter le crucifix des prétoires, eh bien, puisqu'on se confesse ce soir au *Trimard*, je vais vous avouer ma seule défaillance. Il y a huit ans, on a condamné un innocent à ma place ; j'ai assisté à l'exécution au premier rang ; quand le couteau est tombé, j'ai vu ce Christ si pâle sur sa croix, qui a les bras ouverts, et ça m'a retourné le sang ; — la nuit, on a ses nuits de cauchemars, tout le monde, — je revois ce crucifié qui me regarde, comme si c'était moi qui l'aie crucifié : alors je ne peux plus rester en place, j'ai des envies de me dénoncer ! Pour en revenir à la bêtise des bourgeois, l'autre jour, j'achetais des sardines, on me les enveloppa dans du papier imprimé tout frais, quand mes sardines sont mangées, je lis le papier pour dessert, il y avait dessus cette feuille d'un nommé Havel, que le Christ était un fou, atteint de la monomanie des grandeurs ! J'assassine, je suis bandit, mais je ne fais pas de saletés sur mes cadavres, et y a qu'un bourgeois d'assez cochon pour baver sur ce bon Dieu qui n'est pas Dieu, puisqu'il n'y en a pas, mais qui me ferait plus peur, s'il existait, que les bicornes.

— Eh ! dit Nebo, je crois à son existence, moi.

— Zut ! pas de mauvaise plaisanterie, dit Jamais-Pris. Un gendarme qui nous attendrait derrière la mort, un gendarme à qui on n'échapperait pas, et qui vous couperait le cou toutes les cinq minutes pendant l'éternité ! Ah ! mais non ! du reste, Victor Hugo, un grand penseur qui savait tout, n'a pas voulu de Dieu à son enterrement ; peut-être que c'est pour nous faire peur à nous autres, hein ? la religion ? En tout cas, c'est pas si bête, ce gendarme qui vous pince dans votre bière ; pas moyen d'échapper ! Heureusement que c'est de la blague.

« Voyez-vous, la société c'est comme la nature, il y a des agneaux et des loups, les uns n'ont pas plus de mérite que les autres, c'est le tempérament ! Je lis, et il y a des philosophes qui disent qu'on n'est pas responsable ; que ce qu'on fait, on ne peut pas ne pas le faire, ça c'est exagéré ; ainsi quand on tue, les premières fois, on pourrait ne pas le faire même on y a de la peine : ensuite, alors oui, on ne peut plus s'arrêter. Je tue toujours au couteau, eh bien, quand il y a quelque temps que je n'ai pas senti, vous savez, eh non ! vous ne savez pas le giclement du sang chaud au visage, alors je rôde, mon couteau ouvert et je tue pour sentir le couteau s'enfoncer, sans profit. Votre ami, je lui fais froid dans le dos. Que voulez-vous, mon cher petit monsieur, chacun prend son utile et son plaisir où il les trouve ; il y a des gens qui crèvent les yeux aux oies pour que le foie soit plus gras, je crève le ventre du passant attardé pour graisser ma soupe.

— Moi, » fit l'Innocent, je fais plus de mauvais coups

tout seul qu'eux tous réunis : je suis la tête de tous ces bras : tout le jour je rôde Paris, je lève les plans, j'espionne, je prends mes empreintes : d'ordinaire je ne vais pas au vol en personne, à moins d'y ajouter un *i*, » et il éclata d'un rire affreux.

Jamais-Pris réfléchissait et rêveusement :

— Quand je passe devant les boutiques de pharmacie, je m'arrête longuement, j'ai lu des choses sur les drogues dans les journaux. Ah ! l'assassin qui serait savant, quel rêve ! foudroyer d'une piqûre, d'un rien ; et ces composés qui font sauter une maison, dix maisons. Vous, les honnêtes gens, vous êtes savants, pourquoi est-ce que vous ne faites pas sauter en l'air le Grand-Trimard, quand il est plein ?

— Vous croyez que la société n'a aucun espoir de vous amender et qu'il faut vous exterminer ? interrogea Nebo.

— Vous êtes rien godiche, fit Dondaine ; parce que nous causons en bons enfants, vous avez oublié qui nous sommes ; mais si nous pensions que vous avez encore cent francs sur vous, nous vous tuerions et sans vos revolvers, nous violerions votre compagnon qui doit être joli.

— Jamais-Pris, dit Nebo, d'un air étrange, je suis content de vous tous et je vous révélerai quelques moyens scientifiques de tuer.

— Vraiment, je vous serai reconnaissant, mais l'heure avance. »

Nebo, la princesse, Boileau et l'Innocent sortirent les premiers ; ils firent le trajet silencieusement jusqu'à la rue Linné. Là, l'Innocent resta en arrière un instant et Paule le vit sortir son couteau. Elle tira

doucement la manche de Nebo, celui-ci laissa le drôle se rapprocher et dégainant l'épée de sa canne, il s'élança et atteignit au bras le Teigneux.

— Ce n'était pas dans ton plan, de Moltke ! Pauvre Innocent, tu ne violeras plus. »

L'Innocent tournoya sur lui-même et tomba lourdement.

— Boileau, aidez-moi à porter cette charogne dans ce terrain vague. Et quand ce fut fait : « Vous n'avez rien vu, n'est-ce pas ? »

— Rien ! fit l'ex-notaire plein de respect pour cette façon de tuer. Voilà Dondaine qui vient à notre rencontre, on se méfie.

— Qu'avez-vous fait de l'Innocent, vous marchez d'un lent.

— Il a eu des coliques, nous l'attendons.

— Votre cou est bien blanc et vos lèvres sont bien roses, dit Nebo en attirant doucement Dondaine à lui. L'affreux petit bonhomme, très flatté minaudait, Nebo lui planta une épingle dans le gosier :

— Danse maintenant, la faridondaine, la faridon-don, chantonna le platonicien.

— Ah ! la danse dure trop ! Hola ! Boileau, enfourmons-le dans ce soupirail.

— Et de deux, s'exclama Paule en battant des mains.

A l'angle de la rue Poliveau, Beco, le Président et Jamais-Pris, attendaient.

— L'Innocent, Dondaine, où sont-ils ?

— L'Innocent a disparu, en disant « Je reviens » et nous n'avons pas vu Dondaine, mais l'heure s'avance, que Boileau fasse le guet, j'ai la clé.

— Où sont passés ces crapauds-là, faisait Jamais-

Pris impatienté ; mais le Président sentait le prurit du vol l'agiter.

— Venez, venez, répéta-t-il.

Nebo ouvrit lui-même la petite porte de la rue de l'Essi.

— Jamais-Pris, viens m'aider à faire sauter le volet rien que ça, je t'en prie », supplia le Président. Jamais-Pris céda à sa demande et après quelques efforts fit sortir le volet des gonds qui étaient extérieurs, puis il gagna le jardin, très inquiet de Don-daine. Nebo le suivit sans bruit, et le traversa de son épée ; l'hercule tomba et l'épée restée dans la poitrine se brisa quand le cadavre heurta le sol.

— L'animal ! gronda Nebo, fort embarrassé désormais pour tuer les deux autres proprement. Il rentra dans le jardin ; le Président avait déjà coupé la vitre et décroché l'espagnolette il sautait dans l'appartement et Beco se hissait déjà, quand Nebo bondit sur lui et lui piqua la tempe, puis il se hissa à son tour et sauta dans l'appartement. Le Président allumait sa lanterne sourde.

— Et Beco ?

— Il aide mon ami à monter. »

Nebo avait encore une épingle : il profita d'un instant où le voleur inspectant l'appartement, tournait le dos pour le piquer, mais le Président se recula furieux et tira son couteau. La dernière épingle n'était pas empoisonnée ! Nebo, décidé à ne pas se servir du revolver, prit son poignard, mais à peine eut-il évité quelques coups par sa souplesse qu'il sentit son infériorité dans cette lutte au couteau.

En se garant d'une terrible attaque, il sauta de

côté, se heurta à un meuble et tomba, lâchant son poignard qui roula dans le rayon lumineux de la lanterne. Paule put le saisir et au moment où le Président mettait le genou sur la frêle poitrine du platonicien ; Paule enfonçait l'arme jusqu'à la garde dans le dos du voleur, et furibonde, à la pensée que cet immonde brute avait tenu sous sa main la vie infiniment précieuse de ce grand esprit, elle labourait le dos du misérable avec une rage folle, sans entendre la voix éteinte de Nebo qui suffoquait sous le poids du cadavre sur lequel la princesse appuyait son genou.

— Vous me sauvez du couteau, mais un peu plus d'acharnement et vous m'étouffiez.

— Vous n'êtes pas blessé, Nebo ?

— Non, mais nous sommes couverts de sang. »

Et ils quittèrent leurs vêtements de voyou et se trouvèrent en habits de soirée ; ils sautèrent par la fenêtre et écrasèrent un peu le cadavre de Beco ; au moment de franchir la porte du jardin, ils virent une tête effarée ouvrir une persienne et se hâtèrent d'arriver au boulevard Saint-Marcel.

Au bout de deux minutes, ils aperçurent un fiacre et Boileau causant avec le cocher.

— D'où te vient tant de zèle ? demanda Nebo.

Boileau se pencha à son oreille.

— J'ai fouillé les cadavres, et quatre cents ajoutés à mes deux cents...

— Nebo, je vous aime plus qu'avant, maintenant votre vie m'appartient un peu. Quelle chasse aux bêtes féroces, cinq cadavres ! voilà l'emploi d'une nuit de platonicien et d'une nuit de vierge !

— C'est une nuit d'Héraclide : l'être irrémédiablement mauvais doit périr.

## IX

## DU « BON MARCHÉ » A L'ADULTÈRE (1)

Onze heures sonnaient chez Nebo : la princesse lui tendait une cigarette qu'elle venait de rouler.

— Nous sommes convenus de ne jamais récapituler, mon cher frère, et de ne nous souvenir des nuits passées qu'à la fin du périple, mais ce que je veux vous dire est si drôle... Il y a presque une semaine, la matinée même où la princesse Riazan chourinait, et huit heures après avoir manié un couteau — avec quel entrain, vous le savez — elle maniait aux magasins du Louvre, une pièce de soie d'un vert si criard, qu'elle s'écria : « Quelles cravates pour la rue Galande ! » -- Figure du commis.

— A la place de ce commis, j'aurais fait même figure mais pour un autre étonnement.

— Un autre ?

— Parler de la rue Galande aux *Magasins du Louvre* ou au *Bon Marché* c'est crier corde à Montfaucon. Car les *Magasins du Louvre* et du *Bon Marché* sont aussi de grands *Trimards* — de très grands *Tri-*

(1) A la suite de la publication de ce chapitre dans l'« *Echo de Paris* », les *Grands Magasins du Louvre*, du *Bon Marché* et du *Printemps*, cessèrent toute annonce dans ce journal. — J. P.

*mards*, voyez-vous, les *Trimards* de l'adultère, les *Assommoirs* et les *Pères Binocle* de la femme, les usines du déshonneur et de la perte des familles, à Paris.

— C'est au lendemain de la loi du divorce, que vous clamez contre l'adultère ?

— Seriez-vous naïve ? Cette loi est littéraire et surtout dramatique ; les femmes maltraitées et les maris déshonorés deviendront plus difficiles à la scène, et l'art délaissera pour un temps ce thème ressassé, l'adultère restera dans les mœurs, l'unique solution du problème de la *toilette quand même*. On ne montrera jamais à un public d'hypocrites, et tout public est hypocrite s'il n'est pas cynique, la femme mariée se livrant pour un manteau : voilà cependant le cas le plus général ; sur un millier de femmes en puissance d'époux qui pèchent quotidiennement à Paris, il y en a neuf cent cinquante qui verseront l'argent de leur prostitution dans la caisse de *Bon Marché*.

— C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela, au Louvre, fit la princesse.

— Disons le *Bon Marché*, si vous le voulez bien ; je trouve irrévérencieux pour une métropole du génie humain d'être confondue d'appellation avec le dock du chiffon : c'est imiter la Poste, qui disant : *M. Ledrain, au Louvre, porte aux magasins* !

— Voilà que vous allez vilipender la femme.

— Eh non ! Adam et Ève et leurs descendants sont régis par une telle solidarité, que l'un est toujours l'excuse de l'autre. Dans le débordement masculin, il ya entre autres causes, l'étroitesse de cerveau, l'absence de jugement et la vétilerie sempiternelle de la femme ; comme dans les écarts de la femme il faut

tenir compte de l'égoïsme et de la grossièreté de l'homme. Je vous ai dit que pour la femme l'homme était le moyen de tout ; or, toute créature inférieure tend au bonheur, le mettant dans le possible et le vraisemblable : la femme se pose comme première question, dès qu'elle pense : « Comment conquérir l'homme ? » Eh bien ! l'expérience, comme l'instinct, lui disent d'une même voix : « Par la toilette. » Que les Aphrodites et que les Lises s'avisassent un soir de battre le trottoir devant les grands cafés du boulevard, mal vêtues : elles passeraient inaperçues, alors que des laveuses de vaisselle en falbalas à la mode traîneraient tous leurs cœurs après soi. Le Français ne comprend rien à la plastique ; vous n'entendrez jamais un viveur louer la proportion d'une femme qui passe : le duc du Jockey Club, le calicot et le notaire ont pour idéal « la femme chic ». Or, la femme chic, c'est la femme qui fait retourner le passant : et le passant parisien ne se retourne pas pour voir une croupe, mais une tournure. Une gorge à sa place c'était bon pour les Athéniens. Au point de vue intellectuel, la femme qui lit s'appelle « bas-bleu », et le goût est « à la femme drôle », à celle qui argote dans le goût du *Tam Tam* et du *Tintamarre*. Quant au côté cœur, l'homme a peur qu'on exige la réciprocité, et alors ne souhaite ni la constance, ni le dévouement ! La nudité, la tendresse et l'esprit laissent froids ces messieurs, il ne reste qu'un parti et ces dames le prennent. Elles s'habillent, et, par la magie du chiffon, elles émeuvent, elles attachent, elles charment.

« Jadis la femme devait aller chercher dans vingt

boutiques ce qui compose une toilette ; de hardis spéculateurs ont entassé dans un seul magasin tout l'arsenal féminin, depuis sa chaussure jusqu'à sa voilette, depuis le savon parfumé jusqu'au sofa lubrique ; un mysticisme nouveau s'est manifesté aussitôt ; la femme ne s'est plus habillée pour garder son mari, plaire à son amant, ou se mieux vendre, la femme s'est mise à aimer le chiffon pour le chiffon, comme Théodore de Banville adore l'art pour l'art.

Lors, beaucoup de femmes, sans le moindre romanesque à la tête, sans le moindre titillement aux sens, ont dû prendre des amants qui les ennuyent, mais qui payent leurs notes. Eh puis, la vanité, c'est-à-dire l'orgueil de Lilliput, sur quel terrain la femme peut-elle l'étaler ! L'homme a mille occasions, nées de sa carrière, de primer sur les autres, de faire des envieux, de blesser des amours-propres ; la femme ne peut, auprès de ses bonnes ennemies, ni se vanter des nuits d'Alcmène qu'elle inspire à son Amphitryon, ni de ses vertus ; elle ne peut les faire pâlir de dépit, les humilier, que sur le terrain de sa mise ou de son ameublement ; et combien d'épouses qui n'auraient jamais failli, sans le désir enragé d'éclipser une amie intime ! Voyez-le, la femme ne règne sur l'homme que par sa robe ; toutes ses satisfactions dépendent de la couleur et du nœud de ses rubans. Entrons maintenant avec elle, au *Bon Marché* ; le chiffon déborde sur le trottoir, la maison de nouveautés, comme un ballot colossal, crève et se répand sur la chaussée ; des draperies flottent comme des drapeaux, et par la porte, où la cohue qui sort et la cohue qui entre ont des remous de flot, l'œil aperçoit un véritable

temple de la mode, une cathédrale impie de la prétentaille, et ce qu'éprouverait un paladin du treizième siècle entrant au musée d'artillerie, la femme le ressent en mettant le pied dans cet arsenal, dans cette armurerie des tournois mondains; la victoire des salons, le triomphe des bals, ces brocarts et ces soies, féeriques ajustements, les donnent.

« Avez-vous vu une course de taureaux? Non, eh bien! quand une femme entre dans l'arène de la rue de Sèvres, elle est travaillée par les quadrilles du matador Boucicaut, premier marchand de chiffons de France. Dès l'abord, elle s'énerve; l'air est gris de la griserie de toutes ces femmes qui ont déjà une heure, souvent deux, de maniement d'étoffes, de marchandages, d'oeillades de commis, de désirs fous et croissants, à mesure que les *chulos* déroulent devant elles, non pas l'écarlate tauromachique, mais toutes les nuances du prisme. Si elle lève la tête, aux balustres, aux lustres, le long des rampes, enroulés autour des piliers, ou pendant comme les tentures un jour de procession, les soies de Chine et du Japon, les oriflammes couleur feu avec des dragons d'or hissants, des bleus inouïs constellés d'oiseaux au fil d'argent. Veut-elle échapper à l'éblouissement d'en haut, à ses pieds elle voit la jardinière qui manque à son boudoir; son regard erre-t-il d'un autre côté, une banderille de désirs exagère et avive sa rage de ne pouvoir pas satisfaire la moitié de ses concupiscences, et, la poche vide, M<sup>me</sup> Tantale va de rayons en rayons, de comptoir en comptoir, se fait tout déplier, touche, quitte son gant pour avoir sur la peau le chatouillis voluptueux des velours, la

baiser des satins, et jamais rassasiée, elle se grise de dentelles, elle s'enivre de rubans ; bientôt ce vertige qui coupe les jambes au taureau à force de tourner sur lui-même, ôte à la malheureuse son libre arbitre ; elle sent venir ce qu'elle désire à elle, sur elle ; elle sent à son bras le gant à dix-huit boutons, à ses jambes les bas de soie à coins, à sa tête la capote exquise, à sa taille la robe rêvée. S'en aller, elle ne le pourrait pas, et de comptoir en comptoir, la tentation la mord et toujours plus âprement, et les arguties et les sophismes guerroyent contre sa conscience.

Ce peignoir orné de malines, ces chemises de batiste festonnées de points d'Angleterre raviveraient l'amour de son mari, ce qui est très moral, et l'empêcherait de courir de quelque temps, ce qui serait très économique. Ces rideaux sont chers, mais faut-il pas embellir un nid pour que le mâle y reste, et comme son enfant serait joli dans ce petit costume de velours ! Voilà déjà deux arguments qui la justifient à ses yeux, et de quel poids ! la foi conjugale, la sollicitude maternelle. La rancœur d'avoir été humiliée par ses bonnes amies emporte le peu de résistance qui restait. Ah ! Marguerite l'a esbrouffée avec sa visite en ottoman ; comme elle se vengerait bien avec cette pelisse de fourrure ! La pauvre affolée a-t-elle un amant, la défaite tarde moins encore : car ce n'est pas seulement l'hommage des salons que l'on vend au *Bon Marché*, c'est l'amour, l'amour de tous les gens du monde, ces butords qui seraient déshonorés d'une liaison avec une arriérée de la mode. La femme arrive

dans la salle de lecture, aussi soûle de chiffon que Boileau l'est d'eau-de-vie ; elle s'assied et prend un journal, mais le buvard est là qui la fascine : tout ce qu'il faut pour écrire ; le Boucicaut a tout prévu ; elle n'hésite plus longtemps, griffonne trois mots, met une adresse honteuse, demande un timbre à l'inspecteur, qui s'empresse de le lui donner, et vite elle va à l'angle de la salle, où il y a une boîte aux lettres. Le pli y tombe, et après-demain la même femme reviendra triomphante au *Bon Marché* et paiera comptant cinq cents francs d'achats.

— Alors, interrogea la princesse, cette femme écrit à quelqu'un qui lui a longtemps fait la cour et qu'elle a rebuté...

— Non, cette femme écrit à une mistress Rockins : « j'ai besoin de tant, et viendrai demain, » et elle se livre à un inconnu, le premier venu.

— Quel horreur ! j'y crois à peine.

— C'est-à-dire que vous voulez voir, petite curieuse !

— J'avoue...

— Vous avouerez qu'à la maison de rendez-vous où je vais vous mener, sur les quelques femmes mariées que nous confesserons, il n'y en a pas une qui n'y soit venue par le *Bon Marché*.

— Que parlez-vous de les confesser ?

— Oseriez-vous parler de faire autre chose ? Quand on fait une excentricité, on la rend vraisemblable en la faisant en anglais. Nous sommes, ma sœur, les Révérends Paul et Jean, pasteurs de l'église anglicane et fondateurs d'une nouvelle *Armée du Salut*, levée spécialement contre l'adultère et la prostitu-

tion : nous allons nous affubler de perruques pas peignées, de lunettes bleues, de redingotes de quakers, de rabats blancs et de banck-notes... »

Paule se travestit avec une grande gaieté, parlant anglais et comme Nebo ne lui répondait pas.

— Vous ne savez donc pas l'anglais ?

— Je ne sais que, des langues mortes : ce sont celles du mystère, et les langues latines : ce sont celles du commandement.

— Et ces lunettes sont celles de l'ophtalmie : je dois être comique, vous êtes sinistre, Nebo ; vous m'avez l'air de Rodin à trente ans ainsi accoutré. Pensez-vous que, dans la réalité, il fut devenu pape ?

— Oui, un homme sans passion et jouant d'une main infailible avec celles des autres, dans la fixité incessée d'un but précis, peut tout ; et Eugène Sue, pour avoir créé ce type, est membre du Sacré Collège dont Balzac est le pape.

— Ce soir, mon révérend, il ne convient pas même de parler de papesse, nous sommes les lieutenants de la maréchale Mistress Booth. Ah ! ce portefeuille que vous prenez, est-ce un pendant à votre ferblanterie d'empoisonneur.

— Mieux que cela, le corrosif de toute honnêteté, le dissolvant de la vertu, la...

— Assez, le mot de votre rébus est argent.

— Et vous verrez que celui de l'adultère est *Bon Marché*.

— Rue d'Arles, 17, dit Nebo au cocher ; et a Paule : »

Lisez cette lettre d'introduction.

*Dame Léonarde,*

— *Ci-joint deux révérends anglais tout à fait fous, mais qu'il faut prendre au sérieux, d'abord parce qu'ils payeront, ensuite parce que une plainte de l'ambassade... Compris n'est-ce pas ?*

DU C DE NIMES.

Quel étrange personnage, avec son *ex abrupto* du grand cercle « êtes-vous pervers, Messieurs ? » Pourquoi faites-vous cuire cette lettre avec une allumette ?

— Paule, ma mie, vous ne ferez jamais de grandes choses, si vous négligez les petites ; les plus graves événements ont de très minces causes : Louis XVI fut pris à Varennes, pour avoir voulu s'attabler devant un poulet, et si la meretriche voit fraîchement cachetée une lettre où nous sommes traités de fous, elle n'y croira pas, et notre étude de mœurs sera manquée... Vous venez de sauter de la voiture comme un gamin, il faut toujours supposer des yeux derrière des persiennes.

— Quel conspirateur vous seriez !

— Soyons Révérends ; on ouvre.

Nebo poussa d'autorité la porte que le portier entrebâillait...

— Ceci à Mistress Roberty. »

Et tandis que le tourier de la maison de rendez-vous s'en allait avec la lettre, Nebo montrait à Paule, le casier de la loge, débordant d'enveloppes multicolores.

— Cela vous indique qu'il y a ici double clientèle,

et des rendez-vous d'amants en même temps que de la vente de sensations.

— Si ces messieurs veulent me suivre ? vint dire le portier.

— C'était mieux chez Mistress Rockins, remarqua Paule en promenant son regard dans le salon en velours rouge et à dorure grossière, où M<sup>me</sup> Roberty, une plantureuse matrone, parut presque aussitôt, tenant à la main la lettre du duc.

— Savez-vous, messieurs les clergymen, en quels termes, on vous a accrédités ici, écoutez : *ci-joints deux révérends anglais tout à fait fous.*

Nebo l'arrêta du geste.

— M. de Nîmes est un débauché et comme tel raille la sainte entreprise de sauver les femmes de la perdition ; mais qu'importe le sarcasme à qui fait l'œuvre de Dieu ?

— En quoi puis-je aider à l'œuvre de Dieu, messieurs ? demanda la leno ironique.

Nebo, en faisant signe à Paule de l'imiter, s'assit, posa son chapeau à terre, croisa ses jambes, avec un flegme qui signifiait : « Vous n'êtes plus la maîtresse chez vous, quand nous y sommes. »

— Voici, madame, nous étudions les procédés de l'adultère français, nous appliquons la méthode scientifique à la rédemption des âmes et nous espérons trouver dans l'étude même du péché, le remède à y apporter. Nous vous demanderons d'abord de nous expliquer le mécanisme de votre office ; nous payerons l'explication.

— Un interrogatoire allez, vous faire f... »

Nebo se moucha lentement dans un grand mou-

choir à carreaux et sortit une tabatière qu'il posa en équilibre sur son genou.

— Le 27 février 1880, à dix heures du soir, était amenée ici une petite fille de treize ans; elle avait été volée à lord Douglas Reichester et fut livrée vers minuit du même soir à lord... »

La tabatière avait glissé du genou de Nebo M<sup>me</sup> Roberty, malgré sa corpulence, se précidita et la lui tendit, bouleversée de se voir à la merci de son soi-disant pasteur anglican, dont le calme l'épouvantait.

Et sans préambule, d'une voix impérativement brève :

— De quelle **sorte** sont les femmes qui viennent ici ?

— De quatre, les **femmes de théâtre**, les horizontales de marque, les femmes du monde qui ont un amant, et les femmes mariées qui n'ont pas assez d'argent pour leur toilette.

— Est-il vrai, demanda Nebo, que vous possédez les photographies des actrices et des horizontales avec le prix au verso, et que ce prix soit sujet à des variations ; qu'il y ait là une sorte de cote, comme on dit en matière de Bourse ?

— C'est vrai, dit M<sup>me</sup> Roberty, et allant à un meuble, elle en tira un vaste album qu'elle présenta à Nebo, qui le passa à Paule :

— Frère Jean, étudiez ce document pendant que je continue à interroger madame. »

A peine Paule eut-elle tourné qu'elle s'exclama.

— Comment avez-vous M<sup>lle</sup> Sospiti dans cet album : elle a le succès et l'argent, je le sais.

— Elle est forcée comme les autres de venir si je la demande, car demain est suspendu sur leur tête et par cette peur d'être forcé à recourir à moi, je dispose de beaucoup, qui ne remettraient plus les pieds dans ma maison sans cela.

— Et possédez-vous, reprit Nebo, un moyen pour faire venir à votre appel, et malgré elle, la femme mariée venue une fois par manque d'argent.

— Oui, déclara M<sup>me</sup> Roberty, par la menace de les dénoncer à leur mari : avec des lettres anonymes, des sommations graduées, je ne rencontre guère de récalcitrantes.

— Et pour les femmes du monde qui viennent chercher ici plus de sécurité qu'à l'hôtel, vous faites du chantage ?

— Oh ! non ; je perdrais cette partie de la clientèle.

— Madame, dit Nebo, avez-vous présentement des femmes mariées, des vraies surtout de celles venues ici pour la première fois ?

— A minuit, il n'y a ici que ce que j'appelle le bataillon des désespérées, celles qui ont une échéance pour demain et leurs maris absents pour un voyage, un service de nuit ou de réserviste, ou sous le prétexte d'une fausse dépêche envoyée du lieu de la famille, car j'ai des correspondants en province. Souvent elles me tombent sur les bras à dix heures du soir, je n'ai pas le temps de les proposer par lettres : elles doivent se résigner au visiteur de hasard, bien heureux qu'il arrive à point nommé.

— Vous avez répondu franchement, madame : ce n'est qu'une partie de ce que nous voulons ; vous

allez nous envoyer les unes après les autres, tout votre bataillon des désespérées, en les avertissant que ce sont deux clergymen, mais qui leur donneront l'argent qu'elles veulent.

— Je vous avertis, messieurs, que je prélève le 30 0/0 sur...

— Ne prélevez rien, nous vous donnerons le quarante, nous-mêmes, après.

— Mais vous êtes charmants !

— Madame, pas de compliments familiers, je sais d'autres histoires que celle du 27 février 1880, et si vous tenez à votre impunité, obéissez-nous, avec le respect qu'une drôlesse de votre sorte doit à deux pasteurs, sujets de la gracieuse reine Victoria. Il fit d'un geste du doigt : « Obéissez. »

— Paule, quand vous voudrez confesser vous-même une des impénitentes, je la laisserai à vos exhortations. »

La première qui parut était une jeune femme blonde dont les belles proportions étonnèrent l'œil d'artiste de Nebo ; simplement vêtue d'une robe de mérinos, elle avait les yeux rouges et le corsage agité de sanglots contenus.

A la vue de ces personnages à lunettes, elle recula et se cacha la tête dans ses mains. Paule vint à elle.

— Rassurez-vous, mon enfant ; au lieu du débâché que vous veniez chercher, vous trouvez des amis désintéressés ; et d'abord, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Est-ce que je sais, moi, ce qu'il me faut pour suivre la mode ? Et elle s'affaissa sur un canapé en sanglotant.

Paule interrogea Nebo du regard.

Celui-ci calcula un peu, puis mit sur les genoux de la pleureuse cinq billets de cent francs.

— Comment, vous me donnez cela, et sans m'en rien demander ?

— Nous vous demandons de ne plus revenir en un lieu pareil.

— Sais-je comment j'y suis ? Ah ! messieurs, vous doutez-vous ce que c'est qu'adorer son mari et se le voir prendre par une femme affreuse, mais bien mise : l'amour de mon mari, c'est ma vie ; si je ne le reconquiers pas, j'en mourrai, et comment le reconquérir, si ce n'est en ayant, moi aussi, de belles toilettes ! Oh ! c'est affreux que les hommes soient ainsi ! Ils préfèrent avoir au bras une femme dont le chapeau est chic et qui, au coucher, n'a ni gorge ni rien, qu'une femme belle dans l'alcôve et inaperçue sur le boulevard.

— Ne pourriez-vous pas, avec beaucoup d'adresse...

— Il n'y a pas d'adresse ; mon mari est vaniteux : il faut qu'il entende louer une femme pour l'aimer. Ainsi, il y a un an, j'ai pu, à force de travail et d'économie, me confectionner moi-même un charmant costume, eh bien ! pendant un mois, j'ai été la plus heureuse des femmes.

— Enfin, ma pauvre enfant, dit Nebo, nous vous donnons cinq mois de bonheur ; c'est un cadeau que nous serions fort empêchés de nous faire à nous-mêmes. »

Et éludant les remerciements, il la reconduisit.

— Il faut l'avoir entendu pour le croire. »

Nebo sonna et une jolie fille entra, hésitante et tout embarrassée.

— Que venez-vous chercher ici, demanda Nebo, nous vous le donnerons.

— Mais, fit-elle en rougissant, je viens chercher cent cinquante francs »

Le platonicien les lui tendit. — « Dites-moi seulement ce que vous allez en faire.

— Je vais m'acheter une fourrure. J'ai une amie intime qui, depuis deux hivers, m'humilie quand je sors avec elle ! Songez-y ; deux hivers être ecude à coude avec une femme qui vous écrase. Je ne pouvais plus y tenir, j'en serais morte ; mieux vaut passer un moment de dégoutation que d'endiabler six mois de l'année ! Ah ! que les hommes sont heureux avec leur redingote noire ; allez si on pouvait établir l'égalité du vêtement pour les femmes aussi, il y aurait plus d'honnêtes par le monde ! Figurez-vous que, durant deux hivers, je suis allée tous les jours au *Bon Marché* regarder, toucher, essayer la même fourrure. A la fin, je l'aurais prise, sans croire voler, je l'avais tellement désirée qu'elle m'appartenait, n'est-ce pas ? Maintenant me voilà sortie de mon cauchemar et sans l'ennui de ce que vous savez, je suis bien heureuse d'avoir trouvé des messieurs comme vous ; quoique je ne regarde pas ça comme Marmande à donner : je suis une femme propre et j'aime mieux n'avoir rien à me reprocher vis-à-vis de mon mari, qui n'a jamais eu d'autre tort que de ne pouvoir pas me donner cette satanée fourrure. »

Bientôt lui succéda une petite femme pimpante, l'air éventé, d'un joli spécial à Paris, qui charme peut-être, mais sans qu'on puisse dire de quelle réalité vient le charme.

— Messieurs, je suis désolée, pour cent francs, la somme est petite et le chagrin très gros. Est-ce bête pour cent malheureux francs de venir ici ! Mais quand on ne peut pas faire autrement.

— Est-ce que vous avez un mari qui aime la toilette ? dit Paule.

— Je suis veuve, grâce à Dieu, et ce n'est pas pour quelqu'un que je m'habille, c'est pour moi. Il y en a qui aiment à fumer, à boire, à jouer : moi j'aime les robes. Est-ce qu'un amant aura pour moi les empressements que toute une compagnie me montre quand j'arbore un nouveau costume ? Et puis, je serais en prison que je ne m'ennuyerais pas si je pouvais tous les jours changer de rubans, de chapeaux : chacun met son bonheur où il le croit le mieux, et mon bonheur à moi, c'est d'aller au *Bon Marché*, de m'enivrer de toute cette féerie du costume féminin et de renouveler ma garde-robe le plus que je peux.

— Et vous venez, souvent ici ?

— Chaque fois que j'ai vu, au *Bon Marché* ou au *Printemps*, un chiffon qui m'a pincée.

— Voilà trois cents francs, dit Nebo tristement.

— Est-ce que vous les plaignez ?

— C'est vous que je plains.

— Mais avec ce que vous m'avez donné, je ne suis plus à plaindre... jusqu'à la prochaine exposition de nouveautés.»

La suivante avait trente ans et assez grand air ; on devinait, à la souplesse de sa démarche, un être passionné et d'un échelon social plus élevé que celles qui l'avaient précédée.

Nebo, du geste, l'invita à s'asseoir.

— Madame, est-il en notre pouvoir de vous obliger?

— Monsieur, je viens la dernière et je suis la plus avide, peut-être ; il me faudrait trois cents francs.

— Les voici, dit le platonicien.

— Et gratuitement ? c'est très beau, cela ! Et n'ayez pas de regret, je me livre, oui, quand il le faut, mais si mal que, malgré moi je vole les gens. Ah ! si vous saviez, lorsqu'on a un mari qu'on estime, un amant qu'on adore, des enfants à élever et un rang à tenir ! Dire que transportée à la campagne ma position serait délicieuse ! mais à Paris... J'ai trente ans et déjà quelques rides ; comment conserver mon Edgar si ce n'est à force d'élégance ? Comment compenser, envers mon mari confiant, le vol que je lui fais, si ce n'est en mettant du confort dans sa vie ? Comment m'absoudre de mon adultère à mes propres yeux si ce n'est en préparant un bel avenir à mon fils et tout cela dépend de ce qui se vend au *Bon Marché*.

Quand elle fut sortie, M<sup>me</sup> Roberty se présenta.

— Mes révérends, j'ai laissé partir ces dames sans prélever le trente, et vous me devez donc sur... »

Nebo assujettit ses lunettes :

— Le 3 mai 1882, à minuit, une femme a accouché ici et on a étouffé l'enfant.

— Vous ne me devez rien, mes révérends, dit la proxénète épouvantée.

— Mais Dieu te doit l'enfer, mégère, et tu l'auras. »

En regagnant à pied la rue Galvani, Paule s'écriait :

— Il y a de quoi désespérer de l'humanité et je comprends maintenant les sceptiques !

— Vous blasphémez, princesse Le mal règne sur

le monde ! la nuit ne cache que des crimes et le soleil n'éclaire que des mensonges ! mais les idées, qui s'incarnent dans l'homme, trouveront toujours une poitrine généreuse pour tabernacle, et tant qu'il y aura un Labre faisant acte de foi, tant qu'il y aura un cœur faisant acte de charité, tant qu'il y aura un esprit pour fixer le mystère, tant que l'idéal sera représenté, fût-ce par une seule âme, la terre aura un labarum, toute maudite qu'elle est.

## X

### LES SECRETS DE PHRYNÉ

Dans le boudoir où la soubrette les laissa, après avoir allumé la lanterne de soie, l'œil en suivant les veurs oscillantes, ne percevait, ni mur, ni meuble. Du plafond caché par un velarium de soie mauve à fils d'or, tombait une tenture de même étoffe japonaise, aux plis multipliés. Les sièges semblaient des piles de coussins réunis par des écharpes et surchargés de nœuds de rubans. Un parfum singulier s'élevait des peaux de fauves qui servaient de tapis.

La princesse se laissa aller sur le sofa, qui se creusa sous elle, l'enchâssant dans sa plume ; elle se redressa violemment, crispée par cette étreinte de l'étoffe et prit un fauteuil ; elle n'y put trouver une contenance digne. Alors, la vierge s'épeura du clair obscur de cette luxueuse bauge ou les meubles sans

formes et complices de leur emploi, étreignaient d'un attouchement impur et amollissant.

— Dans l'autre de la sybille de Capoue, dit Nebo, le mobilier de Circé vous étonne : le vice ne s'assied pas, il se vautre.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous me meniez chez la femme aux faveurs les plus chères et les plus recherchées : chez cette Cora au nom mâchonné avec le cigare, par toutes les moustaches mondaines. Passe-t-on devant le fumoir, on entend toujours : « Figurez-vous que Cora... j'étais chez Cora... irez-vous chez Cora... nous la dirons à Cora... » et quand j'ai demandé à Noroudine quelle était cette femme, lui qui me courtise cependant, m'a répondu par une pâmoison du regard qui signifiait : « Vous êtes bien gentille, mais en face de Cora, vous n'existez même pas. » Eh bien ! cette femme qui sait, m'avez-vous dit, le but de notre visite, nous reçoit dans quelque chose de pis qu'une alcôve. On ne cause donc pas chez elle, et son salon n'est-il qu'un boudoir ?

— Rien de plus, nous sommes dans le mauvais lieu le mieux fréquenté. Si vous songez à l'hétaïre, il nous faut aller à la Bibliothèque Nationale et reconstituer les mœurs du cinquième siècle grec : là, nous verrons l'épouse au gynécée et l'élite athénienne chez Aspasia ; mais, depuis l'hôtel de Ramhouillet, la femme du monde a pris en main l'éventail de la conversation ; on ne cause pas là où on couche ; on ne peut citer aujourd'hui, une seule galante qui ait un entourage intellectuel, et d'autres visites que celles des boucs. Du moment qu'on peut tout dire à une honnête femme, on ne va chez une

malhonnête que pour tout faire ! Du reste, Cora intelligente, Cora capable de comprendre le Platon que je vous ai parlé, à première vue, jetterait sa cour par les fenêtres, ou plutôt n'aurait pas de cour. Le contemporain vient ici déboutonner son gilet, fumer à l'américaine, entendre des turpitudes et en faire ; ne connaissez-vous pas la baudruche habillée qu'on appelle l'homme du monde... et l'héritier présomptif, l'Altesse Royale, arsouilles cravatés de la Toison d'Or, fuiraient épouvantés devant du vice intelligent.

— Cette Cora est-elle belle ? interrogea Paule.

— Il passe plusieurs centaines de beautés semblables en un jour, sur le boulevard : vous la verrez.

— Elle est jeune ?

— Quarante-cinq ans ! Ah ! vous avez cru à Nana, la courtisane jeune, inventée, pour ne pas dégoûter le lecteur. En logique et en réalité, peut-on dire, « jeune loup de mer », « débutant connaissant toutes les ficelles », « commençant rompu aux affaires » ? Or, la courtisane, c'est la louve de lit, la connaisseuse de toutes les ficelles et rompue à icelles, donc la courtisane est toujours vieille. Il y a mieux qu'une raison à cela, une loi : « l'or va à l'or », dit Marsile Ficin ; « on ne prête qu'aux riches », dit le faubourien », et « plus il s'est arrêté de chiens à un endroit, plus il s'en arrêtera », moi je vous dis : La répétition du même acte attribue au lieu de cet acte et à son acteur la faculté d'incitation envers les prédisposés, et cette faculté croît en raison des répétitions. »

La soubrette reparut.

— Si monsieur et madame veulent me suivre au salon. »

La courtisane les attendait dans une pièce du meilleur goût, mais Paule avait un bien autre sujet d'étonnement que la transition de la chambre de torture érotique à cette pièce déceimment jolie. C'était donc là l'unique Cora dont le nom voltigeait incessamment sur les lèvres mâles, cette femme médiocre de tout et laide en plusieurs points. En un de ces regards spéciaux à la femme qui en juge une autre, la princesse vit les rides du cou, le plissement des paupières, la patte d'oie aux tempes, la gorge molle et ce caractère fruste propre aux êtres et aux choses passant de main en main. Mais cette décrépitude était portée allègrement, avec tant d'assurance dans le maintien et de gaieté aux lèvres, que l'on se ravisait de la première impression, au pressentir d'une force talismanique et occulte. Elle tendit la main à Nebo et salua la princesse avec du respect.

— Nebo, mademoiselle, m'a mandé que vous vouliez les secrets de Phryné ; j'ignore si l'on peut appeler ainsi quelques remarques expérimentales, comme dit la littérature du jour, mais ce sont pour vous des inutilités. Si j'avais votre beauté, je n'aurais pas d'alcôve ; la Don Juane, ou si vous l'aimez mieux Dona Juana, serait celle qui aurait tout ce que je paye de mon corps, pour rien. Si je me livre docilement à votre curiosité, rendez en grâce à Nebo, le seul être qui m'ait donné quelque chose sans rien vouloir en échange. Il y a à peu près sept ans, j'étais très misérable, une de ces tristes batteuses de pavés qui, de onze à minuit, passent, repassent devant la

terrasse des cafés. Un soir j'avais faim, je l'aperçois, et, devinant son originalité, à la place d'un lieu commun de cynisme engageant, je lui dis net : « Je n'ai pas soupé, monsieur ! » Il me donne un louis sans y ajouter un mot, ni s'arrêter d'un pas. Comme il passait souvent à la même heure et que j'étais souvent à la même enseigne, j'allais à lui, il me donnait. Quand je suis devenue la célèbre et adorée Cora, j'ai voulu m'acquitter ; vous imaginez de qu'elle façon, « Gardez cette gratitude, je vous la rappellerai. » Et vous m'êtes, mademoiselle, l'occasion de payer ma dette, c'est vous protester de mon respect et de ma franchise aux choses que vous voudrez savoir.

— Que pensez-vous des femmes du monde honnête ? interrogea la princesse.

— Que la plupart ne veulent pas prendre la peine, très grande, du reste, de retenir leur mari, et qu'elles donneraient leur âme au diable plutôt que de se livrer à la comédie de mensonges, de cajoleries que je prodigue.

— C'est presque une accusation en masse, cela !

— Non, si on en visage le peu que vaut l'amour des hommes ; oui, si on se place au point de vue du devoir. Combien de fois ne m'a-t-on pas dit : « Ma femme avait une grosse note à me faire payer et, l'autre nuit, elle a été presque aussi gentille que toi. » Pourquoi les femmes ne deviennent courtisanes avec leurs maris que lorsque, comme nous, elles en veulent tirer de l'argent ?

— Votre avis est donc, fit la princesse, que l'épouse doit être la maîtresse de son mari ?

— Dans une matière aussi délicate que celle-ci, il

faut veiller aux mots, et être maîtresse ou courtisane, cela diffère ! La courtisane, c'est la femme toujours prête, toujours drôle, et chez laquelle on passe. La maîtresse, c'est presque l'épouse, souvent lunatique, souvent grincheuse par calcul et chez qui on reste. Quand j'ai été la maîtresse de quelqu'un, je l'ai assommé de jalousie, d'humeurs fantasques, de querelles, car, chose singulière, plus le ménage de la main gauche est orageux, plus il dure ; et ce même homme qui cravacherait sa femme pour un démenti, revient tous les matins chez la maîtresse qui l'injurie et le met à la porte tous les soirs.

— Je veille donc au mot, et je vous redemande : l'épouse doit-elle être courtisane avec son mari ?

— Vous avouerez, mademoiselle, que je manque de qualité pour cette décision, mais en me plaçant à un point de vue moral, qui n'est pas celui de mon habitude, j'estime qu'il est pis d'être adultère qu'épouse lascive, et qu'il vaut mieux désordonner le lit conjugal qu'en connaître un autre.

— Cependant, objecta la princesse, ne concevez-vous pas, pour ceux qui voient dans le mariage un sacrement, qu'il est coupable d'ôter au lit conjugal, sa dignité, sa retenue ?

— Je conçois cela, malgré que ce me soit bien étranger, mais du moment que l'époux n'a pas cette notion particulière du devoir, il faut coiffer Sainte-Catherine ou l'aile des moulins à sa guise, mais s'obstiner à mener un huguenot à la messe et un mari contemporain au mariage sanctifié, c'est la folie.

— Vous concluez donc à la femme courtisane ou au mari adultère ?

— Oui, mais ne croyez pas qu'on se fait courtisane, comme on change de robe ; que d'épouses ont essayé vainement de la métamorphose et n'y ont gagné que la perte de tout prestige : une fois sur ce terrain-là, une femme joue toute sa vie ; elle est gâchée à jamais, à la moindre maladresse. Quand je suis dans mes heures méchantes je leur fais raconter leur femme, et pour que je rie, ils versent le ridicule, à pleine verve, sur la mère de leurs enfants ! Vous autres, vous ne connaissez pas les hommes, même quand ils sont vos amants ; ils vous caressent d'une main et retiennent leur masque de l'autre, vous auriez peur, **s'ils se montraient ce qu'ils sont.** Avec nous, plus de grimaces, la bête égoïste s'étale, cyniquement, et si les ruines, les suicides, les duels nous font maudire par les mères, nous sentons bien que notre œuvre est providentielle, et que nous sommes des châtimens et des fléaux. Dans la tourbe qui passe comme un troupeau à travers mon hôtel, il n'y a pas un être qui vaille la pitié ; tous abêtis ou pervers.

— Vous ne recevez donc que des gens du monde ? fit Nebo.

— Est-ce que la courtisane existe pour l'homme d'imagination et de pensée ? Est-ce que j'existe pour Nebo ? répondit Cora.

— Vous le considérez comme inséductible ?

— Oui, il est d'une race supérieure qui ne se prend qu'à ses propres rêves ; il faudrait qu'il les incarnât en vous pour vous aimer ; mais même alors, mademoiselle, ne l'aimez pas.

— C'est un frère pour moi, protesta Paule.

— Vous me parleriez autrement, je ne vous croirais

point. Mais, encore un coup, ne l'aimez pas : vous auriez plutôt fait de vider le lac de Côme avec un dé à coudre que de satisfaire un épris d'impossible : une femme jette dans ces êtres-là, sa beauté, sa bonté, sa jeunesse, et tout cela est bu à l'instant, comme la première goutte de pluie par un sol brûlant.

— Nebo est incapable d'être méchant ou injuste, une seule minute, protesta Paule.

— Mais quand on aime, on n'a que faire de justice et de bonté, on veut le bonheur, et le bonheur c'est de battre ou d'être battue.

— Ça, laissez Nebo et l'amour, et venons à vos secrets, Phryné ! dit le jeune homme.

— Soupçonnez-vous, mademoiselle, mon embarras à vous enseigner chastement la fugue érotique, enseignement sans fruit pour vous ?

— Dites toujours, fit la princesse.

— Il faut subdiviser pour comprendre, et tout acte a trois termes : le passé, le présent, l'avenir ; avant, pendant et après, qui s'appellent sur le terrain où nous sommes : le désir, le plaisir, la nausée. Donc le théorème de la puissance des courtisanes peut se poser ainsi : faire du désir un plaisir, et chasser la nausée par un renouveau de désir.

— En amour, on ne tient jamais ce qu'on a promis et la sensation étant toujours individuelle, on éprouve ce qu'on imagine, dit Nebo.

— Je suis bien de votre avis, dit Cora, mais si vous niez la certitude des sensations, que devient l'expérimentalisme ?

— Il est remis à sa place, qui est la physiologie ; le froid, le chaud, la faim, la soif et les coups de

pieds sont des sensations animales sur lesquelles on ne diffère pas. Mais, dès que l'imagination se mêle aux cataclysmes organiques, il n'y a plus de certitude : telle stigmatisée expire de l'acide carbonique, et cependant ne mange pas ; le spectacle est souvent dans le spectateur, et le plaisir est toujours dans celui qui le reçoit : Cora voit donc juste, et plus loin qu'elle ne pense, en voulant tirer l'ivresse du buveur même, c'est ce que prescrit la fameuse formule de la pierre philosophale : « Elle contient le feu qui doit la dissoudre. »

— Pour continuer, si je puis, cette image, je vous dirai que le casse-poitrine, le vitriol qui tombe les plus forts, c'est le mêlé de l'orgueil et de la luxure. Feindre à un homme qu'il vous grise, vous la courtisane, c'est lui faire monter au cerveau, une bouffée vaniteuse irrésistible.

— Comment peuvent-ils croire ? s'exclama la princesse.

— On persuade toujours quelqu'un de ce qui le flatte. Je dis à tous qu'ils me donnent un plaisir foudroyant et je n'ai pas encore trouvé un incrédule ; mais ici il y a une parenthèse à ouvrir, et assez formidable. Je suppose que vous marchiez avec un vieillard, ou un roi, quelqu'un à qui vous voulez montrer de la déférence, ou plus simplement, que vous promeniez quelqu'un pour son plaisir et non pour le vôtre ; vous vous arrêterez quand il le voudra et vous vous remettrez à marcher, selon sa guise, réglant votre pas sur le sien ! Eh bien ! tout l'art de l'amour est dans cette abnégation là. Au théâtre, les amoureux ont toujours envie de s'embrasser à la même mi-

nute ; il n'en est pas ainsi dans la réalité, et combien de maris que je n'aurais jamais vus chez moi, si madame n'avait pas été froide mal à propos ou monsieur entreprenant à contre-temps. On n'ose guère, entre gens de haute éducation, s'expliquer sur ces points, et ils grossissent, et ils crèvent, et par le trou qu'ils laissent, le mari sort et l'adultère entre. Enfin, il ne faut à aucun prix laisser la détente nerveuse se répercuter du corps à l'esprit ; une femme ne doit jamais quitter son amant sans le laisser désirant : ie comment de ceci, je renonce à vous l'exposer. Mais, toute femme qui suivra ces trois commandements, tiendra dans sa dépendance l'homme charnel ; avec ce que je viens de vous dire, toutes celles dont j'ai les maris peuvent me les reprendre.»

La princesse, comprenant mal, restait confondue, cependant, non de la portée de cette technique d'alcôve, mais qu'on osât souiller par les calculs d'une immonde expérience, le Saint des Saints de l'amour.

Cora se taisait.

— Pensez-vous, Nebo, que ces détestables idées valent le nom de secrets ?

-- Oui, mais un secret transmis ne sert jamais ; en magie, la science des secrets par excellence, personne n'a jamais rien fait de tout ce qu'il avait lu ; il faut percer son puits artésien personnel dans le mystère pour devenir thaumaturge, et Cora, sans crainte de nuire à son commerce, dévoile les arcanes qu'elle a énoncés ; ils ne profiteront qu'aux appelées. La vocation aux mille clairons, toujours entendus et obéis, souffle sur l'humanité, et chacun, docile à la Voix, se range sous le gonfalon de sa destinée et marche

à la douleur et à la mort, dans le bien ou dans le mal, sous l'impulsion des idées archétypes, nos Moires!»

A peine sortis et remontés en voiture, la princesse s'écria :

— Je commence à regretter mon ignorance.

— Trop tard, vous avez brisé la coupe.

— Hélas de moi ! car je ne sais si cette impression durera, mais il me semble que ce qu'a dit cette fille me rendra à jamais impossible...

— Je l'espère bien ! dit Nebo.

— Vous l'espérez ? Est-ce que l'arrière-pensée que je pressens dans votre conduite du périple serait vraie ? Vous voudriez que je ne...

— Vous ne découvrez cela qu'à la dixième nuit, vous êtes peu perspicace !

— Oh ! c'est infâme d'avancer de dix ans une vie ; je saurai bien...

— Trop tard ! Paule, le mot du damné qui ne s'est pas repenti, le cri du savant qui voit éclater sa cornue, la clameur du navire qui sombre et de l'ambitieux qui s'est mépris sur l'issue de l'événement ! Trop tard ! la lamentation de toutes les existences manquées, de tous les égarés dans le chemin de la vie ; le formidable « *mea culpa* » des dévoyés, des dupés, des vaincus, vous pouvez le dire, à votre tour. Curieuse, tu voudrais n'en pas voir davantage, mais le démon de la curiosité ne te lâchera pas, et tu verras jusqu'à la dernière horreur. Trop tard !

## XI

## LA REINE DE BYZANCE

— Et le demi-monde ? » lançait un soir la princesse en se coiffant de la perruque du comte Noroski.

— Une invention de Dumas fils, un euphémisme que la langue a adopté pour désigner l'entretenu, la fille qui a sa voiture.

— Je croyais que la demi-mondaine était celle qui se donne...

— La femme galante de jadis ? les comtesses de la Suze d'aujourd'hui restent du monde, à moins d'un scandale. Dans une société où la noblesse a perdu tout son prestige, et où le mérite intellectuel n'est qu'un objet de curiosité, l'opinion se fait entre enrichis qui sont bien forcés de tout pardonner au million, puisqu'ils n'existent que par lui. A moins d'être fille de l'ena connue, ou de jeter sur la chaussée toutes les vitres de son hôtel, M<sup>me</sup> Cent-Mille-Livres-De-Rente ne peut pas se déclasser. Le demi-monde se compose donc, si on le prend par en haut, des fêlées du tempérament ou de l'imagination, des demoiselles Bovary, de celles qu'une faute a fait bannir de leur famille, des bas-bleus en impuissance de maris ; et si on le prend par en bas, des filles arrivées au concubinat luxueux, de celles qui, parties du garni, sont arrivées à l'hôtel, dont Cora est le type.

— Ma tante ne m'a certes pas communiqué sa politique, mais elle visait fort juste, l'autre jour en prétendant que la démocratie était, pour la femme, déplorable. En effet, quand il y a un roi, il y a une reine, des favorites, une cour ; tout le dix-huitième siècle a été gouverné par l'alcôve. Si j'étais le peuple, j'aimerais une souveraine, un être très faible et très doux, dont la petite main serait toujours pleine de grâces et de charités, dont le portrait gracieux égayerait mon pauvre mur, qui et dans l'imagination de tous, serait la poésie et le sourire du pouvoir. »

— Vous calomniez la démocratie ; elle s'est proclamé une reine, un être très absurde et très fou dont la petite main est toujours pleine de gamineries et d'insanités, dont le portrait en cent costumes et autant d'attitudes s'étale à toutes les vitrines et qui, dans l'imagination de tous, est la lionne de la mode, la poésie du siècle et le sourire de l'art contemporain! »

— Thamar ! »

— Oui, Thamar, grande actrice contestable est incontestablement la reine de France. Sa diction ne satisferait pas un lettré, elle ignore les dignités et tout l'éginétisme de la scène, mais elle sait le gazouillis de la passion, et s'enrouler comme un lierre amoureux autour du jeune premier : elle ne joue que l'amour, mais elle le joue si étonnamment qu'un matin, Paris, s'est réveillé amoureux de la grande amoureuse : et la province aussi s'est toute enfiévrée.

« Il y a des enfants qui ne savent pas le nom de Dieu et des électeurs qui ignorent celui de Balzac, mais il n'est pas, du gamin au vieillard, quelqu'un qui ne connaisse le nom de Thamar. Que d'Aurevilly pu-

blie un chef-d'œuvre, que Puvis de Chavannes découvre une fresque, au moment où Thamar coupe la queue de son chien, la queue du chien de Thamar occupera seule le public.

« Thamar est-elle malade ? un reporter spécial est envoyé à son chevet, par chaque journal, et télégraphie d'heure en heure, quelque chose d'analogue au journal des selles de Louis XIV que tenait Dangeau. Thamar se bat-elle avec un amant ? le public force sa porte en la personne des reporters, comme le peuple forçait celle des reines qui venaient d'accoucher. Paris veut savoir ce qui se passe chez sa souveraine, il fleurit de couronnes toujours renouvelées son pa-vois, mais il exige même le spectacle de son intimité, le pourquoi de son rire ou de ses pleurs, et les circonstances de ses caprices. Thamar parle-t-elle de quitter Paris ? Ce jour-là, tous les journaux du soir sont humides et tous les drapeaux crépés, les partis n'en sont qu'un pour la supplier de rester dans sa bonne ville de Paris qui fait amende honorable sur l'insuffisance de son enthousiasme et la mollesse de sa claque.

« Thamar parle-t-elle de quitter la scène ? tous les premiers Paris clament la fin de l'art et de la civilisation. Enfin un industriel veut-il lancer et faire réussir un produit détestable, poudre de riz ou forme de chapeau, il le baptise « Thamar ! » Et ce sont les écrivains, ces égrégories dérisoires qui tendent l'épaule la plus empressée pour ce triomphe ridicule ! A une exposition de *Noir et Blanc*, un jeune artiste expose un chef-d'œuvre représentant l'héroïne d'un des rares romans spiritualistes de ce temps ; et comme

il venait peu avant de pourtraire Thamar, inconsciemment il mit un peu des traits de l'actrice dans la tête de sa princesse.

« Alors la mondainaille, s'émeut, crie au sacrilège, à la profanation ; Thamar ne veut pas se laisser distancer par le public dans le soin de sa dignité, elle saute dans sa voiture, se précipite dans la salle, décroche le pastel, le retourne contre le mur ; puis remonte dans sa voiture, et va chercher l'artiste chez lui, pour qu'il déchire devant elle le chef-d'œuvre sacrilège ; elle ne le rencontre pas, revient à l'exposition et le trouve enfin ; lui reproche dans le langage des coulisses « sa lâcheté » et l'artiste, obéissant à la pression de toute la bêtise mondaine, déchira son dessin, en quatre morceaux. Et le soir, Thamar faisait demander par le régisseur, l'indulgence du public « vu les émotions de la journée ! » Et le public lettré et qui dit à l'hôtel des ventes « le divin Léonard » applaudit à outrance la cabotine qui avait détruit une merveille de dessin, au lieu qu'un surintendant l'eût envoyée au Fort-l'Évêque. »

— Cette femme n'est pas une artiste ; » dit Paule en montant dans le fiacre, « ce crime la met au niveau du démagogue de Belleville, qui massacra votre République. Du reste, le visage de toute femme qui s'exhibe tombe dans le domaine des choses publiques. »

— Comme il n'y a pas de roi, sans noblesse ; toute la gent des planches crie à Thamar : « De ta suite, j'en suis », et le comédien continue son importance, au sortir du théâtre, et l'actrice se croit duchesse. Certes, de tous les plaisirs un peu intellectuels, un spectacle tel que *Polyeucte* ou les *Noces* est le plus

clair bénéfice de la civilisation, et que l'on applaude les interprètes excellents, ce n'est que justice.

« Mais que la rampe éteinte, et la représentation finie, l'acteur ou l'actrice gardent dans la vie, leur prestige de la scène, c'est le fait d'un public de gâteaux ; l'histriolâtrie est le symptôme par excellence du bas-empire. Au reste, voyez les journaux : un jour sans nouvelles, l'autre sans chronique mais jamais ils ne paraissent sans deux choses, seules absolument exigées et qui contiennent toute l'époque, la cote de la Bourse et le programme des théâtres.

« Voyez même, les organes conservateurs et TRÈS CHRÉTIENS le *Figaro* et le *Gaulois* : quelque graves que soient les événements du jour, ils tiennent moins de lignes que les acteurs. Le plus beau livre passe insignalé, nul ne se plaint, mais il ne se joue pas dans un bouibouis une opérette qui ne donne lieu à une soirée et à une critique.

« Ne croyez pas que l'*histriolâtrie*, soit un chancre parisien ; en province, dans chaque ville, les jeunes gens apprennent par cœur les noms des créateurs de la pièce qu'on joue et leur grande pose est de discourir sur les mérites de toutes les cabotines de Paris. Enfin, et pour combler la mesure, Capoul ou ses semblables enivrent autant les femmes que Thamar les hommes ; et jamais la photographie de la *Lise* ou de l'*Homme au gant*, n'aura la vente de celle du dernier des Paulus, et de la plus infime chanteuse. »

Le fiacre s'arrêtait devant le péristyle du théâtre : la clameur d'un rappel frénétique roulait jusqu'au contrôle ses ondes sonores, malgré le capiton des portes.

Dans le corridor de l'orchestre, le duc de Nîmes, marchant vite, les croisa.

— A moi, duc, deux mots ! »

— Impossible : service de Thamar ! »

— Service de Mérodoack ! » dit Nebo avec autorité.

Le duc s'arrêta, hésitant entre le devoir occulte et le déplaisir de la comédienne.

— De grâce, monsieur, Thamar a un si grand intérêt à ma hâte : chaque minute que vous me prenez, lui coûte mille livres.

— Duc, si vous hésitez, les Dominicains vous jugeront. »

— Vous n'en êtes pas, monsieur l'impérieux. »

— Trois font un ! » dit Nebo.

— C'est bien la passe donnée hier : que voulez-vous de moi ? »

— La lettre que vous tenez. »

— Détestable plaisanterie que la vôtre ! Le nabab attend la réponse à la gare du Nord, et si, à minuit et demi, il n'a pas ce mot, il monte dans le train, et Thamar perd net un demi-million. »

— Ah ! vous mettez vos trèfles à un heaume de souteneur ? »

— Monsieur ! »

— Quelle différence entre le leno qui sort du théâtre de Grenelle pour porter un billet au michet de sa marmite et le duc de Nîmes, proxénète bienveillant de la Thamar ? Est-ce parce qu'il s'agit d'une actrice en renom et de cinq cent mille francs, au lieu d'une rouleuse et d'un louis ? Même, je devine que dans l'emportement de la servilité, vous avez promis de joindre à l'épître votre propre éloquence. »

Le duc aurait donné ses trèfles pour une trappe : il ne pouvait ni se justifier moralement, ni souffleter un membre de l'association mystérieuse à laquelle il était affilié.

— Cette lettre, duc ? » dit Nebo.

— Mais je ne peux vous la donner ; cela me brouillerait avec Thamar et la vie ne serait plus supportable pour un homme de mon monde si je n'étais pas en familiarité avec elle : non, vraiment, je crains trop sa colère.»

— Et celle des Dominicains ! Croyez-vous qu'ils ne sauront pas vous faire haïr de Thamar. »

M. de Nîmes, tendit au platonicien la petite enveloppe parfumée.

— Je vous garde, » continua celui-ci, « nous ne nous quittons plus d'un moment, et, j'y pense, vous allez présenter à l'actrice, le comte Noroski et son secrétaire. *Allons, mon pauvre Irus, ne baissez pas la tête, soyez content aussi.* — c'est très pervers ce que nous vous faisons faire là ! »

Dans le corridor des loges, une queue s'allongeait bruyante et le corps diplomatique, presque au complet, s'écrasait contre la porte du petit salon, attendant que Thamar eût repris ses sens et essuyé son rouge. Les camarades de la tragédienne, oubliant leur envie dans l'enthousiasme du succès commun et enfiévrées d'impatience, bousculèrent violemment tous ces plénipotentiaires qui représentant chacun une nation de plus de vingt millions d'hommes, mettent la dignité de leur mandat à être de tous les abrutissements du pays où ils séjournent.

— Reine de France, » fit sarcastiquement Nebo, « tous ces ambassadeurs en témoignent ! »

Quand le flot des félicitations se fut écoulé, le duc de Nîmes présenta les deux jeunes gens. L'actrice avait l'air en ce moment d'une institutrice anglaise très minaudière, elle ne les regarda même pas.

— Eh bien ! » lança-t-elle au duc, qui souriait avec la niaiserie de l'embarras.

— J'ai prêté ma voiture et mon groom à M. de Nîmes qui aurait tardé à trouver une voiture » dit le faux comte.

Sitôt le visage de Thamar se colora d'amabilité.

— Vous soupez, messieurs, avec nous ; » elle les invita comme on ordonne, tellement sûre qu'elle accordait une de ces faveurs qui ne se refusent pas, et du geste elle montrait les convives priés, tous notables, ministres, diplomates, journalistes.

Pendant qu'un fiacre les menait, avenue de Wagram, à la suite des autres voitures où s'étaient entassés les convives, le duc, rasséréiné, racontait à Nebo, l'histoire du nabad, un excentrique, qui avait parié une fortune, qu'il entrerait en maître chez Thamar, le soir que les teneurs lui désigneraient ; et l'actrice, avertie de cette gageure, avait crié à l'abomination et ensuite avait réfléchi. Depuis un grand mois elle vivait dans l'attente et l'appréhension d'une lettre. Ce soir-là, au moment d'entrer en scène, on lui avait remis un billet : « Si vous voulez me laisser présider le souper que vous donnez après la représentation, je laisserai sur votre table de nuit un bon de cinq cent mille francs. J'ai parié un million. Si vous m'écoutez, je gagne une fois ce que je vous donne : je suis franc

et attendrai votre réponse jusqu'à minuit et demi, heure à laquelle je prendrai le train pour quitter le continent. »

Une heure sonnait quand Thamar faisait son entrée, en toilette de dentelles blanches, dans le salon de l'avenue de Wagram ; on l'applaudit comme à une entrée de théâtre. Elle, enivrée du demi-million de sa nuit, traduisait sa joie par un tutoiement et des familiarités qui ravissaient l'assistance.

— Ce soir, je vois tout le monde joli, » disait-elle, « et toi-même papa, » et de son éventail elle tapait sur le ventre du garde des sceaux, « tu me parais mince et spirituel. »

Et comme le banquier Jédoyat, l'homme sérieux et officiel de l'actrice, cachait mal un peu d'humeur :

— Mon vieux régiment d'écus, je te licencie, et je vous signifie à tous, messeigneurs, que mon seigneur et maître, jusqu'à nouvel ordre, est Sir Williams Hatanson, et que les estomacs pressés ne recevront mie avant sa venue. »

— On ne soupera donc pas chez vous ce soir, madame, » dit Nebo, « car sir Williams Hatanson est à cette heure en route pour Calais. »

— Hein ? » fit Thamar, « que chantez-vous là, oiseau de mauvais augure ! Il sera ici dans l'instant, et s'il n'y est pas, je vous f... tous à la porte. »

Et ministres et diplomates trouvaient plaisant d'être ainsi traités. Elle essaya de forcer sa contenance à s'assurer, mais son œil ne pouvait quitter la pendule. Énervée et méchante, elle parcourait le salon, semant les ironies, appelant les gens par leurs ridicules, jetant des mots qui pinçaient l'amour-pro-

pre et y faisaient des bleus : puis elle marcha vers Nebo.

— Pourquoi avez-vous dit espèce d'intrus, que sir Hatanson ne viendrait pas ? »

Nebo lui tendit sa lettre.

— Duc, vous êtes un lâche, » hurla-t-elle.

— Non, » dit Nebo, « vous l'avez pris pour un souteneur, il s'est vengé, en me dormant cette lettre, et en vous la rendant, je venge le dessin que vous avez lacéré. »

— N'y a-t-il personne qui me venge ? » clama-t-elle.

— Non, » dit Nebo, « les fils de ces décadents vous vengeraient, mais eux ne sont pas encore tombés à ce cran-là. »

— Cette insulte à moi, qui suis obéie comme reine. »

— A vous, » dit Nebo en la saluant, « car votre couronne est faite du gâtisme de l'époque, ô reine de Byzance. »

## XII

### LIEUX DE PLAISIR. — ÊTRES DE JOIE

— Où allons-nous cette nuit ? » interrogeait la princesse.

— La moderne Babylone est peu variée dans sa prévarication, je vous avoue ne plus savoir quoi vous montrer d'un peu intense.

— Vous me feriez croire, qu'on fait le tour du

Paris nocturne en onze nuits, alors que **mon** imagination s'y est promenée des années sans se blaser ! »

— Eh bien ! fermez les yeux dans ce fauteuil et imaginez, car il n'y a plus de verres à ma lanterne. »

— Insupportable Nebo ! »

— Princesse entêtée ! si vous voulez une narration, j'inventerai des perversités formidables, mais je ne **peux** créer de réelles atrocités, le voudrais-je ! »

— Alors, c'est tout çà, le mal ! » fit Paule avec dédain.

— Je vous dirais oui, si vous n'étiez un androgyne, destiné à la pleine connaissance de l'humanité : non, l'assommoir, le lupanar, et le coup de couteau ne sont pas tout le mal. Dans la hiérarchie du péché, ces délits qui suffisent certes à damner, sont presque infimes. Souvenez-vous du catéchisme. Avant l'assassin Kaïn, avant le péché originel, un grand crime fut commis dans une sphère supérieure à la nôtre, par des créatures purement spirituelles partant plus douées pour le discernement de la justice.

— La rébellion des anges ! » fit Paule.

— Eh bien ! les anges n'avaient pu pécher dans leur corps, n'étant que des esprits : leur crime a été un Verbe contre Dieu. D'après cette définition, cherchez les grands scélérats ; ce sont évidemment ceux qui se sont levés contre la loi : Jean Huss opposant son « prouvez-moi que j'ai tort » à l'infaillibilité de l'Église ; Luther empestant l'occident de sa médiocrité sous prétexte que le pape ne devait pas dire aux fidèles que Jésus aurait des miséricordes pour ceux qui aideraient à remplir son temple de chefs-d'œuvre ; c'est la horde de fous de la Révolution

essayant le retour de la France à l'état sauvage. C'est l'économie politique de Prudhon, et « la force prime le droit » de M. de Bismarck ! Ai-je besoin de vous indiquer l'incarnation contemporaine, l'actuel avatar de ces bandits ; et du restes, ceux-là *travaillent* de jour devant une galerie de trente-six millions d'hommes et à la face de l'histoire. »

— Vous aurez beaucoup à faire, mon ami, pour m'associer à ces hautes vues : mon esprit garde le sexe de mon corps et l'idée, ses luttes me trouvent un peu froide ; laissez-moi toute, pour le reste du périple à la compréhension des mœurs du temps, nous philosopherons après. Et voici que j'ai trouvé où aller : au hasard. Jusqu'ici en voiture à un endroit précis ; ce soir, menez-moi faire la randonnée des lieux de plaisir, où deux jeunes gens qui auraient bien diné, iraient. Le froid permet que je m'emmitoufle dans un pardessus cachant bien la femme : en route, mauvais garçons ! »

Un magnifique clair de lune poudrait d'argent le ciel froid, et l'air sec répercutait les bruits avec sonorité.

A l'avenue des Ternes, les vivacités d'une discussion les arrêta ; un bourgeois dont l'obésité profilait une ombre grotesque sur le pavé, marchandait à une grande fille maigre, le prix de sa nuit ; et froidement, comme en achat, il ne démordait pas de son offre, voulant que la satisfaction de sa luxure soit encore une bonne affaire.

A l'Arc de l'Étoile, ils s'arrêtèrent, contemplant la longue et spacieuse avenue, dont l'obélisque semblait la borne milliaire démesurée.

— Le Français, en tant que gouvernement, n'a jamais eu le souci de l'art : à Milan, une loi fut en vigueur qui ne permettait pas de construire sur certaines voies, avant que la municipalité ait approuvé le projet de la façade, au point de vue esthétique. Regardez ces deux files de casernes à gens riches : l'or devient bête aux mains contemporaines. »

— Vous êtes en ce moment un artiste superficiel, tandis que moi je suis au contraire frappée, de la signification de cette laideur d'habitable, et de la force de personnalité qu'il doit falloir pour rester quelqu'un là dedans. Puis, on a une impression d'honnêteté : on sent qu'aucune de ces vastes portes cochères n'ouvre sur un mauvais lieu. »

— Oh ! l'ingénue ! mais il n'y a pas une seule rue latérale à cette avenue qui n'ait sa Suburre ! »

Et, à mesure qu'ils arrivaient à un tournant, Nebo lui indiquait l'infamie spéciale, la particularité de vice, le genre de commerce charnel qui classait la rue dans la topographie des rues chaudes de Paris.

— Assez ! grâce ! le cœur me lève, » cria Paule au rond-point.

Malgré la froidure, des filles battaient le pavé des allées, avec cette allure lamentable de guet infructueux et de va-et-vient désappointé qui rend cette faction du vice aussi pitoyable que dégoûtante.

— Que sont ces ombres lamentables ? » demanda la princesse.

— Ce sont les êtres de joie. »

Et comme le passant était rare ce soir-là, les prostituées, éparses du Cours-la-Reine à l'avenue Gabriel, s'avancèrent toutes vers les jeunes gens sans réponse

aux sollicitations de cette bizarre escorte, que l'approche de gardiens de la paix fit évanouir avec une rapidité de coup de théâtre.

Sous les arcades Rivoli, on leur proposa des cartes transparentes et des gitons.

— Bifurquons, » dit Nebo, devant la statue de Jeanne d'Arc, « vous ne vous doutez pas de ce qui grouille dans le square le plus central de Paris. »

A peine avaient ils fait quelques pas dans cette partie des Tuileries sise hors des grilles que des filles ignobles surgirent ; et à mesure qu'ils avançaient, sur chaque banc ils voyaient le vice pauvre, le vice hypètre, polluant ces pelouses où demain l'enfance encore pure, encore sainte, s'ébattra

— Où sont les mâles ? fit Nebo.

Au centre même, appuyés à la grille du jardin, une quarantaine de sacripants étaient groupés à l'allure de camelots ; car ce n'est qu'au boulevard extérieur, que le leno arbore sa coiffure d'uniforme.

Revenant sur leurs pas, ils gagnèrent la rue Saint-Honoré.

— Voyez-vous ces lampes illuminant les fenêtres ? ce sont les fanaux de luxure. Les pécheurs, par cet éclairage, sont avertis qu'il y a Cythère parisienne, derrière les rideaux. »

Ils entrèrent ensuite au Palais-Royal.

— Il y a beau temps que la fameuse description des *illusions perdues* est une page d'archéologie, cependant par la force de la tradition, toutes ces filles viennent ici pour rencontrer le riche étranger et l'étranger pour trouver la catin parisienne. Remarquez encore que le leno ici a l'air correct d'un com-

mis de rayon et que la marmite s'efforce à l'allure grisette pour plaire aux Anglais qui ont lu Paul de Kock. »

Rue Vivienne, Nebo s'arrêta à l'angle de la rue Colbert.

— Je veux vous montrer le respect de Paris pour la Bibliothèque Nationale. Cette porte fermée est celle de la salle publique de lecture, l'autre en face est celle d'un lupanar. »

— Quelle antithèse ! » fit Paule.

— Comment ! vous plaisantez à demi, petite princesse, vous vous blasez déjà ; je sais près d'ici où vous donner une nausée salutaire. »

Ils montèrent au second étage d'une maison sans physionomie appréciable et furent introduits dans un élégant salon où une femme jeune, distinguée, l'élocution facile, les salua de : « Quels sont les goûts de ces messieurs ? je n'ai que six pensionnaires six élèves, mais que j'ai formées moi-même. »

Et elle détailla, d'une parole gazée, adroite à éviter le mot dégoûtant, concluant.

— Je suis seule à avoir une méthode, j'ai formulé des règles ; seulement... » et elle fit une pause.

— Seulement, le ramollissement de la moelle épinière me ravit mes habitués trop assidus, au bout d'un an ; les nerfs sont des cordes agréables à tendre, mais qui cassent.

Elle dit cela avec un tel sourire que la princesse se hâta vers la porte.

— Eh bien ? l'envie de rire, l'éclair sceptique, sont-ils passés ? » fit Nebo, en descendant l'escalier.

— Rire du péché, le rendre plaisant ou souriant,

voilà l'immoralité. Nous regardions tout à l'heure, sous les arcades Rivoli, la photographie d'une estampe libre d'après le Pippi, et nous étions seuls à la voir, les autres passants n'avaient d'yeux que pour les polissonneries engageantes et gaies. »

— Je ne m'explique pas, » dit Paule, « que la police laisse fonctionner de pareils meules d'abrutissement ; elle ne peut pas les ignorer, et l'État, avec ses tolérances que je qualifie, moi, de connivences... »

— Évidemment, » dit Nebo, « les Caprées des Césars dont l'indignation de l'histoire fait tant de bruit, sont presque aussi multipliées dans Paris que les débits de tabacs ; le moindre bourgeois, après avoir baisé sa fille au front, va à petits pas de digestion se vautrer, à très bas prix, dans les mêmes ignominies qu'un ancien maître de l'univers. La police n'y peut rien ; chaque fois qu'un scandale la force à intervenir, elle trouve pour fauteurs, ceux de qui elle dépend ; ceux qui ont reçu de la société mandat de pornocrates : magistrats, ministres et même fort souvent c'est devant le collet d'un ambassadeur ou d'une Altesse royale que la main levée de l'alguazil retombe, impuissante ; le zèle, là, ce serait la destitution et un wachmann n'est pas mal payé pour être plus vertueux que sa consigne. »

Les deux jeunes gens, à peine entrés dans le passage des Panoramas, furent œilladés et frolés à chaque pas. La princesse s'épouvantait de toutes ces femmes en quête d'un mâle pour manger le lendemain.

— Une chose inédite, inavouée, dont tout le monde a conscience, c'est de considérer Paris,

comme le grand mauvais lieu de l'Occident, le vilain quartier de tout l'Europe. En province, un indigène emblêmerait Paris sous les traits d'une femme de Grévin qui lève son verre et sa jambe ; à l'étranger, on s'excuse toujours envers un Parisien de le convier à une orgie, si corsée qu'elle soit, même à Vienne, les noceurs autrichiens vous disent avec humilité : « Ne vous attendez pas à une noce de Paris ! » J'ai entendu un notable commerçant répondre à son épouse qui se lamentait de ce qu'une femme honnête ne peut littéralement plus sortir seule après huit heures du soir : « Ma bonne amie, si le Paris du soir n'appartenait pas aux filles, les étrangers n'ayant pas le choix des plaisirs, n'y viendraient plus. » On ne sonne le couvre-feu que pour les esclaves militaires ; et cependant on suppose qu'à neuf heures les honnêtes gens sont chez eux ou ailleurs, mais pas dans la rue ; et la préfecture de police laisse aux lenos, aux successeurs de Don Juan de Montmartre le libre esbattement de la place Clichy à la barrière du Trône ! »

— C'est singulier, ce magasin au gaz baissé, » interrompit Paule au milieu du passage Jouffroy.

— On n'a rien à y lire, on y vend des sensations.

Et en s'approchant ils virent dans la pénombre deux femmes qui leur firent des signes peu équivoques.

— De la rue Basse-du-Rempart à la rue de la Lune, il y a, tous les dix magasins, une parfumeuse ou gantière ou libraire qui est sa propre marchandise ; même si nous avons du temps à perdre, je vous spécifierais celles de ces escales lubriques qui sont lesbiennes. »

— Jamais je n'aurais deviné ni aperçu toutes ces horreurs ! Et cet établissement-là ? » Paule montrait les Folies-Bergère.

— Ce sont les Halles centrales de la fornication, le rendez-vous des Sabines volontaires et la fin de soirée des célibataires en rupture de continence. »

— Entrons ! » demanda Paule.

Le rideau tombait sur la dernière grimace d'une pantomimé quand ils arrivèrent au promenoir.

Dans l'hémicycle, une légion de filles fardées allaient au pas, l'allure provocante et l'air de tête hautain ; dualité d'expression inexplicable et comique. Les hommes, de conditions très diverses, calicots et rentiers, officiers en civils, tous béant d'aise au frottement des robes de soie claires, humant les parfums partis des chignons faux, crachant avec la fumée de leur cigare, des offres qui étaient des rabais ; et des couples s'arrêtaient à faire leur prix à haute voix.

Paule sentit un bras se couler sur le sien.

— Paye-moi un bock, petit blond. »

Cette familiarité tutoyante encoléra Paule qui repoussa la fille si violemment qu'elle alla heurter un groupe : il y eut bousculades et invectives, mais Nebo entraîna vivement la princesse, la morigénant.

— Étourdie ! une minute de plus et on allait s'expliquer au poste ; et vous auriez décliné « princesse Riazan ! » n'est-ce pas ? Vous avez tort ; cette fille a le droit de se conduire ainsi du moment que vous venez dans un lieu où l'on ne se comporte pas autrement. Ce serait vraiment trop beau de patauger dans l'infamie comme nous faisons et de ne jamais subir de

contact salissant : est-ce que Dante ne subit pas d'un démon la même incongruité que Luther tenait en réserve pour l'instant où le diable viendrait, le diable, dont il se défendait tantôt, par son encrier de plomb, tantôt par une retentissante scatologie. »

Par la rue de l'Échiquier et le passage de l'Industrie, ils se trouvèrent devant la Scala.

— Allons ! petite princesse, encore cette nausée. Une virago braillait :

C'est pas l'amour, c'est les pruneaux.

— Remarquez, Paule, que le public est composé en partie de familles ; le père, la mère et les enfants ; l'employé et le petit commerçant viennent ici honnêtement se délasser de la journée de négoce par une soirée de crétinisme. Eh bien ! les gens qui se plaisent à ces hymnes orphiques sont mes égaux et mes frères, et je n'ai pas plus de poids que l'un d'eux sur le sort de la douce France. Allons en face, pour bien nous persuader qu'il y a une race de commandeurs et une autre d'obéisseurs. »

A l'Eldorado, un public délirait à ce refrain :

Ferdinand, t'as pourtant  
Des yeux de lapin blanc.

— Voilà le spectacle qui n'a pas besoin qu'on le subventionne, auquel le public démocratique ne boudera jamais ! Et dire, qu'on interdit les fusées de peur que quelqu'un s'estropie et qu'on laisse les prédestinés de l'idiotie s'y enfoncer jusqu'à cesser d'être des âmes ! La bêtise, voilà le grand danger social, et surtout l'incontestable prérogative du parti conservateur, qui s'est pieusement inoculé le gâtisme de son dernier roi fainéant.

« La bêtise, c'est de n'avoir pas mis au cou d'Offenbach une corde de son violoncelle ; le lupanar a un prétexte d'être : l'instinct sexuel ; mais le café-concert est inexcusable : d'autorité, le gouvernement devrait fermer ces foyers d'imbécillité et mettre le peuple de Paris au régime du Beau forcé.

« Il n'y a qu'un millier de personnes qui pensent dans un pays ; les autres n'ont pas d'idées, ils ne sont susceptibles que d'impressions. Eh bien, ne croyez-vous pas que l'employé qui se coucherait avec une phrase de Beethoven dans l'oreille, ne serait pas, au bout de quelque temps, un peu moins analogue à son rond de cuir, tandis que lorsque j'entends tout un mois la ville la plus spirituelle de l'univers répéter, de l'aube au soir : « On dirait du veau » il me semble vivre au milieu des coprophages qui feraient joujou de leurs excréments ! »

Ils traversèrent le boulevard, devant la porte Saint-Denis.

— Où me menez-vous, jeune homme aux rubans verts ? »

— A la dernière rue chaude qui ait gardé son caractère moyen âge, et qu'on va démolir. »

— Hâtons-nous, alors ! » fit Paule plaisamment.

— Je n'aime pas vous voir plaisanter devant le mal ; c'est manquer à la fois de profondeur et de dignité : du reste, nous voici rue d'Aboukir. »

Au rond-point Sainte-Foy la ruelle des Filles-Dieu s'évase comme le pavillon d'une trompe puis se rétrécit en étroit boyau jusqu'à la rue Saint-Denis. Un unique réverbère, à l'entrée, refoulait l'ombre vers le milieu de la voie immonde, pleine d'un noir si-

mistre où vacillaient des lueurs de lanternes s'accrochant à des jupons blancs qui remuaient.

La princesse fit un pas en arrière.

— Avez-vous conçu le périple comme un voyage d'agrément ? nous ne sommes pas ici pour nous amuser ; nous y sommes venus chercher l'horreur de la luxure ; regardons bien en face, bien à fond, et que cet ammoniacque de la prophylaxie ne s'évapore jamais de votre souvenir. »

A chaque pas, les murs suintants et visqueux semblaient se rapprocher : sur les porches étroits, d'horribles créatures les appelaient ; des ouvriers en bourgeron de travail s'engouffraient dans des allées d'où sortait de la terreur ; à mesure qu'ils avançaient, les camisoles blanches et les camisoles rouges surgissaient plus nombreuses et plus hardies. Bientôt ils durent s'arrêter, cornés, enveloppés par les prostituées.

È — coutez le chant des sirènes, » dit Nebo.

Le chœur affreux, aux voix éraillées, chantait un boniment sans nom ; chacune se vantait de turpitudes qu'elle croyait des appeaux ; et il en venait d'autres, toujours, attirées par le bruit, retenues par la beauté de la proie qui allait échoir à deux d'entre elles ; et la princesse, toute convulsée, se serrait contre le platonicien, dans un état d'hallucination où elle croyait voir tout un peuple de meretrices l'enserrer et l'étouffer.

Nebo alluma brusquement un fil de magnésium, et à l'imprévue et éclatante lumière illuminant toute cette infamie, une clameur de surprise s'éleva où se perdit le cri d'horreur de la jeune fille. Par un instinc-

tive conscience de leur ignominie, les prostituées reculèrent, se rabattant contre les murs ; ces êtres de ténèbres rentraient dans l'ombre, effarés de ce plein midi sur leur indignité.

— Montre-nous ton boudoir ! ordonna Nebo à une énorme mégère en veste rouge, et il éteignit le magnésium.

— Par ici ! » et elle les précéda dans une allée où les coudes touchaient les murs humides de moisissures : le pavé gluant donnait la sensation d'écraser des limaces. Ils gravirent un escalier de bois d'une raideur d'échelle, en s'aidant d'une corde si poissée que leurs gants s'y collaient.

Devant une porte de placard, la prostituée dit :

— Nous y sommes, mais ôtez vos chapeaux pour entrer, le plafond est bas. »

Une lampe fumeuse éclairait une sorte de débar-ras, si exigü que la fille, pour que les deux jeunes pussent pénétrer, dut s'asseoir sur le lit ! Quel lit ! sur une caisse de bois blanc peinte en punaise, une paillasse dont les feuilles de maïs jonchaient le sol en briques disjointes. On pressentait derrière le papier décollé et pendant par lambeaux, tout un grouillis de vermine.

— Tu ne dois pas faire de l'or, avec un pareil laboratoire, » dit Nebo.

— Je fais mes vingt-cinq en moyenne, et comme ceci ne me coûte que cinq francs de location par soir... »

— Il vient donc des messieurs comme nous » continua Nébo.

— Presque jamais ! mes vingt à trente ouvriers à un franc. »

— Miséricorde ! » murmura Paule en ouvrant ses yeux agrandis de stupeur sur cette monstrueuse femelle.

— Et vous résistez à ce régime ? » fit Nebo.

— Affaire d'habitude ; je me porte comme un Pont Neuf. »

— Et pourquoi payez-vous dix-huit cents francs par an, un chenil qui répugnerait un lépreux. »

— Té, parce que c'est achalandé ; vous qui avez l'air de rôder pour étudier, vous ne savez pas qu'un endroit où des garces travaillent depuis longtemps, longtemps, ça attire les hommes ? »

— L'aimantation passionnelle des lieux ! » dit Nebo à Paule, en jetant de l'argent sur le lit lamentable.

La princesse força Nebo à courir jusqu'à la rue Saint-Denis, elle tremblait de toute la révolte de ses nerfs, répétant :

— Je vous en veux de m'avoir contrainte à ces hideurs. »

— Vous m'en voulez, de ne pas vous montrer du beau dans du mal : prenez-vous-en à Dieu, qui n'a pas encore permis, depuis l'aube du monde, qu'une beauté ne fût pas aussi une vertu, et que le péché échappât une seule fois au châtement de la laideur. »

La rue du Faubourg-Montmartre vomissait des hordes de filles ; toute la prostitution, qui a un cha peau, de Clichy à Clignancourt, débouchait sur le boulevard, avec la prévoquance inquiète de l'heure avançante et des chances diminuées, raréfiées, d'une fructueuse rencontre. En passant devant la terrasse des cafés, toutes balançaient les hanches, tendaient la croupe, lançant un regard et un sourire, qui vi-

saient tous les hommes attablés ; et elles se succédaient, toutes s'offrant avec la même inconscience cynique.

— Toi, tout à l'heure ! » grommela dans sa chope un individu au passage d'une mise annonçant un tarif plus qu'ordinaire.

— Savez-vous ce que signifie cela ? Le personnage attendra que le boulevard soit désert et le passant rare pour avoir cette fille au rabais ! Il y a des jeunes gens riches, mais bourgeois, qui attendent pendant trois ou quatre heures qu'une fille n'ait plus d'espoir, pour l'avoir à dix francs de moins. Hâtons le pas, nous avons le temps de voir l'Eden. »

Quand ils entrèrent dans ce soi-disant palais de radjah, où le style hindou est traité à la façon dont M. Renan traduit la Bible, le dernier acte du ballet levait toutes ses jambes. Dans le promenoir, le même public qu'aux Folies-Bergère avec moins de cohue : en contre-bas tout un parterre d'honnêtes bourgeois bayant aux mensonges des maillots, et aux deux extrémités de l'hémicycle des buvettes ou trônaient des maquillées en falbalas violents.

— Voilà, en réalité, l'Eden du voyou devenu bourgeois. Deux cents tricots roses se trémoussant à la lumière électrique ; des chopes, des filles et de la dorure ; je gage que l'imagination du calicot, du bureaucrate et du rentier ne se figure pas autre le paradis mahométan. »

— Je méprise toute l'humanité ! » cria la princesse.

— Prenez garde, vous en êtes, et la seule façon d'échapper aux souillures générales c'est de forcer son mépris à devenir de la commisération. »

— Je ne saurais mesurer mes sentiments et les mettre à ce point mystique. Vous n'allez pas me reprocher ma haine des brutes ? »

— Je vous la reproche par-dessus toute chose, l'être supérieur ne hait pas, la haine est une si grande chose qu'il ne faut pas l'égarer sur les hommes : réservez-la toute pour ce qu'on a appelé le Diable. »

— Quand vous avez tué l'ivrogne, tué M. Alphonse, tué le sacrilège, tué les cinq bandits ; c'étaient des hommes. »

— Je n'avais pas de haine ; c'étaient les ennemis de l'Absolu et non le Diable ; j'ai été justicier, sans passion aucune. »

— Eh bien ! froid raisonneur de vertu, que feriez-vous des lieux de plaisir ? »

— Je les purifierais par le feu. »

— Et vous justicierez les êtres de joie. »

— Non, chère énervée ; la casuistique leur attribue comme bien gagné leur misérable profit, et si vous lisiez dans ces vices, aussi couramment que moi, vous verriez que là, l'expiation concomite si perpétuellement avec le péché que l'invective est arrêtée par la pitié et que vous fûtes grande la nuit où vous avez versée des larmes de sainte sur les êtres de joie !

### XIII

#### LE FESTIN DE BALTHAZAR

La pendaison de crémaillère d'une fornication princière, est un des doux émois de ce monde des

boulevards, qui se targue de mener une vie de plaisirs, et d'être les trois mille gardes-nobles de la vieille gaieté française. Un événement luxurieux réjouit les pervers, comme une prise d'habit fait exulter les dévots ; et ce minuit-là, quand Nebo et la princesse déguisée en comte Noroski passèrent devant la terrasse des cafés, des exclamations joyeuses leur arrivèrent, qui toutes exprimaient une satisfaction désintéressée, au lever d'une nouvelle étoile du vice, dans le ciel de lit parisien. Ces contents n'étaient pas des invités ; parmi eux des employés qui manient la sandraque à l'heure du Bois, où se contemplent les filles chères ; mais ils étaient heureux de penser, en égouttant leur bock, « ce soir, Paris s'amuse », et d'une botte plus sonore ils frappaient le trottoir, fiers de respirer sous la même latitude que les privilégiés de cette orgie que *Gil Blas* avait annoncée, et qui aurait des comptes rendus partout, étant une *première* du vice.

Devant la Trinité une voiture stationnait d'où sortit un geste qui appelait les jeunes gens.

— Nous serons toujours en retard avec vous, ce me semble, » dit Nebo.

— Les étonnements que vous donnez valent bien un peu d'attente ; je me hâte de vous dire les caractères ou les mœurs de ce soir. La nouvelle Ninon, née de parents aisés dans leur morale, fut verdue à un âge où les feuillets du Code servent d'égide. L'acquéreur, un gourmet en mineures, voulut en faire le dessert de son impuissance, et à grand renfort de maîtres et de maîtresses d'agrément, décrassa, affina, accomplit la plus merveilleuse Agnès vicieuse : passe

encore de manger, mais cuisiner ses plaisirs à soixante-dix ans, c'est s'exposer à servir chaud pour autrui : ce qui arriva. Notre pervers qui rêvait de couronner sa luxure par le stupre d'une vraie vierge, mourut subitement ; et la petite finit son année de pension. Ses parents firent alors savoir au prince de Trèves qu'ils avaient à vendre un trésor : le prince l'a acheté et ce soir il exhibe sa conquête. Moi, qui vis de la vie du vice, j'ai pénétré auprès de la donzelle, pendant la période des négociations, car le prince a marchandé ! J'ai conquis sa confiance, et savez-vous ce que cette courtisane vierge a fait aujourd'hui même de trois à cinq ? Elle est allée au boulevard extérieur, se donner au premier voyou qu'elle a rencontré ! Oui, et pour cette raison qu'elle voulait donner ses prémisses à quelqu'un de sa race : ce qui prouve que l'esprit de caste n'est pas spécial à la noblesse. Enfin vous allez voir une amphitryonne de dix-huit ans, et qui, sous la plus correcte tenue cache un fond de drôlesse. »

Dans le vestibule fleuri d'arbustes rares, un domestique en mollet recevait les eaux-fortes d'invitation. Au pied de l'escalier au tapis lourd, à la rampe enguirlandée de myrtes et de lierre, bruissait l'élégante cohue du vestiaire ; et sur le seuil du salon, deux soubrettes en costume de comédie fleurissaient d'un camélia les boutonnières.

L'immense pièce tapissée de satin blanc bordé d'argent, éclairée de lustres et d'appliques en cristal taillé, montrait déjà assis sur son meuble Louis XVI, tout le demi-monde qui a des manières ; et debouts, le claqua à la cuisse dans une affectation de tenue

où perçait de l'ironie, les hommes de cheval, écrasés par leurs grands noms historiques, tous ceux qui ne conspiraient plus qu'avec les maquignons, vivantes démonstrations de la légitimité, expériences permanentes de l'hérédité des titres ; et mêlée à cette fleur du d'Hozier contemporain, toute la condottierie parisienne ; les journalistes des journaux à grand tirage, les peintres à la mode, les écrivains aux éditions nombreuses ; tous les succès de l'année, toutes les renommées récentes criées par autant de canaille qu'il y en avait derrière le cercueil de Victor Hugo : au milieu du salon, plus semblables à de nouveaux mariés qu'à un débauché accolé de sa garce, le prince de Trèves et Rose Combe, accueillaient, lui, cachant son embarras sous un air hautainement distrait, elle, s'efforçant de ne pas avoir trop d'aplomb.

— Il a voulu du décorum, dit de Quéant, mais comme on se rattrapera ; quel débraillement pour tout à l'heure. »

Rose Combe reçut fort bien les présentés de Quéant, et les garda près d'elle pour avoir la réplique du vicomte, le seul invité qu'elle connût. L'œil du prince aperçut, au cou de Nebo, une décoration bizarre.

— Quel ordre portez-vous, monsieur ? »

Mais Nebo apercevant Nergal, le jeune métaphysicien que sa myopie et un peu de gaucherie rendaient presque ridicule pour la galerie, s'empressa avec toutes les marques d'un respect profond, de l'amener au prince.

— A votre Altesse, je présente une Majesté, un penseur.

— Va pour la Majesté de monsieur ; mais, quant à

vosre politesse, je la conteste, à moins que vous ne soyez une autre Majesté.

— Monseigneur, je vais vous faire une réponse dont un Médecin se fût contenté ; » et les yeux fixés sur Rose Combe, il gagna le mur à reculons ; là tirant un morceau de sanguine de la poche de son habit, d'une main sûre et prestigieuse de vitesse, il dessina sur le satin tendu, un profil idéalisée de la jeune courtisane.

— Joli tour de force, » fit un hercule du cirque Molier.

— Chef-d'œuvre ! murmurait Antar, extasié.

— Vous êtes un habile chiqueur » conclut le prince de Trèves.

— Oh ! » fit Paule, qui s'était rapprochée de Nebo ?

« Le prince et l'ouvrier se valent donc, ici, et au club de Belleville, même compréhension, même... »

Les portes de la salle à manger s'ouvrirent toutes grandes sur une immense table au surtout d'argent ciselé ; un murmure admiratif s'éleva : les viveurs étaient déshabitués de pareilles surprises, et le prince de Trèves éprouva, une minute durant, l'ivresse de l'envie vaincue par l'éblouissement.

Après le madère, on se dévisagea ; chacun calcula la somme de plaisirs que lui représentait sa voisine ; et la quantité de ripostes spirituelles dont son vis-à-vis était capable. Presque en face de lui, le prince vit Nebo, et d'un ton antipathique :

— Majesté du portrait instantané et de la ressemblance garantie, comment se fait-il que l'on n'ait, jamais vu de vos tableaux ? Comme Gustave Moreau, celez-vous deux cents toiles achevées ?

— Je pousse plus loin la haine de mon temps : les Barbares sont maîtres dans Rome ; et je n'œuvrerai pas pour eux, à moins de faim.

— J'ai de plus justes griefs que vous contre ce temps, et cependant j'estime qu'artiste ou prince, on se doit à...

— Non, dit Nebo. — Une époque est l'humble obligée de ses écrivains, de ses artistes et de ses savants : et lorsque Lamartine refusait de payer ses contributions, il obéissait à cette intuition que le génie et le talent sont hors la loi et au-dessus de la loi ; le peuple qui sous prétexte inique d'égalitarisme, oserait arracher l'écrivain à son livre pour le livrer à un caporal instructeur, serait un peuple de barbares.

— Le devoir du Sang, nul ne peut s'y soustraire ; dit M. de Chaumontel.

— Et le devoir du Verbe, qui le remplira ? N'attachez pas Pegase à la charrue, dit un proverbe allemand.

— Un écrivain, fit Nergal, est citoyen de la langue qu'il écrit et doit la renouveler, lui faire exprimer avec nouveauté les sublinités éternelles. Un écrivain est un enfant d'Aaron, un lévite, qui gagne, à toute page de son œuvre, la victoire de l'immortalité pour son pays.

— Et qui cisèlera une page pendant qu'on envahit la frontière ?

— Où sont-elles maintenant les frontières d'Israël, de Misraïm, s'écria Nebo ? — Cherchez sous le sable du désert les limites des grands empires. De tout le passé oriental, que reste-t-il ? Des temples et des

papyrus. Demandez aux flots de la mer Rouge, ce que sont devenus les chars de guerre du Pharaon, tandis que le cantique de Mosché retentira jusque sur la dernière lèvres humaine. Les triomphes romains passent en soulevant un peu de poussière, les charniers napoléoniens se dispersent au vent, rien des passions de l'homme ne lui survit ; mais la pensée du scribe, mais l'invention de l'artiste demeurent seuls témoins des peuples morts, devant les peuples à venir. Il n'y a d'éternel que les idées et les formes « Adonai, notre Seigneur est un » et les fragments du Parthénon, voilà ce qui ne sera jamais vaincu, comme Judas Macchabée et Léonidas ; voilà ce qui nimbe à jamais le front juif et le front grec, d'éternité humaine.

— Vous nimbez les juifs, êtes-vous chrétiens ?

— Par la grâce de Jésus-Christ, et c'est comme Romain que je respecte ce qui fut d'abord la synagogue de Pierre. Réservez votre mépris pour le protestantisme qui a saccagé vingt mille monuments, et n'a su construire que des hangars, qui s'est taillé dans la chasuble splendide, la laide et redoutable redingote de Rodin ; loin d'avoir quelque gratitude à Luther, nous serons plus que magnanimes en lui pardonnant, tandis que nous les Aryens et nous les chrétiens, nous sommes les fils du verbe sémitique et du livre juif ; sans l'Ancien Testament, où serait l'assise de l'Évangile ; et ceux qui ont marché dans le sentier du mystère, sont tous arrivés à l'incomparable flambeau de la lumière kabalistique.....

— Et comment expliquez-vous cette exécution éteinte depuis peu et si générale.

— Providentiellement ; ils ont méconnu Dieu, ils sont méconnus des hommes, c'est justice.

— Amen, » fit-on presque en chœur, et avec la décision de ne pas laisser la conversation se hérissier encore d'un pareil ennui.

Et la princesse revit en grand, le même phénomène qui l'avait frappée au souper de Maison d'Or ; ces gens qui n'avaient pas d'affaires, parlèrent de leurs plaisirs platement, sans gaieté ; on récita, à tour de rôle, la bribe de chronique scandaleuse qu'on savait, on disputa sur les chevaux, on discourut escrime, on supputa les élections prochaines, et après les coulisses de la Bourse, furent commentés les échos des théâtres. Paule croyait entendre la récitation d'un journal du boulevard ; et ainsi jusqu'au dessert.

Alors, dans la griserie commençante, la tenue s'éclipsa, les voix eurent des éclats et les poses du sans-gêne, les interpellations traversèrent la table ; les intimes se blaguaient avec des injures amicales ; plusieurs se baissaient trop sur l'épaule nue de leur voisine. Quand on versa le champagne, on osait déjà le calembourg.

— Je m'ennuie ! dit Paule à Nebo.

— Vous aviez demandé une orgie, vous êtes servie.

— Ne pourrait-on pas s'en aller ! insista le faux Noroski.

— Patientez, je ne suis venu ici que pour une expérience : je veux savoir l'effet du surnaturel sur ces cerveaux de sceptiques, et s'ils sont encore terribles par le miracle. »

On venait de poser devant Rose Combe, un calice du xiv<sup>e</sup>.

— Prenez garde, s'écria Nebo, vous ignorez que les moines du moyen âge, pour qu'un vase sacré ne pût être profané, l'empoisonnaient, au moment d'un pillage. Laissez-moi y regarder. »

Un valet le lui apporta : le platonicien parut examiner les bords, puis, profitant de l'attention qu'il avait provoquée :

— Il est écrit au livre de Daniel, que le roi Balthazar ayant bu dans les vases sacrés du temple, des doigts d'une main d'homme sortirent de la muraille et écrivirent :

— Mane, Thekol, Upharsin, dit Nergal.

— Eh bien ! continua Nebo, le prince de Trèves ayant fait apporter un calice, des doigts d'une main d'homme devraient sortir de la muraille

— Il est gris, le rabbin à la sanguine !

— Voulez-vous tenter l'aventure, insista Nebo, il ne faut pour cela que deux choses : éteindre les lumières et vous donner la main. »

Les dames protestèrent.

— Et qu'écrira la main ?

— La réponse à vos questions.

— Voilà du nouveau, fit le prince incrédule, mais vous avez l'air si sûr de votre affaire, que je tiens à vous confondre. Que la main de la muraille écrive, comme dans Daniel, un pronostic sur la Latinité, et, attendez... après avoir indiqué les maux, qu'elle indique les remèdes.

— En latin, avec abréviations, c'est consenti, dit Nebo. Avant de souffler les bougies, voyez que je suis séparé par la table du mur où il va être écrit. »

Quand l'obscurité fut faite, et la chaîne magnétique

formée, Nebo mit la main de la princesse sur son épaule droite et celle de Quéant sur l'épaule gauche, puis un bras ramené sur sa poitrine, il étendit l'autre : un jet lumineux s'irradia de ses doigts unis, vacilla avec des phosphorescences ; et bientôt la projection fluide eut assez de force pour parcourir les six mètres de distance. L'assemblée était devenue sérieuse et des exclamations jaillirent à mesure que paraissaient ces lettres lumineuses :

SAC· PRO — REX· NVL — NOB· IMB — POP· STU — INI· FIN

— Clergé mondain ; point de roi, noblesse d'imbéciles, peuple de fous, c'est le commencement de la fin, » traduisit Nebo.

Quelqu'un frotta une allumette : on vit le jeune homme immobile à la même place.

— Et les remèdes, madame la main ? » demanda le Prince.

Le même jet lumineux jaillit de l'endroit où était Nebo et atteignit le mur où apparurent cinq séries de six lettres :

IREL· ROM — VIR· GNO — NOB· SPI — POP· NEG — REM· DE

— Religion romaine ; l'homme de la gnose, l'aristocratie d'intelligence, la négation politique du peuple : à ce prix, Dieu pardonnera.

— Eh bien ! Non, vrai là, si c'est une farce, elle est bien bonne.

— Enfoncé, Home, Crook et *tutti quanti*.

— Je prends des cachets, si vous recevez des élèves.

— Voulez-vous venir au cirque Molier, je vous promets un succès fou.

— Je sais des dames qui vous recevront sans lumière pour voir ça.

— Balthazar était un beau jobard de s'effrayer.

— Si jamais vous êtes en dêche, je m'associe avec vous ; nous ouvrons un restaurant avec cette enseigne : *A la main qui parle.* »

Et pendant cette pluie de railleries, les bougies à peine rallumées étaient éteintes, la priapée commençait Nebo ; entraîna Paule, et quand ils furent dans la rue Larochefoucauld déserte et sonore, il éclata de colère :

— Ainsi, ce prodige, que seul avec Mérodack je puis produire en Occident, ne les étonne même pas. Les miracles de l'homme restent-ils toujours imparfaits, ou bien Balthazar avait-il une âme et la notion du merveilleux, tandis que le moderne n'est plus qu'un organisme conscient ? Soyez en sûre, princesse, quand la majorité d'un peuple se forme de semblables esprits forts, ce peuple a fini sa vie esthétique. L'hypnotisme de l'orgueil détermine dans la France d'aujourd'hui une lycanthropie véritable. L'Occident lance vers le mystère, un formidable éclat de rire : et les augures, vous venez de les voir, n'ont pas même cet instinct du surnaturel qui reste aux foutes. Qu'advient-il d'un monde qui n'a pas une pensée dépassant ses pauvres cinq mille lieues de tour ? D'impuissants jouisseurs pour égrégores, un troupeau d'hommes aussi brutes que les bêtes, qui se rue vers des mirages de béatitude animale ! Un seul autel vénéré, celui de la Force et du Nombre. L'heure sonne donc, de Darius le Mède ! »

## XIV

## LA RONDE DE NUIT

Dans l'ombre humide grouillante de remuements indéfinissables, les deux jeunes gens s'énervaient au contact visqueux de ce noir mouillé. Du talus où ils étaient montés, rien ne vivait; les réverbères de la rue Militaire, et au loin la fenêtre éclairée d'un poste caserne perçaient mal le brouillard : derrière eux, un vague moutonnement de mer calme qui ne clapote pas, et c'était tout ce qui leur arrivait de Paris; devant eux, le fossé que l'obscurité creusait en abîme, et dans l'opacité de la brume, une impression d'étendue morne et pleine de vertige.

Immobiles, la princesse appuyée à l'épaule du platonicien, ils regardaient les ténèbres, luttant de l'esprit contre cette horreur instinctive à l'homme de l'inconnu qui le guette derrière l'ombre; quand surgit en face d'eux, au bord de la courtine, un homme ayant à la main l'éclair d'un couteau. L'apparition fut si brusque, que le cri de la princesse s'arrêta dans sa gorge, elle se colla à Nébo, qui n'avait pas bougé, et le rôdeur qui dans son élan croyait voir fuir cette proie singulière, s'arrêta inquiet et irrésolu. N'ayant pas aperçu le mouvement de la jeune fille, il se déconcerta devant l'indifférence qui accueillait son attaque:

la sécurité de ce groupe, dans une solitude sans passant et sans écho le rendait perplexe. Étaient-ce des inspecteurs très armés? Étaient-ce des messieurs attendant le résultat d'un mauvais coup? Il fit un pas prudemment; et il n'y eut plus que trois mètres entre eux.

D'une voix dont le rauque évoquait toute une vie de nuits errantes et de jours d'ivrogne, il toussa ces mots :

— Faites pas les malins, et aboulez le porte-monnaie où je saigne. »

Et le silence se refit, sans que Nebo eut un geste pour se mettre en garde. Le rôdeur mâcha un juron pour s'enhardir et fit un autre pas; maintenant, ses yeux rencontraient les yeux calmes et fixes du Platonicien : il y vit une telle tranquillité que, croisant les bras :

— Alors! comme ça, vous croyez que c'est moi qui ai peur. »

Vraiment, le bandit avait peur de ceux qu'il attaquait, et quand Nebo d'un geste brusque ouvrit son manteau et étendit la main, Paule vit jaillir des doigts de son Virgile, un vif éclair et le rôdeur se précipiter avec épouvante vers le fossé. Descendus dans la rue Militaire :

— Qu'avez-vous fait de votre arme? demanda la princesse.

— Je n'ai point d'arme.

— Ce n'est pas un canon de revolver qui a brillé au bout de votre main?

— Non! dit Nebo, c'est de l'électricité magnétisée, laissez-moi m'asseoir un moment; cet effort d'érection

nerveuse m'a brisé. » Et comme il se rapprochait du talus, il heurta un corps.

— Paule ! voici, un crime, » fit-il ; et il alluma du magnésium qui éclaira le cadavre d'une femme de quarante ans, les pieds nus chaussés de boue et de poussière ; la face d'une affreuse maigreur, Nebo tâta l'immobilité du thorax ; il constata la rigidité cadavérique ; et ne découvrit aucune trace de violences.

— Morte, et morte de faim, » dit-il en éteignant le fil métallique. La princesse s'agenouilla en une courte prière pure.

— On meurt donc encore de faim ?

— Voilà ce qu'un flatteur de voyous appellerait un mot de princesse, à son club ? Vous demandez si on meurt de faim, et comment s'expieraient donc les festins du prince de Trèves, et les soupers fins et cette idolâtrie du ventre qui est toute la passion de la province ? Croyez-vous donc que Dieu laisserait les riches se repaître, si les pauvres n'expiaient ce repaïssement. Il faut que la terre pleure et crie, parce qu'elle se corromprait si elle cessait de pleurer et de crier : vous aurez toujours des pauvres parmi vous, a dit le Sauveur, et les souteneurs de foule qui promettent le pain pour tous sont des imposteurs. La terre s'explique par le ciel, cherchez, outre-mort, la raison de l'existence : si l'autre vie ne répare pas les injustices innombrables de celle-ci, je me demande par quelle imbécillité l'homme du peuple accepte sa misère ; si vraiment la tombe est un schéol, un néant ; si mourir n'est pas renaître à un soleil d'équité, si l'homme n'a ni passé, ni avenir, sa

résignation au présent est inepte. Mais inconsciemment et en dépit des paroles, elle est une obéissance instinctive à la Norme. Ceux qui ôtent au misérable, l'espérance du paradis, sont des assassins de peuple, et des piéteux de mourants... »

Un pas de course qui venait sur eux les fit arrêter :

— Jeune soldat, où vas-tu ? cria Nebo en apercevant un militaire de la ligne.

— Qu'est-ce que cela vous fait où je vais ? répondit-il avec l'articulation saccadée des exacerbations nerveuses.

— Prends garde, jeune soldat, dit doucement Nebo, tu portes le costume des choses, et non celui des hommes ; et si c'est par amour que tu découches ainsi, laisse-moi te rappeler que tu n'as plus de sentiments, plus de raisonnement, étant une *chose* ; et qu'en fait d'amour, l'État qui ne te permet pas le mariage, te donne le lupanar.

— Vous êtes donc un lettré, vous ne me trahirez pas.

— Tu déserter ? devina Nebo.

— Vaut-il mieux se suicider ?

— Non, certes ! dit Nebo, le suicide est contre Dieu, et la loi n'est qu'une convention imposée par des fusils ; touche là, camarade, et marchons de compagnie, cela vaut mieux pour toi.

— Je suis stupéfait de trouver à pareille heure, en pareil lieu, une approbation en termes qui annoncent une culture...

— Exceptionnelle, n'est-ce pas ? fit Nebo en souriant. Tu sais à quoi tu t'exposes : pourquoi t'y exposes-tu ? Je devine que tu as trop de race, c'est-à-

dire d'intellectualité, car le sang bleu véritable est au cerveau, non aux veines pour que l'obéissance passive te soit possible. Mais si tu n'es pas susceptible de participer à la communion des efforts humains d'une façon plus élevée que celle que tu quittes, si abandonnant la caserne, tu n'as pas un devoir à accomplir, je t'absous, quand même, mais sans plus prendre d'intérêt à ton sort.

Le malheureux s'essuya le front :

— Je ne sais passif je suis intéressant ; mais j'aime mieux la mort que l'esclavage. Orphelin, élève des Frères, j'ai vécu jusqu'à la conscription à Nantes, des cent francs d'un troisième clerc : la nuit je lisais, j'ai appris tout seul le latin et un peu de grec, j'ai lu tous les livres à bon marché, c'est-à-dire, surtout les chefs-d'œuvre ; et je me flattais d'arriver à de hautes connaissances. La main de fer du recrutement m'a harponné tout à coup ; j'avais de longs cheveux, on m'a rasé ; j'achetais pour dix francs de livres par mois, en supprimant des repas, on m'a donné un sou par jour ; je suis fier, on m'a insulté ; je suis frêle, on m'a éreinté ; je suis tendre, on m'a brutalisé. Ah ! messieurs, vous ne savez pas ce que c'est que l'état militaire ; le colonel écrase l'officier, l'officier écrase le sergent, le sergent écrase le caporal, et le soldat reçoit à chaque minute le formidable coup de balancier de cet écrasement ; j'ai essayé de cesser de raisonner, je n'ai pas pu.

— Camarade, il y a ceci dans la *somme* de saint Thomas : « Une chose n'est pas juste, parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut, parce qu'elle est juste. » Donc si la théologie admet le raisonnement

même pour le divin, à bien plus forte raison pour ce qui d'un lieu, d'une heure, et de barbares, comme la loi militaire de 1872. »

A la porte de la Muette, Nebo tira des billets d'un portefeuille.

— Prends, c'est tout ce que nous avons et va. Mais, souviens-toi que tout homme doit à l'humanité, si c'est un esprit, de la pensée ; si c'est un riche, de la charité ; si c'est le premier venu, du travail. Autant je te reconnais le choix de ton devoir, autant je te mépriserais, si tu ne le trouvais pas, ou le trouvant tu ne l'accomplissais. Pas de merci, adieu. »

Et quand le militaire se fut éloigné :

— Pourquoi ce malheureux vous a-t-il ému si fort, Nebo ?

— Parce que je revoyais en lui un Nebo que vous ignorez ?

— Que me donnez-vous à comprendre ?...

— Silence sur ceci, princesse, car ceci aurait raison de toute ma bonté, et je ne veux pas vous faire entendre une rancœur, qui m'étouffe à la gorge, rien qu'en me revenant à l'esprit. »

Ils montèrent sur l'impériale du tramway et en descendirent au pont Solférino.

— Où me menez-vous ? »

— A l'école du crime légal, à la caverne des quatre cents voleurs ; au prytanée de la blague publique ; au conservatoire du parlementarisme ; au tremplin des soutenus de la foule ; à la salle d'armes de l'ergotie ; au trimard de la poupre ; à la conférence d'Aguesseau.

— C'est la pépinière du gouvernement, comme la

*Revue des Deux-Mondes*, est l'eau claire où l'on pêche les académiciens? interrogea Paule.

— Oui, seulement la *Revue des Deux-Mondes* ne signifie rien au point de vue de l'évolution littéraire : c'est une cuistrerie classée où on rencontre des érudits, des diplomates, et le français le plus mauvais, de France et de Belgique ; on écrit suisse chez M. Buloz, tandis que la conférence d'Aguesseau représente exactement le condottieriisme politique ; et les fils Prudhomme se préparant au gouvernement par des salivations graduées sur tout ce que susceptible, de rapports, amendements et autres ingrédients de comédie politique. »

Dans le vestibule du petit hôtel, un huissier, chaîne au cou, reçut les cartes que lui tendit Nebo et leur ouvrit la porte de l'escalier des tribunes.

On eût dit la réduction de la grande parlotte nationale ; l'assemblée, vue par une lorgnette renversée ; seulement nulle calvitie et plus de tenue avec plus de chaleur, ces détestables jeunes hommes, y apportant malgré leur scepticisme de concierge, l'ardeur du sang jeune et l'exaltation d'un système nerveux encore vibrant.

Paule pouffait dans son mouchoir, au sérieux et à la conviction de ces ambitieux, sans notion du ridicule, qui s'invectivaient.

— Paule, il n'y a pas là de quoi rire ; une époque où l'on se prépare à l'action par la blague ; une époque qui a eu pour *leader* l'incomparable acteur Gambetta, une époque qui fait la politique *coram populo*, comme un charlatan mélange ses drogues sur une place publique, ne prête pas à rire. Le pouvoir ne doit parler

qu'une fois, lorsqu'il s'engage sur sa vie à accomplir le mandat qu'il accepte : puis il doit être un grand silence éloquent par des résultats.

Un jeune prudhomme de la gauche clamait à la tribune :

— Oui, messieurs, l'égalité c'est le salut et c'est le progrès; le salut parce que tous les citoyens étant logés à la même enseigne, on n'enviera plus son voisin, et le progrès, car le niveau une fois établi, il n'y aura plus de compétition, ni de mécontentement, et les citoyens français seront heureux, puisqu'ils n'auront pas sous les yeux une seule exception à leur nivellement. Qui osera réclamer contre des lois universelles ? Avec quelle pitié pour les sociétés anciennes, je vois poindre à l'horizon de la France, l'aube d'une civilisation où tous seront également savants, également libres, sans Dieu et sans crainte d'une monarchie. Je te salue, aurore de l'avenir, dont Robespierre fut le Messie...

— Ce sont les pères de ces crapauds-là qui ont voté la loi militaire de 1872, et ce sont ces crapauds eux-mêmes qui, dans quelques années, gouverneront comme ce crocodile, dieu des Égyptiens, qu'a évoqué le courageux et grand historien H. Taine, d'après Clément d'Alexandrie, comme « le blason même de la Révolution. »

Un autre drôle pérorait.

— L'ordre, messieurs, c'est un sabre philosophique; il faut supprimer l'individualité dans l'État, parce que l'individu ne se développe qu'au détriment de la communauté. Voyez les artistes, je vous demande pardon, messieurs, de vous parler de ces gens-là qui sont une quantité négligeable et je ne vous en

parle que pour témoigner de leur danger ; car l'artiste se fait une patrie de son art, et même l'écrivain, sauf le journaliste qui est comme nous la voix du peuple, l'écrivain croit avoir bien mérité du pays, pour une page où le même mot n'est pas répété. Le peuple veut du bonheur et non des phrases ; les phrases empêchent d'obéir, parce qu'elles sont nées et qu'elles ont fleuri en des sociétés basées sur l'individualisme. La caserne, voilà l'arche d'alliance de la société, que tout le monde y soit, et que le citoyen apprenne de la discipline militaire à abdiquer tout raisonnement. L'humanité sait quelle somme de jouissances peut lui donner l'artiste : il faut donc tenter une nouvelle expérience et laisser là l'idéal, pour ne regarder qu'au réel et le réel pour un grand pays moderne, c'est le sacrifice de l'individu à la masse et de l'esprit à la matière. » Puis selon la coutume du lieu, on discutait la loi même qu'élaborait le Palais-Bourbon, et un grand jeune homme, à l'allure hautaine, parut à la tribune :

— Messieurs, je sors du service militaire, c'est-à-dire des travaux forcés à temps ; l'opinion ignore absolument le malheur épouvantable du soldat et je vous la ferai connaître. D'abord sur ses cinq sous par cinq jours, il paye trois sous son bon de tabac, reste deux sous, avec lesquels il doit acheter de la cire, pour l'astiquage du fusil, du tripoli pour les boutons, du blanc pour les guêtres, du fil et des aiguilles pour ses raccommodages. On ne donne un fragment de savon que la veille des grandes revues, il est impossible au militaire français de satisfaire au service, sans y être de sa poche ! Voilà le taux du courage et la solde

des défenseurs du pays. Aussi, est-on forcé d'employer la torture et la menace de la mort pour obtenir leur obéissance ; non seulement, le soldat sait qu'en réclamant au colonel de la punition donnée par l'adjudant, elle sera doublée, mais le conseil de guerre n'admettant jamais de circonstances atténuantes, on applique invariablement le code militaire dans sa lettre de Torquemada. En outre, c'est l'humeur du chef qui inflige un jour ou un mois de prison : quinze jours à l'homme qui a un bouton hors de sa boutonnière, quinze jours à l'homme à qui le froid fait mettre une main dans la poche ; quinze jours au caporal qui par pitié donnera, en hiver, une couverture aux prisonniers. Enfin, messieurs, un fait qui parle assez, à chaque guerre on change les officiers de régiment, de peur que les premières balles...

— C'est le secret de Polichinelle que vous dévoilerez » cria-t-on. Et un grand tumulte s'éleva. Paule et Nebo sortirent.

— Après le Conservatoire de la blague politique qui mènera le pays à la banqueroute, je vais vous montrer le « claque dents » qui mène l'individu à la ruine. Vous ne connaissez que Monaco, ce préjugé de la géographie où le dernier seigneur féodal est entretenu par cette famille Blanc qui achète des fils de roi pour ses filles ! Vous revoyez ces salles d'un moresque à la Garnier, vous entendez le chant de l'or sous le râtelier des croupiers : Non, Paris n'a pas de Hombourg, mais il a les cercles.

— Voilà la passion que je comprends le moins, dit la Princesse.

— Cependant les Huns jouaient jusqu'à leur vie et

ayant perdu, se tuaient; sous Louis XIV, une duchesse tenait la partie d'une courtisane : soit que le jeu promette de l'argent sans travail et sans crime ; soit qu'il nous donne une vibration intense qui s'appelle l'appréhension, il reste compréhensible. Ce qui le déconsidère c'est le mot hasard, que les niais de l'humanité seuls prononcent ; ce prospectus, que le vent pousse devant nous, obéit à des lois, qui régissent aussi le tapis vert. Je sais comment on peut faire sauter la banque à Monaco ; il ne faut qu'une chaîne, c'est-à-dire de robustes gars en communion de volonté et un peu de lucidité somnambulique qui n'est pas difficile à produire ; seulement le difficile et l'indispensable : demeurer dans un état de calme absolu...Ceci vous est aussi inutile qu'à moi.» Et il s'arrêta au porche du *Cercle Étranger*, demanda M. de Plélan, qui ne sut pas réprimer son étonnement à l'aspect du faux comte Norozki, mais il avait gardé une telle impression du duel qu'il n'osa manifester de curiosité.

— Nous venons voir » dit simplement Nebo.

Le vicomte, superstitieux comme un joueur, acquiesça du geste et les introduisit, sans rien préférer. La première salle ressemblait à celle du fond d'un grand café ; la seconde étonnait par l'apparence paternelle de plusieurs tables de baccarat où les cartes étaient battues, données, jouées avec des mouvements automatiques. L'impatience extrême produisait, par sa concentration, une roideur tétanique ; les regards anxieux au tomber et au relever des cartes, certains rictus, l'enfièvrement du bout des doigts et leur hésitation, apparaissaient seuls symptômes extérieurs de

la tension cérébrale. Une minute mêlée à ces regards dont un sur deux, selon un proverbe, devient joueur, et la princesse inintéressée entraîna Nebo, tandis que de Plélan se rasseyait à une table.

— Des cartes passons aux tarots, dit le Platonicien, sur les hauteurs de Breda a lieu un cartonnage qui ne donne pas la fortune, mais qui la prévoit, faste ou néfaste : je vais vous mener chez la dernière sorcière.

— Vous croyez aux cartes, vous ?

— Moi, je crois que trois font un, que les symboles du livre de Thot existaient concurremment à des époques indéterminables, en Chine, comme en Egypte, que ce sont peut-être des *Theraphim*, qu'Etteilla ou Alliette était un ancien coiffeur sans lettres, que les cartes de Besançon ont une allure égyptienne, qu'elles figurent pour l'initié une synthèse complète du mystère. Quant à la divination des intérêts individuels au moyen de ces pentacles de doctrine, elle nécessiterait une puissance intellectuelle que depuis un siècle, quatre hommes seulement, dont Eliphas Lévi, ont possédée. Mais ces images actionnent vivement l'imagination, et si la tireuse est douée de cette lucidité astrale qu'on nomme seconde vue, elle peut étonner et parler juste. La Dame Farre à la cartomancie ajoute le fond sage-femme et le fond Brinvilliers. Vous allez voir combien les formes changent vite ; souvenez-vous de cette M<sup>me</sup> Fontaine où Bixiou et Léon de Lora mènent le cousin Gazonal ; et comparez la sorcière de 1845 avec celle de 1885.»

Rien de plus luxueusement bourgeois que l'escalier qu'ils montèrent ; au second, Nebo appuya sur une

sonnerie et la plus effacée des servantes de prêtre, les introduisit dans un salon nu et sévère avec sa tenture noire à clou d'argent. Paule chercha vainement le moindre indice de sorcellerie. Tout à coup une portière s'écarta, et, dans une vive clarté, ils virent la cartomancienne assise devant une table à tapis noir, dans une sorte d'alcôve arrangée en niche. Extrêmement maigre, les traits purs, les lèvres sans épaisseur et rentrantes, l'œil à reflet rougoyant du crapaud, M<sup>me</sup> Farre, en robe de soie feuille morte et coiffée de ses seuls cheveux blancs, appuyait une de ses mains osseuses sur le jeu crassé et dont la saleté jurait avec le décor.

— Est-ce monsieur ou madame qui consulte, » fit-elle d'une voix grinçante.

— C'est mademoiselle, et vous commencez par une bévue, » dit Nebo.

La sorcière regarda alors Nebo plus attentivement, puis :

— Mademoiselle, le grand jeu ? »

Sur un signe affirmatif de Paule, elle battit ses tarots, fit couper et les étala.

— Vous êtes la sœur de monsieur, et malgré cela vous l'aimez, ce qui est inceste. »

La princesse leva les épaules.

— Attendez » s'écria la vieille... « c'est monsieur qui m'obscurcit... mais je vais voir... je vois une image... un tableau qui décide de votre vie... ce tableau vous met en rapport avec une multitude d'êtres mauvais que sans lui vous auriez ignorés ; et puis il y a un homme dans votre vie, un homme puissant... d'une puissance cérébrale... il vous domine pour un but que je ne peux

pas voir... Bientôt vous ne verrez plus ces êtres mauvais, ni l'homme qui vous domine ; monsieur a raison, je me trompais, vous êtes vierge, mais il n'y a pas de vierge qui ait été mêlée à tant de débauches ; oh ! cet homme qui vous domine est bien redoutable » et elle montrait la carte du Bateleur qui représente l'initié » vous allez voir bientôt un affreux spectacle... Et puis je ne vois plus... Monsieur me cache les cartes.

— Vous ne pourriez donc pas les lui faire à lui ?

— Je vais essayer » fit la vieille avec un venimeux regard.

Mais Nebo, saisissant les tarots en souffleta la devineresse.

— Sorcière imbecile, tu n'as donc pas reconnu en moi un Rose-Croix qui t'écraserait d'un vouloir ; je n'ai pas besoin de cartes pour te dire que ta goëtie n'est que crime, que tu vends aux filles de ce quartier des philtres, empoisonneuse ; que tu procures la disparition des grossesses, avorteuse, et que tu mourras bientôt, condamnée par un Verbe plus haut que celui d'un tribunal, frappé par une main plus sûre que celle du bourreau. » Et il entraîna Paule, hors de l'appartement.

— Avouez qu'elle a touché barre sur bien des points, et puis-je nier cette divination toute confuse qu'elle ait été, » fit la jeune fille dans la rue.

— Il n'y a plus de mystère, entre le ciel et la terre, Horatia, que n'en pressent même la *philosophia sagax* de Paracelse. Nous avons autant d'ignorance métaphysique que les anciens avaient d'ignorance physique : le mystère ne se résout pas sous l'interrogation du génie, il se déplace et dès que

l'effort cesse et change de sens, il se reforme et nous enserme à nouveau d'une étreinte si enveloppante que la mort cette renaissance seule nous permettra, notre purification accomplie, d'être en face de l'inconnu et de l'affronter, au lieu du talonnement avec lequel il nous raille et défie, tout le durant de l'existence terrestre. Mais il est temps que vous me disiez : « ramenez-moi chez nous. »

— Non ! je veux revoir cette Butte où je vous ai pleuré comme mort, et où, Commandeur, vous avez frappé Don Juan.

— Croyez-vous donc aux cartes ? Voulez-vous jeter un adieu au Paris nocturne ? »

La princesse ne répondit point ; silencieusement, ils montèrent la rue de Dunkerque ; gravirent la pente rude, jusqu'à l'échafaudage du Sacré-Cœur.

Soudain, comme lancée par un discobole géant, une lune ronde et étincelante déchira les nuages lourds, irradiant sur Paris son poudroïement argentin. Les dômes se profilèrent ; les taches rougeâtres des réverbères pâlirent et le brouillard dissipé, la monstrueuse ville s'étala à perte de vue, dans un sommeil hanté, aux rumeurs de cauchemars. A leur pied, le square malingre et dérisoire ; plus loin, la lourde bâtisse Rollin ; et émergeant de la courbe des boulevards, à droite, l'Opéra, le palais de l'harmonie, aux formes incohérentes ; plus loin, l'hôtel des Invalides où nul ne sait pourquoi il est manchot ou cul de jatte, et là-bas le Panthéon dont a on chassé Dieu pour pouvoir y mettre les Marat prochains. Paule s'appuya de ses mains jointes sur l'épaule du Platonicien.

— Oh ! je voudrais m'enfuir hors de l'humanité »  
— soupira-t-elle — « une si immense souillure m'apparaît que je n'ose plus penser, ni respirer ; le vent ne charrie-t-il pas du vice ! Oui, Nebo, vous ne mentiez pas, le mal sourd du sol et pleut des toits ; atroces réalités, constatations détestables ; je ne pourrai plus rêver ; que c'est donc triste de savoir ! Cette coupe que le poète élève dans ses vers, je l'ai vue, horrible chope ; cette vie de garçon, faite de boissons frelatées et de la première venue ; ces lettrés sans admiration, ces écrivains sans pensée, ces jeunes gens, je les ai vus, tous voyous, notaires ou maniaques. L'orgie, ennuyeuse turpitude ; les viveurs, les êtres qui vivent le moins ! Au-dessous, l'instinct n'avait engendré que le viol, la société ouvre le lupanar ; la barbarie avait ses hordes qui tuaient pour piller, la civilisation a ses armées qui tuent, pour rien, *pour l'honneur*. L'état respecte les loisirs de deux cents assassins du grand trimard et expulse les bénédictins de Soleysmes ! Êtres de joie, damnés ; lieux de plaisir, cercles de l'enfer ! Voilà donc le péché ! Je me suis accoudée sur les tables de la débauche, j'ai trempé mes lèvres aux vins du crime ; Phryné m'a dit ses secrets, comme le voleur, ses ruses ; et les yeux salis, l'attente déçue, condamnée à vivre dans un monde que je hais, trop imparfaite pour le cloître et trop haute pour la vie qui m'attend, ô Nebo, quel a été votre dessein et que me reste-il à faire pour arriver à un état d'âme qui se supporte car je n'ai plus d'illusions, et l'avenir m'apparaît un désert plein de reptiles et de mares fangeuses. »

Nebo la prit dans ses bras d'un mouvement chaste et attendri.

— Chère âme, vous voilà donc à ce mépris du monde, à cette conscience de ses œuvres vaines et de ses pompes ridicules, qui est le commencement du penseur, de l'initié et du saint. Vous venez de dire la prière de Polyeucte ; pas toute cependant. Levez les yeux, ce ciel qui plafonne Paris, s'étend sur tout le monde et couvre des vierges et des génies. Des croix se dressent vers lui, des mains s'y tendent, des cœurs s'y élèvent et de saintes douceurs, d'adorables idées en tombent pour les pieux et les exaltés. Satisfaites la charité en pleurant sur Babylone, mais satisfaites à vous-même en vous haussant d'un grand effort, au-dessus de ce vieil Occident qui se désorbite. Qu'importent les lieux de nos corps, temporaires comme eux, notre âme est de toujours ; agrafons notre anneau à la chaîne intellectuelle du Verbe de Dieu ! Les multitudes inconscientes, irresponsables, obéissent à des lois fatales, à jamais laides, ignares et malheureuses. Seul, l'initié peut les soulager, les purifier et les sauver ; car seul, il peut commander aux trois mondes ; mais la multitude n'a pas le courage d'étrangler les chimères qui la perdent et de mirage en mirage et de sottise en malheur, elle tombe dans la mort. Il n'y aura jamais de Progrès ; le malheur se métamorphose seulement avec une variété si imprévue qu'on s'y trompe quelque temps. L'honneur de l'humanité n'est pas aux mains des foules ; leur tourbillon pitoyable passe et disparaît ; qu'importe, pourvu qu'un solitaire sache encore les soixante et douze noms de Dieu, qu'une

vieille égrène son rosaire, qu'une princesse Paule reste vierge et qu'un artiste perpétue la forme. Qu'importe à ceux qui, comme nous conscients de leur immortalité, se savent indissolublement fiancés à l'Absolu, qu'une nation se suicide? Qu'importe ce qui n'est pas éternel : par le beau et par le vrai, allons à Dieu; soyons des tabernacles d'idéalité; si la fin latine n'était pas si sûre et si proche, nous devrions nous dévouer à cette race; mais quand un pays proclame l'égalité, cette négation de toute science et de toute révélation, il se voue à l'égalité du joug — et du joug étranger. Dieu lui-même ne peut sauver les damnés malgré eux; le tenteriez-vous sans folie? Caliban règne dans toute l'île; ses fils ont eu des fils, atroces et sans Dieu, qu'ils se vautrent. Vous, mon Ariel, cachez vos ailes frissonnantes, elles sont séditieuses chez les pourceaux; comme je cache ma science, Prospéro dédaigneux de disputer un peu de terre à des taupes et de ramasser une pourpre ou tant de limaces ont bavé! Il est une acropole qui défie l'escalade du vulgaire, nous y enfermerons nos rêves et repoussant d'un pied calme tout ce qui est à tous, à nous deux, mon Ariel, nous ferons un monde, plus beau et plus grand que le leur, un monde de mystère ineffable et inaccessible! »

## XV

## LA GRANDE HORREUR

Ils étaient descendus de voiture, à la barrière d'Italie.

— Amie de mon âme, dont la petite main m'est douce à tenir, pourquoi me cacher le désir qui vous hante ?

— Jamais, fit-elle, je n'oserai le formuler... jamais...

— Timide pécheresse, je vais donc accoucher votre cœur, de son secret, oh ! sans le froisser. Depuis la découchée dernière, obsédée par le pronostic de la tireuse de cartes, vous avez ouvert *l'Inferno*, au dernier chapitre : Belzébuth vous est apparu : je comprends que vous n'osiez pas demander à un platonicien de vous faire voir un personnage aussi laid que le Diable !

— Vous ne m'entendez pas : je ne me soucie point de Satan.

— Enfant ! le Diable, différent pour chacun, c'est notre pire curiosité ; le Diable pour le voleur, c'est l'argent ; pour l'ambitieux, le pouvoir ; pour le jeune homme, c'est la femme et pour la vierge, c'est... »

Elle lui ferma la bouche, de sa main gantée.

— Ce grimaçant cul-de-lampe au pèriple, le voulez-vous ? Un signe d'acquiescement et vous voilà obéie ; mais prenez-y garde, cette vue tuera le sexe

en vous et la mort du sexe, c'est le renoncement à la Passion et à la Volupté ; dites, je ne vous regarderai pas rougir. Oui ? non ? » Ce jeune homme dont le nom jadis en Kaldée s'ajouta de capitaine de l'univers et d'ordonnateur des œuvres, éprouvait une volupté si subtile que les fins de civilisation seules la présentent, à jouer d'une âme vibrante comme d'un instrument, à répéter, à dix pas de Paris, l'oreille inquiète du bruit des bouges faubouriens, l'incomparable scène de la tentation Édénique. Crispée et se griffant les bras sous son manteau, Paule en proie aux dardements des concupiscences irrésolues, ouvrait ses grands yeux, hagards de l'effarement sur cette étendue sinistrement déserte que bornaient les premières mesures de Villejuif. Dans la nuit claire et glacée, le ciel tout constellé ne charriait pas un nuage.

— Princesse slave, il y a une folie à faire et vous ne dites pas... ?

— Oui, » souffla-t-elle de la voix sourde qui annonce au confesseur le péché dont on a honte devant soi-même.

Nebo l'entraîna à travers un sol inégal, ou après le heurt d'un mamelon, on trébuchait dans une ornière ; leurs pieds glissaient sur des touffes d'herbes, ils écrasaient des tessons ; des boîtes de fer-blanc bousculées rendaient un son rouillé ; et Paule absourdie de ce pas de course dans ce lieu d'aspect maudit, obéissait à l'impulsion du platonicien, avec une passivité singulière.

— Là, » fit-il, en arrêtant la jeune fille haletante devant une mesure bâtie de planches vermoulues et

de gravats ; il tira une corde qui brimbalait à la bise, une étroite baie s'ouvrit dans un noir humide ou il poussa la princesse.

Elle eut peur et se cramponna à Nebo.

— Là ! » répéta le platonicien en lui faisant faire un pas vers une fente à hauteur d'œil, d'où filtrait de la lumière.

La princesse resta un moment à saisir ce qu'elle voyait.

Au vacillement d'une de ces lampes qu'on appelle des pompes, posée sur le sol de terre non battue et ou des poussées d'herbes semblaient des moisissures vénéneuses, elle aperçut assises sur un banc dont la planche, sans pied d'un côté, touchait terre, trois êtres lamentables, des monstres, peut-être des femmes.

Un crâne luisant comme une bille, une face sans sourcil et indistincte et débordant d'une chemise faite d'un sac, une liquéfaction de graisse morte. Puis une loque dans une robe qui avait dû être de la percale rose et qui tombait sur un corps absent jusqu'à des pieds de squelette nus.

Enfin, vautreée sur le bout du banc qui avait un pied, la muse de Jordaëns verdie sur l'eau, des mamelles gélatineuses et violettes écrasées dans un bourgeron d'ouvrier, un tablier pour jupons, des souliers à clous ramassés sur la route et un brûle-gueule éteint à des lèvres sans dents et puis, ironie épouvantable, de longs, de beaux cheveux blancs.

Au milieu du repaire sur des tréteaux, épaulés de morceaux de brique, un volet venu d'une démolition avec toutes ses ferrures : la princesse eut un re-

cul de dégoût mais une voix glapit au dehors ; et, les horribles vieilles muettes et sommeillantes se secouèrent avec un sinistre craquement de jointure ankylosée, éclairant leurs faces moribondes du sourire mécanique et spontané des prostituées. Ce qui entra n'avait pas de nom ; tronçon animé, un cul-de-jatte sur une planche à roulette.

Comment cet impotent se trouvait-il là ? Comment Nebo avait-il pu, sans connivence, préparer cette Cour des miracles ? La princesse, épouvantablement fascinée, voyait et ne pensait plus. Les trois Gorgones accueillirent l'affreux visiteur avec toutes les chatteries et les mignardises que parodie la mort d'Holbein ; elles le portèrent sur le banc, la squelette s'assit devant lui par terre, les deux autres l'entourèrent et des mots de gaieté et d'amour furent prononcés et des aresses échangées, et cela ! cela s'embrassait. Formidable scène que ces trois siècles et demi, en un morceau d'homme et trois goules jouant l'Amour et les vingt ans, avec des mouvements qui semblaient devoir ne pas s'achever ; et, un de ses spectres chanta et ces agonisants burent à un bidon de soldat et sous la main du cul-de-jatte, une main qui tremblait affreusement, les macabres courtisanes se dénudaient.

Celle en cheveux blancs s'étendit sur le volet, on eut dit qu'elle se couchait pour la dernière fois.

Paule se rejeta violemment en arrière, affolée ; mais de ses deux mains, brutalement, Nebo la maintint. Et l'épouvantable parodie s'éternisa, dans une ascendance de grotesque et d'horreur qu'on n'exprimerait pas.

Tout à coup, la lampe vacilla et s'éteignit, le tréteau s'éroula, et les quatre monstres, avec des rales s'éroulèrent dans la nuit : on eut dit la mort.

A ce coup de scène, la princesse poussa un cri strident et s'abattit en arrière dans les bras de Nebo. Par un grand effort, il l'emporta à quelques mètres de la mesure et sans hâte de lui faire respirer le flacon qu'il tenait.

— Essaye donc jamais de faire l'acte que tu as vu : ton cœur je l'ai fermé, ton corps, je viens de le cuirasser, ton esprit, j'y règne, Paule tu m'appartiens. »

Il dit cela à lui-même, avec lenteur ; quelque chose se profila vers la bicoque qui disparut à son geste.

Peu à peu, la jeune fille revint à elle ; des soubresauts l'agitaient.

— Où suis-je ? Ah ! Nebo, j'ai horreur de mes yeux, à quelle œuvre de ténèbres me menez-vous donc ?

— Je ne vous mène plus ; il est temps de partir, car nous avons tout vu.

— Oh ! je vois encore, je verrai toujours » dit-elle en s'appuyant sur le bras de Nebo pour raffermir ses pas.

— Voyez ces belles choses que nous montre le ciel. Voyez ces astres errants qui cherchent leur cause, voyez ces nébuleuses pareilles à nos cœurs que la passion trouble. Voyez ces étoiles filantes qui traversent le ciel comme une pensée traverse notre âme. Terrible septenaire du destin, te voilà donc vaincu ! Jupiter, tu ne me prendras à aucune vanité ; Saturne je suis sorti de la solitude où tu m'avais enfermé ; Soleil tu ne

m'éblouiras pas avec de la gloire ; je vois plus loin que tes formes ; Mars, tu ne troubleras d'aucune colère ma sérénité et mes mains resteront pures de sang ; Lune, malgré toi j'ai fait de tous mes caprices une unique volonté ; Vénus, vois donc ces deux êtres qui malgré toi rejettent le sexe ; Mercure ascendant volatil, je t'ai fixé sur cette tête blonde ! Clous d'opale rivés par le marteau des anges qui retiennent le ciel, rayonnez sur la double étoile terrestre que nous sommes, couronnez de regards propices cette chère Ève ; que son cœur, comme un lac profond et pur, vous reflète étincelles d'amour, cierges de Dieu, Étoiles ! »

## ÉPILOGUE

La princesse Paule Riazan, vêtue d'une robe de velours peu décolletée et sans manches, se penchait sur la table du samavar, quand le sculpteur Antar, suivi de Nebo, entra.

— Je vous amène ce crayon sauvage, » dit-il à la duchesse douairière, frileuse sous ses fourrures, et malgré le tronc d'arbre qui flambait dans la cheminée monumentale.

— Quand on laisse un chef-d'œuvre dans une maison, on vient le revoir, monsieur, et surtout quand il y a une retouche à faire, à ce que prétend Paule. »

Celle-ci s'était avancée, regardant avec un peu de frayeur le Nebo mondain, l'être fermé qu'elle avait à peine entrevu et absolument oublié ; un instant, elle revit ce chimiste donnant la mort par des procédés neufs ; ce jeune homme qui n'hésitait jamais de la pensée ou du bras : meurtrier, incendiaire, empoisonneur et d'une vertu de moine ; téméraire et d'une prévoyance méticuleuse ; poète exalté, féminin de tendresse et justicier formidable ; capable d'un Brumaire et de pleurer sur une fleur brisée. Cet être mêlant l'enthousiasme du bien à tous les secrets du mal, cet être qu'elle avait vu la foudre à la main, lui fit presque peur dans ce hall, quand il la salua. La dissimulation de la force la frappa plus vivement que lorsqu'elle avait vu la manifestation de cette force. Dans son admiration, un peu de haine pointait, car en se sentant menée vers un but inconnu, son orgueil se cabrait de se pressentir la matière d'un grand œuvre, le cheval de race qu'on crève, pour atteindre quelque chimère intangible : tant d'impressions violentes avaient bouleversé son âme que les sillons lumineux de la flirtation platonicienne étaient effacés où Nebo avait jeté avec franchise la réalité de son dessein, et quand elle avait reçu ce billet : « *Le périphe est accompli ; du reste, la sécurité cesse. Envoyez Antar me chercher pour une retouche à votre portrait ; nous nous quitterons, comme nous nous sommes pris, au crayon,* » il lui avait semblé que, dans sa vie, quelque chose croulait. L'habitude de cette double existence la lui avait rendue naturelle : elle ne se figurait pas que cela pût cesser ; et le « nous nous quitterons » éveillait un sentiment qu'elle ne s'avouait pas.

— Ma tante, je m'empare de M. Nebo, je vous le rendrai quand mon dessin sera parachevé ; ce n'est que d'un moment. »

Et les deux jeunes gens s'isolèrent sur l'estrade du hall : Nebo prit un crayon établit le dessin désencadré devant lui.

— Que signifie ? » interrogea la princesse d'une voix sourde.

— « Cela signifie que nos cadavres sont découverts : nos victimes ont des vengeurs. Vous ne lisez pas le fait-divers, pâture à portiers ou à psychologues : nous avons fourni un joli nombre de lignes au reportage. D'abord le duel : or, hier une note de l'ambassade déclarait ne connaître aucun Noroski à Paris à cette heure. Il est arrivé pour l'ivrogne de l'Assommoir et pour le sacrilège du Trimard, la même singularité ; le curare toxique de composition inconnue que fabriquent les Peaux-Rouges, avec beaucoup de rites, est de deux sortes : le curare de torture, le curare de mort, indistingables l'un de l'autre ; le premier a la propriété d'enrayer le système moteur en laissant les nerfs sensitifs en pleine activité. Vous voyez d'ici l'Académie des sciences s'assembler. L'incendie du grand 27 était normal, mais il y a eu explosion ; le cadavre de M. Alphonse, et l'estropiement de la *Grande Marmite* ; tout cela a frappé l'attention, la chimie n'étant pas encore employée dans les relations sociales. On a retrouvé dans la poche de Beco un mouchoir à vos armes ; le mouchoir qu'il garda en disant : « Le vol c'est la propriété ! » Sur les cinq cadavres de la rue Poliveau, trois à l'autopsie ont dérouté les médecins : les trois morts par piqûre.

Enfin, me voyant suivi depuis quelque temps, je suis allé en blouse, à midi, au banc qui fait face au 144 du boulevard de la Villette : « Vous avez du flair de venir, j' n'aurais pas su vous trouver. » Ne sortez plus la nuit avec la demoiselle ; rue Galande, on a failli me faire un mauvais parti et, à Montmartre, les souteneurs veulent votre peau. La police ici donne la main aux bandits, car elle ne s'explique pas ces massacres : couchez-vous de bonne heure pendant plusieurs mois. »

— Résignez-vous, princesse ; demain est le page d'aujourd'hui et le suit comme fait notre ombre.

— Pourquoi votre billet ? disait-il : « Nous nous quitterons ? »

— Parce que nous nous quittons ce soir, en effet, pour jusqu'au printemps.

— Et au printemps, nous périplerons encore en enfer ?

— Non, en purgatoire. Après les mœurs, les passions ; après l'instinct, ce sentiment du corps, le sentiment, cet instinct du cœur. Ce sera une toute nouvelle chose : *L'initiation sentimentale*.

— Pendant ce répit, cet entr'acte de plusieurs mois, bien long à mon ennui, pourquoi ne viendrais-je pas passer quelques nuits avec vous ?

— Parce que, de sexe différent, il ne faut pas se soudoyer dans l'inoccupation. »

— Quelle antienne ! Êtes-vous si dangereux, et surtout pour moi ?

— Votre orgueil et ma frigidité sont pleinement rassurants ; mais je ne veux pas qu'un sentiment inférieur nous rende impossible le sublime que je

convoite ; et vous le cachez mal, l'idée de ne plus me voir vous attriste trop. »

— Cacher que je me plais avec vous, qu'absent vous me manquerez, ce serait imbécile ; nous avons vu la mort ensemble, nous nous devons la vie l'un à l'autre : libre à vous d'être sans cœur, j'avoue le mien. »

— Ne me méjugez pas, Paule. J'appartiens à une portée humaine aux mobiles impénétrables et dont la pensée même exprimée toute, reste obscure encore. Quand l'heure de la curiosité sonnera, avais-je dit, je vous ouvrirai la boîte, chère Pandore : l'ai-je fait ? N'ai-je pas été le grand médecin qui, en quinze nuitées, vous a montré sous toutes ses faces le Faume ignoble des instincts ? N'avez-vous pas senti l'eau styxienne entrer par vos yeux et cuirasser votre corps de vierge contre toutes les concupiscences ? Eh bien ! après avoir fouillé les veines, nous fouillerons les cœurs ; je serai encore le grand médecin qui vous guérira à jamais de l'amour. Lors, vous régnerez sur vos sens par le mépris de ce qu'ils donnent, vous régnerez sur vos sentiments, en connaissance de l'inanité de la passion : lors, nous serons aussi dieux qu'il est permis à l'homme, et comme nos aïeux, les androgynes primitifs, dussions-nous être foudroyés, devenus trop grands pour la terre, nous nous lancerons à l'escalade du ciel ! »

Il se leva, descendit de l'estrade et saluant la duchesse Vologda.

— On a découvert un Rembrandt, à Namur, vous comprenez madame que je craigne de manquer le train, tout à l'heure ? »

— Quel Diable vous emporte, monsieur, qu'il soit assez bon diable pour vous ramener, n'est-ce pas ! »

— Vous rentrez chez vous ? » souffla Paule à voix basse.

Il affirma du regard et se méprit sur le mobile de cette question, y voyant la possessivité que mettent les femmes à leurs amitiés les moins sexuelles. Dans la rue il s'attarda à allumer sa cigarette, s'obstinant à frotter des allumettes qui ne prenaient pas, sous la neige floconnante. A l'angle de Courcelles il se retourna au bruit assourdi d'une course enjuponnée et une femme haletante abattit son élan contre lui.

— C'est moi... voudriez-vous que ce fut une autre?... j'ai dit à tante que ma migraine me prenait. la migraine des soirs de périple... j'ai couru à ma chambre... un mot à Pretrowna, ma pelisse aux épaules... Voyez je me brise les bras pour cet accueillant personnage. Taisez-vous, Nebo, vous allez dire une injustice. La toile baissée sur le périple fini, il n'y a plus de curieuse ; quinze nuits vous l'avez satisfaite, elle vous satisfera ce soir ; elle n'a plus d'yeux, mais refuserez-vous les oreilles roses de froid d'une petite Mégarienne. »

— Venez donc Diotime, une belle écouteuse fera beau le discours et je mettrai pour vous. ces sandales neuves qui étonnèrent Apollodore.

— J'ai des bottines d'étoffe moi, si vous vouliez un pas de course et gaminer un peu avant de platoniser ? »

Et les deux jeunes gens coururent côte à côte et arrivèrent haletants dans cette même chambre où

avait eu lieu l'essayage du premier travesti. Un feu braisoyant ravivait les tons des tentures; le vieux domestique posa un plateau de cuivre rouge chargé de fioles sur un pied de fer et avança, de chaque côté de la cheminée, deux chaires de Barili le Siennois : Paule nu bras, s'accouda de l'air admirablement attentif de la Sybille Delphique. Nebo mit la main en abat-jour au-dessus de ses yeux, comme l'Ovide prévoyant l'avenir de Chenavard.

— Trouverez-vous l'interrogation qui fera jaillir ma pensée, et moi les clartés qui vous sont communicables ; l'idéalité peut-elle passer d'une âme dans une autre, comme fait le fluide aux mains qui se touchent; et s'irradie-t-elle en vous la beauté qu'on regarde ? Je vous ai ouvert la boîte, regardez ce qui reste au fond. »

D'un accent qui récapitulait le quinzain de découchées.

— Il reste, Nebo, malgré les nausées, malgré l'évidence, malgré tout, malgré moi... l'espoir pensez-vous ? Non je ne peux plus espérer : il reste dardant et avide, le désir du bonheur ! »

— O merveilleux instrument que votre âme, elle vibre du noble et invincible entêtement humain ! Harcelé par la meute lacérante des éléments ; de toutes parts blessé par une création en révolte contre lui, l'homme, passe du saigneur Marat au boucher Bonaparte ; la tyrannie militaire succède à l'anarchie communarde, mais Job éternel, il frappe toujours un ciel sourd de ce cri, raillé par l'écho des casernes, des lupanars et des prétoires : Bonheur ! Bonheur Comment la Jérusalem céleste ne s'est-elle pas bâtie

à la clameur des mortels comme Thèbes au chant d'Amphion. »

— Oui, pourquoi ? » fit Paule.

— Souvenez-vous, Alighiera, revoyez nos escales ; le bonheur peut-il être là où on le cherche, au fond d'une bouteille, sous des truffes, dans un lit ? Croyez-vous encore aux fantasmagories esthétiques ; Festin de Cléopâtre, liste de Don Juan, dîner de la Reynière Caprée et chaumière de Dolmancé ? N'avez-vous pas vu sous les phosphorescences de l'art, malgré l'effet pyrotechnique sur l'imagination, l'imbécillité de l'amphore, du triclinium et de la Bête à deux dos ? »

— Qu'est-ce donc que le bonheur, ô Nebo ? »

— Le bonheur, est identique au bien ; le mal identique au malheur : telle est la formule véridique. Proportionner le rêve à la réalité, se polariser entre les deux attractions ; équilibrer son dualisme ; maintenir la balance du désir à la satisfaction, s'harmoniser enfin, voilà le secret du bonheur. »

— Le mal ne serait donc que disproportion, dépolarisation, désharmonie ! et les méchants s'appelleraient des discordants ? »

— Le mal est une fausse perception optique : figurez-vous une lampe à l'aube : laquelle de ces deux lumières nous éclairera ? Aussi Lacuria a-t-il dit admirablement, « le mal c'est l'immédialité de deux lumières dont l'homme ne perçoit pas le rapport. » Or, ces rapports, le positif et le négatif, Poros et Pœnia, de la mythique grecque, sont les branches de l'aimant qui seul attire le bonheur. Le spleen ou non désir des riches ; la privation ou le non-pouvoir du pauvre, sont les pôles du malheur humain.

— Pour être heureux, il faudrait rester sur la ligne de l'Équateur. »

— Oui, si la nature ou la société, par les maladies ou les lois ne nous rejetaient en deçà ou au delà, constamment. Cherchons donc le point d'appui pour nous hausser au bonheur. Si le spasme vénérien était continu et multipliable, les libertins seraient satisfaits ; mais l'excès de l'instinct amène l'impuissance, la maladie et la mort. Le sentiment lorsqu'il demande au lieu de donner, lorsqu'il s'appelle non-charité et dévouement, mais passion et possession, aboutit à une démente ou à une nausée proportionnelle à l'ardeur première : donc la vie organique et la vie sentimentale ne peuvent pas être heureuses. »

— « Il ne reste donc que la pensée, Nebo ? »

— Oui, car on peut penser toujours, sans jamais rencontrer les résistances organiques qui limitent le jouir : dans l'entendement, l'homme se retrouve libre d'influence, il entre dans la conscience de son Être, il entre dans son immortalité : et de ce Sinaï, regardant au bas de lui, ses instincts pareils à un affreux Bestiaire, ses sentiments comme un vol obstiné d'oiseaux fous dans une cage ; joueur qui ne sait pas les règles de ce jeu de la vie ou Dieu nous force à gagner la partie de ce monde ou la partie de l'autre, il étudiera d'abord sa nature. Création d'un Dieu unique d'essence et triple de personnes, l'homme est un terroir : intellect, forme et corps. En le faisant à sa ressemblance Dieu lui a donné l'intellect ; mais le destinant à vivre dans une sphère matérielle, il lui donna aussi la forme, ce qui limite l'esprit, le péresprit : il le

créa mâle et femelle, positif et négatif, équilibré et harmonique.

Au septenaire, la création est finie, et Adam n'a pas de corps, et Ève n'existe pas. Aussi le concile de Mâcon a-t-il discuté si la femme avait une âme personnelle ou bien si elle n'était qu'un dédoublement de l'âme comme de la forme d'Adam. Voyez la concordance de la tradition aryenne et de la révélation sémitique « Zeus partagea l'homme en deux comme les sorbes qu'on sèche et Apollon comme s'il eût eu l'ouverture d'un sac à refermer rassembla la peau de toutes parts. » Après la version d'Aristophane voici celle de Mosché : « L'Éternel dit: Il n'est pas bon que l'homme soit seul de son espèce, je le dédoublerai : il l'endormit pour cette opération douloureuse, et il prit un de *un de ses côtés* et resserra la chair à l'endroit de la coupure ; et de ce côté d'Adam Dieu fit la femme. Donc, le premier homme était androgyne et la sexualité vous apparaît la première cause de déséquilibre qui nous éloigne de la perfection. En outre, Adam et Eve n'étaient qu'esprit et peresprit. Après la désobéissance seulement, lorsqu'ils furent condamnés à la vie végétative, l'Éternel leur fit des robes de peaux, c'est-à-dire des corps.

— Nous sommes donc composés de trois parties dont une périssable » dit la princesse.

—<sup>2</sup> Le peresprit périra comme le corps. Prescient de la chute Dieu l'aurait-il permise, si cette faute heureuse n'eût été le gage d'un plus bel avenir ? L'Adam édenique, tiré du néant, nu de tout mérite, incapable de se complaire en Dieu, s'ennuyait, et fut heureux de son dédoublement: il n'était doué ni de la

science des chérubins, ni de l'ardeur de foi des séraphins. Sa destinée toute changée par la dure épreuve de la vie, la plus dure encore du Purgatoire, s'élève et grandit il devient susceptible du Paradis ; et c'est par une double naissance qu'il y parvient.

Mort signifie mordu c'est-à-dire qu'à un moment la harpe mystique entame notre corps et nous revoilà à l'état Edenique. Mais la vie n'expie pas seulement le péché originel que tout homme a commis puisque tout homme l'aurait commis, elle achemine au ciel, qui est un état de délices non un lieu : il faut donc quitter le péresprit, la capsule fluidique, la chemise même de l'âme. Oh! terrifiante seconde mort, morsure infiniment douloureuse au siège même de la vie sensible !

Descendons brusquement de la conception de ces mystères aux plus pratiques réalisations : deux morts ou mieux deux naissances nous séparent du bonheur : il faut donc se préparer à la première en se détachant des instincts de façon à quitter le corps comme un vêtement lâche et détaché à l'avance ; à la seconde en étouffant en nous les désordres du sentiment en les réduisant tous à la charité, afin que le péresprit ne nous navre pas en se déchirant. Donc le bonheur se produit en réduisant la vie végétative, en éteignant la vie passionnelle et en développant, de toutes nos forces, la vie intellectuelle, la seule éternelle ! Le bonheur est l'équilibre mais dans le mouvement ; le corps tend à se dilater, l'âme à s'épandre : et l'homme étant l'expansion de Dieu, l'expansion de l'homme sera de remonter à sa cause et d'y chercher la conscience de son être par le désir toujours croissant de l'Infini.

— Parvenu à cette supernaturalité nous serions épouvantablement malheureux » dit la princesse après un grand silence « car hors du cloître, dans la mêlée de la vie, nous ne pourrions pas avoir notre expansion; elle demanderait un moyen de puissance proportionnelle à notre conception ? »

— Pouvez-vous penser que la plus grande destinée la seule vraiment grande : pénétrer le mystère et créer des formes soit une destinée d'impuissance ! je restaurerai pour vous Éleusis ; en voici les deux colonnes du seuil Iakin et Boaz ; le double triangle de Schlomo, le pentagramme flamboyant : le quaternaire céphalique de Mercavah et le senaire ailé de Bereschit vous sont offerts gravés sur la table d'Émeraude, au livre d'Hénoch, du Zohar et de l'Apocalypse. Voyez-vous l'esprit de Dieu se mouvant sur les eaux, c'est le Λογος de saint Jean, l'enormon, la matière première, le Telesme ; ce trident fait d'un rayon, d'une flamme, d'une foudre, emmanché d'un aimant, c'est la force forte de toute force qui fixera le volatil et volatilisera le fixe.....

« Par ordre du ministre de la guerre, il est prescrit au nommé Péladan, Joséphin, militaire de la classe de 1879, de se présenter le 8 et le 9 novembre prochain, à cinq heures du soir, à la caserne Bellechasse, afin d'y subir une punition de deux jours de prison pour avoir manqué à l'appel de 1885. Tout retard qu'apporterait le sus-nommé le mettrait dans le cas d'être arrêté par la gendarmerie. »

# TABLE

---

Dédicace. A MON FRÈRE, LE DOCTEUR ADRIEN PELADAN . . . . .	Pages <b>1</b>
---	-------------------

## PROLOGUE

I. Flirtation platonicienne . . . . .	<b>1</b>
II. Nebo . . . . .	20
III. Lettre chiffrée . . . . .	24
IV. La Princesse Paule . . . . .	25
V. Le Rêve de Nebo . . . . .	32
VI. Au Parc Montsouris. . . . .	36
VII. L'Androgyne ! . . . . .	47

## PÉRIPLÉ DE L'ENFER PARISIEN

I. Du Café au Cabaret. . . . .	55
II. Au Quartier-Latin . . . . .	74
III. La Haute Vie . . . . .	89
IV. Sa Majesté le Peuple ! . . . . .	120
V. La Traite des Blanches . . . . .	141

---

	Pages
VI. Erotic Office. . . . .	162
VII. Don Juan de Montmartre . . . . .	186
VIII. L'Armée du Crime. . . . .	211
IX. Du « Bon Marché » à l'Adultère . . . . .	235
X. Les Secrets de Phryné . . . . .	252
XI. La Reine de Byzance . . . . .	263
XII. Lieux de plaisirs. — Êtres de joie ! . . . . .	272
XIII. Le Festin de Balthazar . . . . .	287
XIV. La Ronde de nuit. . . . .	298
XV. La Grande Horreur ! . . . . .	316
EPILOGUE . . . . .	321

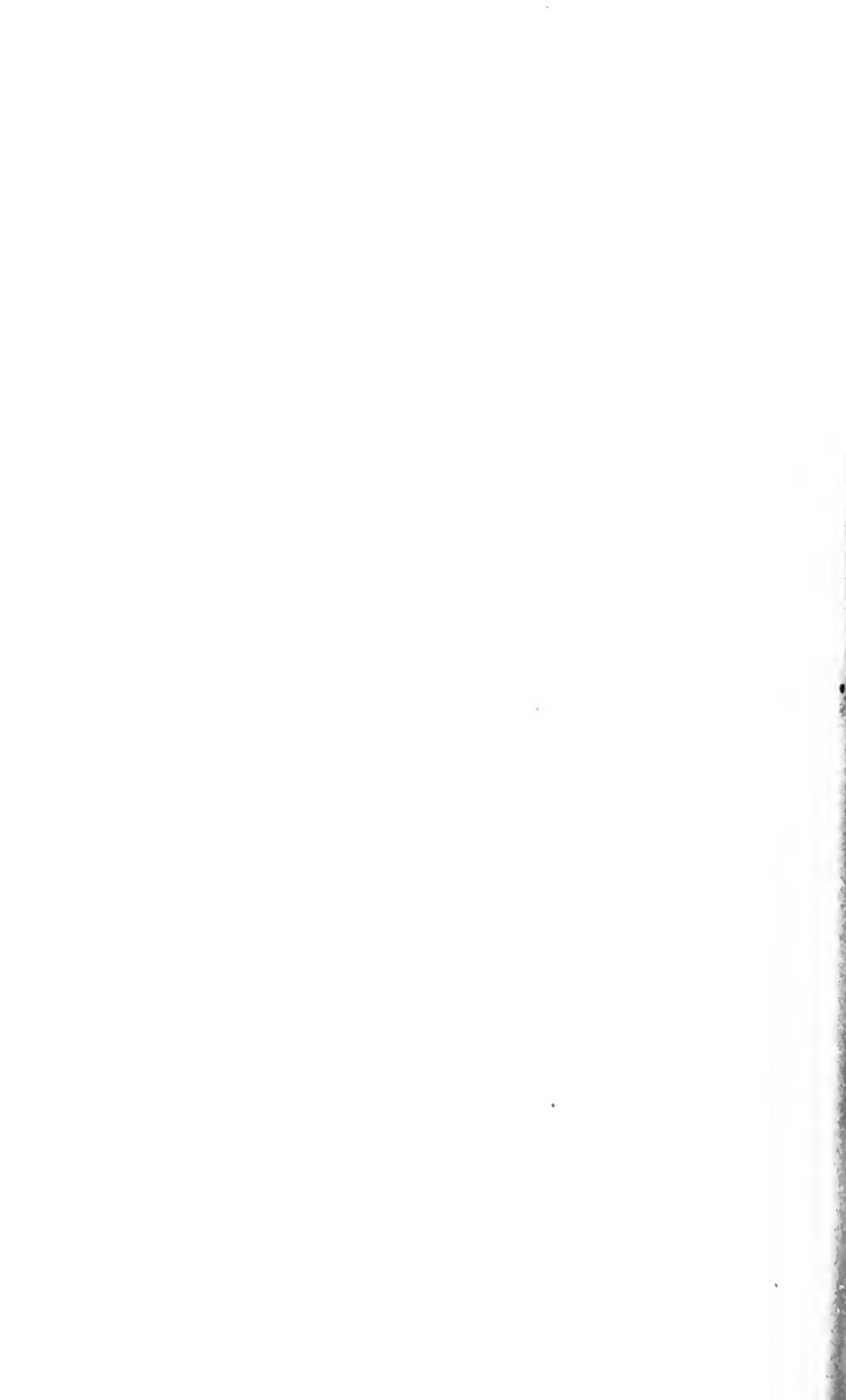


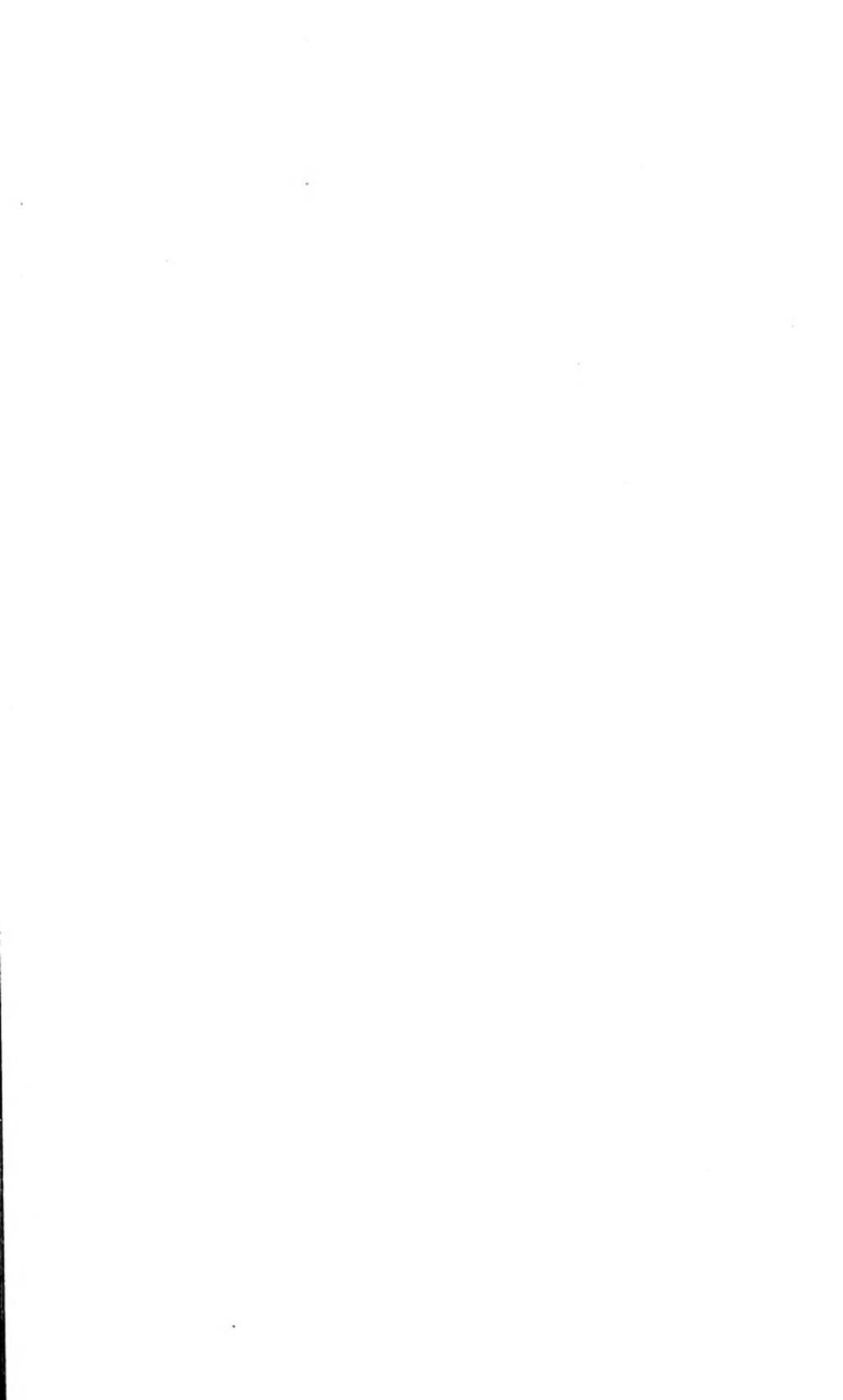














67-200, 1967-1968  
1967-1968  
1967-1968

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

